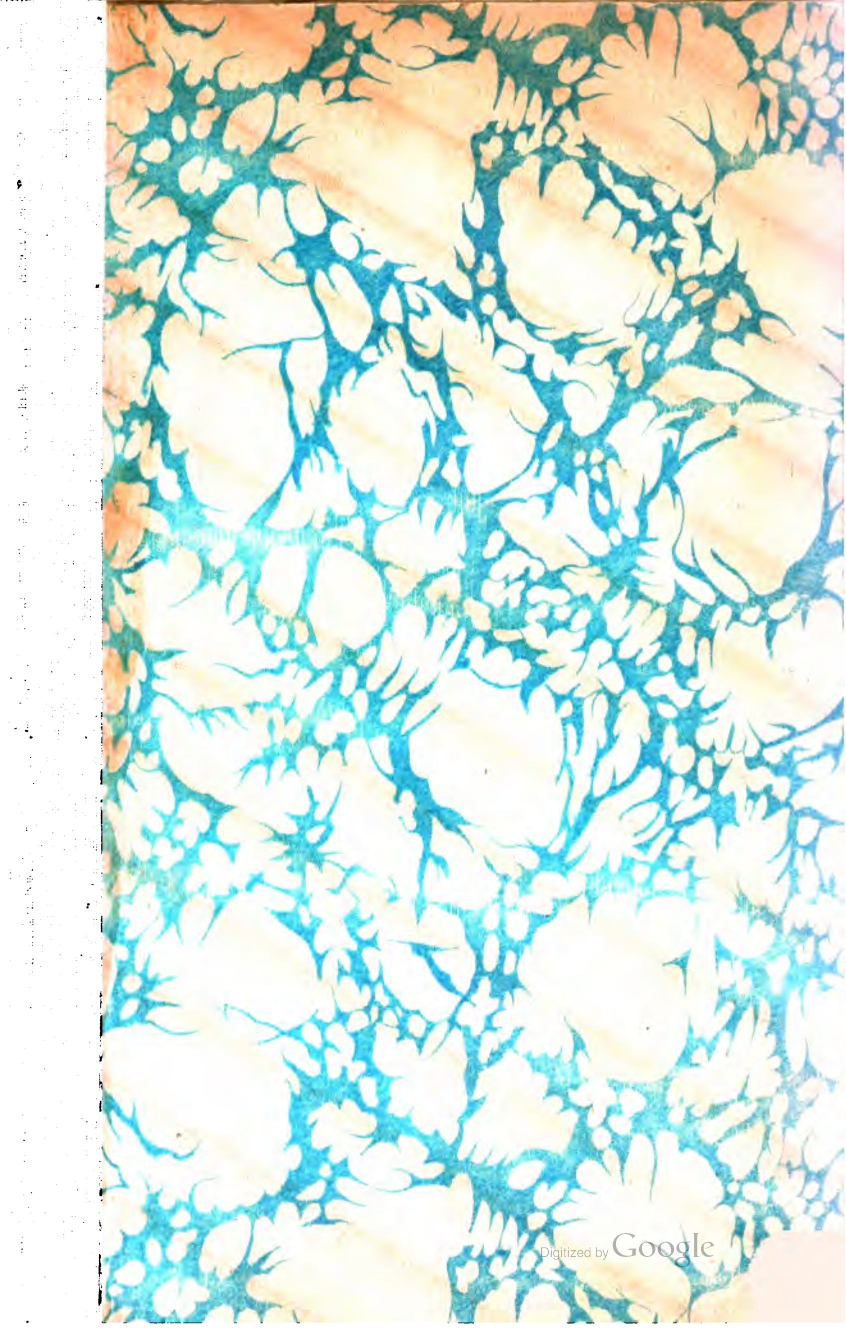

787d
C764
UC-NRLF
$B 294 070
Digitized by Google


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LVX
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE DE CRITIQUE

LETTRES ET ARTS

Les Écrivains contemporains de l'Amérique espagnole

PAR

FRANCISCO CONTRERAS

LE MOUVEMENT DES LETTRES MODERNES. — LES ÉCRIVAINS DU CENTENAIRE. — ROMANCIERS MODERNES. — CRITIQUES LITTÉRAIRES ET CRITIQUES SCIENTIFIQUES. — POÈTES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI. — LES ROMANCIERS NOUVEAUX. — PENSEURS ET ÉCRIVAINS D'IDÉES. — POÈTES MONDONOVISTES. — QUELQUES AUTRES ROMANCIERS. — LES CRITIQUES NOUVEAUX. — ÉCRIVAINS D'HISTOIRE ET DE FOLKLORE.

LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, Boulevard Saint-Michel, PARIS

Les
Ecrivains Contemporains
de l'Amérique espagnole

DU MÊME AUTEUR

PROSE

Los Modernos (*Critique de lettres et d'art français*). Paris, Ollendorff, 1909.

Almas y Panoramas (*Italia*). Barcelone, Granada, 1910.

Tierra de Reliquias (*España*). Valencia, Prometeo, 1912.

Los Paises Grises (*Flandes, Neerlanda, Albion*). Valencia, Prometeo, 1916.

POÉSIE

Esmaltines. Santiago du Chili, L. F. Rojas, 1898.

Raul. Santiago du Chili, Imprenta del Progreso, 1902.

Toison. Paris, Bouret, 1906.

Romances de Hoy. Paris, Garnier, 1907.

La Piedad Sentimental (Préface de Ruben Dario). Paris, Garnier, 1911.

Luna de la Patria. Santiago du Chili, Imprenta Victoria, 1913.

EN FRANÇAIS

Lettres Hispano-Américaines : Poètes d'Aujourd'hui, tirage à part du *Mercure de France*, 1914.

Le Mondonovisme, tirage à part du *Mercure de France*, 1917.

Les Ecrivains Hispano-Américains et la Guerre Européenne. *Éditions Bossard*, 1917.

Le Chili et la France. *Éditions Bossard*, 1919.

A PARAITRE

Ruben Dario et les Nouvelles Lettres Hispano-Américaines.

Anthologies des Poètes Modernes Hispano-Américains.

Le Village Merveilleux (Roman).

FRANCISCO CONTRERAS

Les Écrivains Contemporains de l'Amérique espagnole



PARIS
LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, Boulevard Saint-Michel, 78

Les Écrivains Contemporains de l'Amérique Espagnole

CHAPITRE PREMIER

LE MOUVEMENT DES LETTRES MODERNES

Depuis à peu près vingt ans a commencé dans les républiques hispano-américaines un mouvement littéraire qui a réussi à doter ces jeunes nations d'une littérature autonome, originale et florissante. On peut dire que cette littérature n'a pas encore été révélée au public français, les rares écrivains qui s'en sont occupés jusqu'ici ayant traité le sujet avec une superficialité lamentable ou un manque complet de documentation. Ayant pris une part active à notre mouvement moderne, j'ai la connaissance indispensable pour parler dûment de notre littérature actuelle.

Au temps de la domination espagnole, les peuples d'Amérique sur lesquels s'étendait cette hégémonie virent apparaître quelques écrivains qui réussirent

à obtenir parfois les suffrages de la métropole. Cependant, les manifestations de la pensée écrite, rares et, en général, peu saillantes, ne pouvaient former une littérature proprement dite : elles étaient seulement une branche, et une branche secondaire, des lettres espagnoles. La constitution des peuples hispano-américains en nations indépendantes n'apporta pas de changement à cette situation. Si, politiquement, ils ne dépendaient plus de l'Espagne, littérairement ils continuaient à lui payer tribut de vasselage : les maîtres et les modèles de la Péninsule furent leurs maîtres et leurs modèles. Il est vrai que les hommes de la Révolution hispano-américaine se nourrirent des œuvres des philosophes français du XVIIIe siècle. Il est vrai aussi qu'au milieu du siècle dernier les grands romantiques européens projetèrent leurs reflets sur la mentalité des républiques naissantes. Mais ces influences se circonscrivirent plutôt à la sphère des idées ou des sentiments. La forme, c'est-à-dire le style et le vers, continuèrent à s'ajuster sur le moule des maîtres castillans du XVIIIe siècle, régnants en Espagne.

Cette période se poursuivit durant de longues années. Parmi une foule d'imitateurs, d'écrivains impersonnels, elle vit éclore quelques figures distinguées, honneur des lettres castillanes. Tels, le Vénézuélien Bello, fameux par des études gramma-

ticales; les Équatoriens Olmedo, poète de véritable envergure, et Montalvo, penseur et styliste remarquable; l'Argentin Sarmiento, éducateur éminent; le Chilien Bilbao, propagateur des doctrines de Quinet, dont il avait été le disciple.

Mais, à mesure que le XIX[e] siècle avançait, l'enthousiasme pour la beauté, la curiosité scientifique, l'esprit critique se faisaient de plus en plus sentir dans les lettres hispano-américaines; et cela d'autant qu'en même temps la situation de la littérature espagnole devenait de plus en plus précaire et inintéressante. L'éclat romantique qui y brilla un moment n'avait pas réussi à raviver la flamme éteinte : sauf de rares exceptions, poètes et prosateurs s'obstinaient à répéter des formules caduques ou des clichés usés, sans tirer exemple, sans même s'apercevoir du mouvement rénovateur qui s'opérait en ce moment chez les autres peuples latins.

Se rendant peut-être compte de la situation, un poète hispano-américain, le Mexicain Manuel Gutiérrez Najera, délaissant les rimeurs espagnols, s'adonna à l'étude des romantiques et surtout des parnassiens français, alors à leur apogée. Et s'assimilant le procédé plastique et pittoresque de ses modèles, qu'avait formulé Gautier dans des vers célèbres, il publia une série de poèmes extraordinaires pour l'époque : poèmes brillants, fastueux, où se trouvent des vers colorés comme des guir-

landes, précieux comme des colliers ou solennels comme des arcs de triomphe. La langue aride, fade et vainement pompeuse des versificateurs espagnols prenait dans ces vers, comme par enchantement, des puretés de cristal, des nuances de crépuscule, des splendeurs de pierreries.

Toutefois, ce poète, doué d'un véritable tempérament, ne se borna pas dans sa tentative à une imitation servile. Sous plus d'un aspect, il diffère des maîtres qu'il s'était choisis. Ainsi, par exemple, il évite l'impassibilité, chère aux Parnassiens, et répand sur ses créations un arome sentimental, doux, mais pénétrant.

En même temps, dans divers pays hispano-américains apparurent des poètes-artistes, à la culture raffinée, ciseleurs minutieux, qui donnèrent à la phrase une splendeur étrange et à la strophe une sonorité inconnue. Tels, au premier moment, le Mexicain Diaz Mirón, qui, nonobstant son accent inspiré, est avant tout un artiste exquis de la forme ; le Cubain Julian del Casal, dont les sonnets rappellent la perfection de ceux de Hérédia ; le Salvatorien Francisco Gavidia.

Après se feront remarquer l'Argentin Leopoldo Diaz, chantre des fastes héroïques ; le Colombien Guillermo Valencia, évocateur des légendes dorées. Parmi les premiers il faut compter un prosateur, le Cubain José Marti, littérateur et polémiste, qui

donna à la prose une force et une richesse singulières.

Mais ce mouvement se concentra, plus que sur la poétique même, sur ce que l'on pourrait appeler le style poétique. Le vers continua, en général, à être régi selon les canons inflexibles, terriblement limités, formulés par les maîtres espagnols du commencement du XIX[e] siècle. Le pas qui avait été fait n'était donc seulement qu'un premier pas.

Un artiste extraordinaire, qui tout en étant un parnassien remarquable, dans un premier livre sensationnel, *Azul*, avait révélé une manière nouvelle, au delà de l'extériorité brillante, vint alors donner son achèvement au mouvement par une œuvre sans égale parmi celles des poètes espagnols contemporains.

C'était Ruben Dario. S'inspirant du Symbolisme sans oublier pour cela le Parnasse, il se fit l'interprète d'une poésie non encore entendue en castillan, poésie étrange et exquise, faite de nuances et de musique. Rompant avec la tyrannie des accents fixes, qui enchaînaient les mesures traditionnelles, ses vers se déployèrent, ductiles, vibrants, pleins de grâce et comme de vie, selon le rythme intérieur de la « mélodie idéale », arrivant à produire des effets musicaux d'une harmonie, d'une suavité dont on n'aurait pas cru capable la langue âpre de Quintana. Ainsi, on peut dire que son

deuxième livre, *Prosas Profanas*, a ouvert un nouveau cycle dans la poésie castillane.

Guidé par son clair talent, ce révolutionnaire chercha en outre un appui, une base pour sa réforme dans la pure, dans la véritable tradition. Ainsi, il remonte à la source primitive de l'art gréco-latin, retourne à la mine oubliée de la poésie castillane du XVe siècle, encore vierge de néo-classicismes ou d'académismes d'importation. Et voilà que ses poèmes, qui sonnent avec une musique complètement moderne, ont parfois la saveur du falerne de Virgile et du « bon vino » de Berceo.

L'attitude du jeune maître emporta partout l'adhésion des intellectuels. Dans la plupart des nouvelles républiques se révélèrent de jeunes poètes, préoccupés de faire de l'art fin et pur, et d'être, avant tout, personnels. Actuellement presque toutes ces républiques comptent avec un groupe de poètes de choix, dont la plus grande partie ont déjà réalisé une œuvre vraiment belle. Citons, en Argentine, Léopoldo Lugones, artiste exceptionnel, à la fois vigoureux et raffiné ; au Mexique, Amado Nervo, délicat et harmonieux ; au Chili, Pedro A. Gonzales, profond et brillant ; en Bolivie, Ricardo Jaimes Freyre, introducteur du vers libre ; au Pérou, J. Santos Chocano, robuste et vibrant ; en Colombie, José Asunción Silva, dolent et évocateur ; à Cuba, Juana Borrero ; au Vénézuéla,

R. Blanco Fombona, pour n'en nommer qu'un seul par pays.

Comme on voit, le mouvement s'est concentré notamment sur la poésie. Chose logique dans une littérature jeune, qui traverse sa première période : la période lyrique.

Cependant, l'esprit libérateur a gagné aussi la prose. Le style, après s'être enrichi d'effets plastiques et colorés avec l'importation du goût parnassien, s'est fait, depuis, souple, vif, nuancé, renonçant à l'épithète luxuriante et vaine, à la période pompeuse et vide, de manière à se rendre apte à l'expression des plus subtiles élaborations de la pensée moderne. En même temps, à l'exemple de la nouvelle prose française, du roman russe, du théâtre ibsénien, il modifia la facture des genres, l'épurant des procédés surannés et des conventionalismes, l'amenant à l'interprétation sincère de la nature, de la vie ou des problèmes de l'époque.

Des prosateurs d'élite, véritables artistes de la forme, apparurent alors chez tous les peuples hispano-américains. Parmi eux, il faut tout d'abord compter la majorité des poètes, qui ont également écrit d'excellentes proses ; ensuite, un certain nombre de romanciers, de conteurs, de critiques, de publicistes. Mentionnons l'Uruguayen J. Enrique Rodo, critique et philosophe éminent ; le Colombien Vargas Vila, fantaisiste rare le Vénézuélien Diaz

Rodriguez, romancier délicat ; le Guatémalien E. Gomez Carrillo, critique et chroniqueur brillant; l'Argentin Manuel Ugarte, littérateur et publiciste, le Chilien L. Orrego Luco, romancier ; le Dominicain Tulio Cestero...

Aussi le mouvement des nouvelles lettres hispano-américaines a-t-il été un phénomène d'ordre supérieur. Il a émancipé, il a rénové, il a modernisé, en un mot, la littérature castillane contemporaine, caduque et anémiée. De là sa dénomination de *Modernisme*. Il n'a pas été le « parisianisme » pédant et d'imitation servile, aspect sous lequel certains critiques mal informés ont prétendu le présenter. Il est vrai qu'au début quelques jeunes poètes firent montre d'un pessimisme, d'une névrose peu en accord avec le milieu américain. Mais, plus que la manifestation d'un parisianisme impossible, ce fut l'effet de la contagion de l'ambiance artistique générale de l'Europe, viciée en ce moment par ce qu'on a parfois dénommé le « mal fin de siècle ». Mais passée l'espèce de désorientation initiale et l'atmosphère intellectuelle purifiée à l'avènement du nouveau siècle, nos poètes n'ont pas tardé à se mettre dans le bon chemin : le chemin de l'art original ou autochtone, interprète de la nature et de l'âme nationale ou continuateur de la tradition pure. C'est ainsi que Ruben Dario a fait des vers où se perçoit, comme à travers une émeraude, la luxueuse flore du

Tropique, qu'il exhume certaines formes des trouvères castillans du XVe siècle, ou qu'il lance son fameux poème *A. Roosevelt*, où il se fait l'interprète de la protestation d'un continent ; que J. S. Chocano chante en rimes de bronze la beauté et les aspirations du Nouveau-Monde ; que M. L. Lugones, dans des odes puissantes, nous dit la sauvage mélancolie des Pampas ; que nous-même publions un livre de poèmes où, selon M. Frédéric Mistral, on sent « la large et libre vie de l'Amérique espagnole ». Si bien que, parmi les jeunes écrivains qui viennent de se révéler, on voit l'Argentin Banchs offrir un florilège tout imprégné de l'arome de l'ancienne poésie castillane, et le Chilien Pezoa Véliz nous dévoiler l'âpre beauté du pays des Cordillères. C'est un courant nouveau qui mérite la dénomination de *Mondonovisme*.

Le mouvement qui nous occupe n'a donc pas été autre chose que le grand courant rénovateur qui s'est modernement manifesté dans presque toutes les littératures. Une preuve évidente de sa transcendance est le fait qu'après avoir triomphé en Amérique, il a gagné l'Espagne. En effet, il y a peu d'années, a commencé dans la Péninsule, en dépit de la résistance acharnée des incompréhensifs, un mouvement analogue à celui-là, qui reconnaît son initiateur en Ruben Dario. Consignons que le courant fut préparé par un poète espagnol réno-

vateur instinctif de la poésie en décadence : Salvador Rueda. Mais c'est Ruben Dario, et avec lui les nouvelles lettres hispano-américaines, qui fut le véritable facteur du mouvement. « L'influence de Dario sur la poésie espagnole, — dit l'écrivain espagnol E. Carrare, — est évidente. Son œuvre a engendré en Espagne toute une génération de poètes. Ses strophes sont récitées par cœur dans les petits cénacles, ses rythmes sont admirés, ses vers et ses phrases sont imités. » Comme en Amérique, au premier moment, quelques-uns de ces poètes tombèrent dans l'imitation exagérée, souffrirent de la contagion des maîtres « fin de siècle ». Mais ultérieurement, aussi bien qu'en Amérique, ils ont trouvé la bonne route de l'art sincère, original ou autochtone. Ils sont aujourd'hui les véritables représentants de la poésie de l'Espagne.

Les lettres hispano-américaines traversent donc actuellement une période féconde de développement, de floraison. Au cours de ces chapitres formés par nos chroniques sur ces lettres du *Mercure de France*, revues et parfois refondues, nous nous efforcerons d'en présenter les plus saillantes. On pourra alors se rendre compte du réel intérêt que présente cette littérature. Et l'on en pourra peut-être déduire le degré de développement auquel sont arrivés déjà les peuples du Nouveau-Monde espagnol.

CHAPITRE II

LES ÉCRIVAINS DU CENTENAIRE

Les principales Républiques hispano-américaines viennent de célébrer solennellement le premier centenaire de leur indépendance, de leur vie de peuples libres. A cette occasion, nos écrivains les plus connus, assumant leur véritable rôle d'interprètes du sentiment unanime, ont publié différentes œuvres comme hommage ou tribut à l'heureux événement.

M. Ruben Dario a dédié au Centenaire de la République de la Plata, sous le titre de *Canto a la Argentina*, une œuvre lyrique d'un grand souffle, qui a paru dans le numéro de la *Nación* de Buenos-Ayres publié à l'époque des fêtes, numéro colossal, véritable encyclopédie du pays, d'environ 800 pages.

Ruben Dario était appelé à chanter le grand événement. Il est actuellement la voix la plus haute des lettres hispano-américaines et, en général, de

toute la littérature de langue espagnole. Lyrique puissant et multiple, imaginatif en même temps qu'émotif, très artiste et très intense, il a créé une œuvre d'une beauté singulière et d'une originalité captivante. A vingt ans, il publie un livre où tout, depuis le titre, *Azul*, est d'une fantaisie et d'un art sans pareils ; un véritable coffret de bijoux verbaux, de gemmes féeriques, de rares fleurs tropicales. Puis il nous donne un recueil de poèmes d'un lyrisme exquis et recherché, *Prosas Profanas*, dans lesquels se mêle aux élégances des fêtes galantes, aux splendeurs de la mythologie, le raffinement de la fantaisie moderne, dans des vers irisés comme des mosaïques, musicaux comme des sonates. Mais voilà que, dans l'automne de sa vie, ce poète magicien publie un volume dans lequel il nous montre son esprit nu, son cœur frémissant : *Cantos de Vida y Esperanza*. Ce sont des poèmes douloureux, échos de son âme avide et tourmentée, ou des chants vibrants aux gloires de sa race ou à l'avenir de sa patrie américaine ; tantôt balbutiants, tantôt fermes, toujours sobres, transparents. Après, reprenant son verbe magnifique mais sans délaisser l'émotion conquise, il nous offrira, dans ses derniers livres : *El Canto Errante, El Poema del Otoño*, une poésie brillante et chimérique en même temps qu'émotive et profonde, tels les crépuscules splendides et mélancoliques de sa terre tropicale.

Dans cette œuvre singulière, Ruben Dario se montre aussi grand créateur que novateur. En même temps qu'il libère le vers et enrichit le style, il purifie la syntaxe et accroît le vocabulaire, inaugurant de la sorte toute une poétique nouvelle libre et pure. Ruben Dario a affirmé ainsi dans nos lettres une personnalité extraordinaire, se mettant naturellement en tête du mouvement qui a régénéré la littérature castillane d'Amérique et d'Espagne.

Chanter le Centenaire : tâche magnifique, mais combien difficultueuse! On a tant abusé de ce genre poétique de célébration nationale, surtout dans nos pays démocratiques où le moindre anniversaire patriotique a provoqué une infinité d'odes ou d'hymnes, que, par suite du caractère limité et invariable du motif, on est arrivé à constituer un cliché où s'entremêlent expressions et images obligées : « le nom immaculé de la Patrie », le « soleil heureux » de la date qu'on célèbre, « les couleurs sacrées » du pavillon national, clichés qu'il devient, à cause précisément de cette limitation et de cette invariabilité, bien difficile d'esquiver.

Ruben Dario, grâce à son génie qui lui permet de mettre un cachet propre, quel que soit le thème qu'il traite, a réussi à faire de son chant une œuvre profondément originale, solennelle comme la Pampa illimitée, exubérante comme les forêts vierges, âpre

comme ces rudes sculptures que la nature a ciselées sur les cimes des Andes. Ce qu'il célèbre, ce n'est point la Patrie guerrière, armée jusqu'aux dents, celle des apothéoses officielles : il chante la terre jeune et hospitalière, ouverte « comme une grenade », gonflée « comme une mamelle », dressée « comme un épi », « à toute race affligée, à toute humanité triste » :

Argentine ! région de l'aurore, oh ! terre ouverte à l'altéré de liberté et de vie, terre dynamique et créatrice !...

Voici la région de l'Eldorado, voici le paradis terrestre, voici la fortune espérée ; voici la Toison d'or, voici Chanaan la pleine, l'Atlantide ressuscitée ; voici les champs du Taureau et du Veau symboliques ; voici l'existence qu'en songe ont contemplée les mélancoliques, les plaintifs, les souffrants, poètes ou visionnaires, qui dans leurs Olympes ou leurs Calvaires ont aimé tous les hommes...

Il annonce la bonne nouvelle, le Centenaire, aux hommes de la « Polycolonie » : Juifs « à la rude empreinte », Espagnols « comme faits d'antiques racines », Français « fils du coq de Gaule »; Italiens, Suisses, Russes. Il s'adresse aux déshérités du monde, aux parias de partout, et il s'écrie :

Arrivez ! Il vous attend le royaume odorant du trèfle que foule le bétail, océan sacré de terre pour l'agriculteur laborieux qui guide le timon de la charrue. La

Pampa ! la steppe sans neige, le désert sans la soif cruelle, où pleut bienfaisante l'eau qui féconde et grossit les sèves de Déméter ; belle de profonde poésie, suave d'immensité sereine, de large mélancolie et pleine de silence grave, ou, sous l'écusson du soleil et la grâce matinale, retentissante de la diane pastorale de corne, cor ou trompe du troupeau de vaches... O Pampa ! O entrailles robustes, mine de l'or suprême!

Puis il chante le grand événement ; il s'incline devant la Patrie forte et prolifique ; il salue l'ombre vénérée des héros :

Salut, Patrie, qui es aussi la mienne, puisque tu l'es de l'humanité ; salut, au nom de la Poésie, salut, au nom de la Liberté !...

Saluons les ombres épiques des capitaines espagnols, des orgueilleux vice-rois, dans les ouragans de l'Amérique, aigles terribles des « gestas » ou gerfauts des rois ; dures poitrines, têtes barbues, et fine épée de Tolède...

Et Gloire ! Gloire aux patriotes, côtoyeurs de précipices et escaladeurs de montagnes, comme l'ancêtre séculaire (San Martin) qui, fatigué de triompher et las de souffrir, s'en fut mourir face à la mer, au loin, là-bas à Boulogne-sur-Mer !

Héros de la guerre « gaucha » : lanciers, enfants soldats, tous, mille héros sacrés, Centaures d'une fable vraie, sacrifiés de la glèbe, grenadiers le rayon au poing, fous de gloire, l'esprit éveillé au soleil ! La Renommée les proclame tous illustres, elle nomme leurs faits remarquables, elle en constelle l'ombre et en

forme un halo dans l'azur à la dantesque Croix du Sud...

Ensuite il célèbre « la Vénus créole », « créée de diverses sèves », il exalte la jeunesse, « la génération en fleur, cuirassée d'audace et empanachée d'illusion ». Finalement, il envoie ses vœux de paix et de félicité au peuple qui porte « dans son sang le fer et le rubis des quatre points du globe » :

Héroïque nation bénie, arme-toi pour te défendre ; sois la sentinelle de la Vie et non l'adjudant de la Mort...

Paix pour que la pensée domine sur le globe et aille ensuite, tel un char biblique de feu, de firmament en firmament...

Au peuple qui cherche l'idéal, qu'offre une nouvelle Académie ses doctrines contre le mal, sa philosophie de lumière ; que la haine n'empoisonne plus et qu'un rameau de paix repousse du bois de la Croix...

Et moi enfin, que te dirai-je, comme vœu du cœur, Argentine ! Que ton vaisseau ne rencontre point de syrte, que ta mine soit inépuisable, interminables tes troupeaux, et que les peuples étrangers mangent le pain de la farine. Puissé-je le manger, moi, dans les dernières années de ma carrière errante, caressé par les brises de la Plata !...

M. Ruben Dario est originaire du Nicaragua, mais on pourrait dire que sa patrie est l'Amérique espagnole entière. Avant de célébrer l'Argentine,

il avait chanté, avec le même accent filial, le Chili dans une ode, *Canto épico a las glorias de Chile*, qui est à ranger parmi les œuvres les plus fortes de sa jeunesse. D'ailleurs, dans son *Canto* actuel, on dirait qu'il s'est proposé de chanter en général le centenaire de l'Amérique espagnole : en y enlevant certains noms régionaux, ce poème pourrait convenir, en effet, à toutes et à chacune de nos principales républiques.

M. Leopoldo Lugones, Argentin, a fait paraître dernièrement, à de courts intervalles, quatre livres qui constituent son hommage au Centenaire de l'indépendance de sa Patrie. M. Lugones est une des figures les plus saillantes non seulement de la littérature de son pays, mais de toute la littérature hispano-américaine. Écrivain singulier, à la fois vigoureux et recherché, il est un de ces esprits intégraux, aux facultés multiples, à la culture encyclopédique, et un de ces rares artistes que la volonté de créer et l'orgueil intellectuel poussent à une recherche continuelle de vues et d'images nouvelles. Ainsi, il a cultivé tous les genres : la poésie, la nouvelle, l'histoire, la critique, le journalisme, et, dans tous, il s'est distingué par l'intensité ou la finesse de la pensée et par la richesse ou la nouveauté du style ou du vers.

Son œuvre est donc vaste et hétérogène. Poète surtout, il débuta avec un recueil de poèmes révo-

lutionnaires, dans les idées aussi bien que dans la forme ; poèmes de ton inspiré, verbe magnifique et versification parfois singulière. Ce furent les *Montañas del Oro*, volume qui marqua une époque dans les lettres argentines. Mais peu de temps après il publia un livre de poésie galante, *Los Crepusculos del Jardin*, où il loue les féminités exquises et frivoles dans des pièces, pour la plupart des sonnets, ciselées et mièvres, comme des bibelots du XVIIIe siècle. Et bientôt il nous donna un recueil ambigu, déconcertant, en même temps humoristique et délicat : *Lunario sentimental*, recueil qui est une satire formidable du lyrisme romantique, et un exercice non moins formidable de technique poétique nouvelle.

De même, comme prosateur, il publia d'abord un épisode héroïque de la vie des pampas, *Guerra Gaucha*, d'un style ouvragé jusqu'à l'artifice, et un volume de nouvelles semi-scientifiques, *Las Fuerzas Extrañas*, d'une rareté recherchée, peu originale. Mais ensuite il nous donna un livre sur l'ancienne théocratie du Paraguay, *El Imperio Jesuitico*, qui est une étude de critique, d'histoire et d'art, forte et consciencieuse, extrêmement intéressante.

Une telle attitude de changement brusque et continu a fait dire que M. Lugones, voulant montrer différentes personnalités, n'a réussi à en affirmer

aucune. Erreur. Cet écrivain, qui a contribué si puissamment à la rénovation de nos lettres, ne pouvait qu'être une personnalité singulière. Malgré les influences qu'il a subies et les différentes modalités qu'il a cultivées, il est toujours lui-même. Dans tous ses écrits il est parfaitement reconnaissable par la grandeur des images, la singularité du style, le lyrisme de la pensée qui le pousse à une recherche continuelle d'idées et de formes.

Les quatre livres qu'il vient de publier, *Las Limaduras de Hephæstos, Odas seculares, Prometeo, Didactica*, sont des ouvrages très différents, ainsi que les titres le suggèrent.

Las Limaduras de Hephæstos (1) sont une œuvre d'esthétique et de critique d'art, composée de trois essais « destinés à illustrer la commémoration monumentale du Centenaire argentin », travail solide et subtil où l'érudition n'exclut point la nouveauté, façonné d'un style merveilleux, aux splendeurs de camée, au relief de médaille.

Dans le premier essai, M. Lugones nous présente le projet d'un monument commémoratif, conçu par sa fantaisie de poète. Se rappelant qu'aux grandes époques de l'art, l'architecture a marché de concert avec la poésie, il choisit comme inspiration et règle de son œuvre le poème argentin par excellence :

(1) Moen, Buenos-Ayres.

l'hymne national, « verbe de la République », que « la Gloire a doré comme une Ande matinale et que l'espérance fait verdoyer comme un cèdre qui a vu grisonner des familles ». Cependant, « cristallisation de pierre d'un chant sublime », ce projet est un songe irréalisable. Il constitue un idéal. « Et tout idéal, nous dit l'auteur, considéré du point de vue intellectuel, est, en effet, une ambition irréalisée, et, du point de vue sentimental, il comporte la nécessité de se dépasser soi-même. » Dans un autre essai, M. Lugones, descendant à la réalité, nous parle du concours monumental ouvert par le gouvernement de son pays pour glorifier le Centenaire, et, passant en revue les projets présentés à ce concours, il en fait une critique d'une science et d'une sagacité admirables, mais aussi d'une dureté qui va jusqu'à la cruauté. « C'est le cas, dit-il en terminant, de plaindre une fois de plus la liberté pour les monuments qui se commettent en son nom. » Dans le dernier essai, M. Lugones commente la tentative d'adapter à la Pampa l'architecture gothique, tentative malheureuse réalisée dans la cathédrale de Lugano en construction. C'est à cette occasion qu'il nous trace un tableau concis, mais complet, de l'architecture énorme et délicate, comme le moyen âge de Verlaine. Il en étudie les origines, qu'il croit trouver dans la primitive construction de bois des pays septentrionaux, laquelle

suggérerait les formes pointues ; dans l'église romane, qui, en fait, fournit la disposition et l'assemblage, et dans l'art byzantin, tant dans ses éléments propres que dans ses emprunts à l'Orient, art qui transmit l'ogive, le vitrail et certains motifs ornementaux. Il analyse les caractères : les lignes verticales, symboles du mysticisme unanime qui fait de cette architecture un phénomène éminemment spiritualiste et social ; l'emploi de l'ombre « non seulement dans les intérieurs, mais dans les façades où elle alterne avec les statues et les reliefs, pour donner l'idée des masses profondes du bois ancestral » ; l'asymétrie symbolique, c'est-à-dire l'harmonie formée par l'accord d'éléments dissemblables, « principe commun aujourd'hui à la peinture et la musique » ; l'ornementation végétale ou chimérique, reproduction de la flore nationale ou symbolisation des cauchemars populaires... Mais l'auteur va plus loin encore. Échauffé par l'association des idées, il nous parle, au passage, de tous les arts qui appartiennent au cycle gothique ou qui sont en relation avec lui : la sculpture, le vitrail, la mosaïque, l'orfèvrerie, l'émail, la miniature, la calligraphie et jusqu'à la musique. Tableau merveilleux, savant et brillant, qui ne se pourrait comparer qu'à certaines pages de Huysmans, non pas pour les jugements et les appréciations, mais pour la délectation presque

sentimentale dans le déploiement de l'érudition.

Cependant, malgré tout son savoir, l'auteur paraît parfois s'égarer : c'est ainsi qu'en traitant des éléments caractéristiques de l'architecture gothique, il ne parle pas du principal : la voûte sur croisée d'ogives, et en traitant des origines, il n'attribue pas à l'art roman l'importance qu'il a, et on dirait qu'il confond cet art avec le romain ; ceci provient de ce qu'il donne à l'un et à l'autre le même nom, « romano », alors qu'il y a en castillan, comme en français, un mot différent pour désigner chacun d'eux.

M. Manuel Ugarte, Argentin également, nous donne un livre d'une haute transcendance, qui est un hommage non pas à une république, mais à tous les peuples latino-américains : *El Porvenir de la América Latina.*

Jeune encore, cet écrivain a accompli déjà un labeur varié, considérable. Épris d'idées sociales autant que de littérature, il s'est exercé dans divers genres, notamment dans le journalisme où il se fait le champion du socialisme et de l'art social. Aussi, sa production s'est ressentie de légèreté et parfois de manque de profondeur. Quelques-uns de ses livres sont formés avec des fragments de sa production de journaliste (*Cronicas del Boulevard, Visiones de Españas, El Arte y la Democratia...*) ou avec des nouvelles écrites en hâte, souvent superficielles ou

maniérées (*Una tarde de Otoño, Cuentos Argentinos*...). Mais d'autres sont des ouvrages soignés, véritablement artistiques, tels que *Paisages Parisienses, Cuentos de la Pampa* et un recueil de poèmes, *Vendimias Juvéniles*, très délicat...

Le livre que M. Ugarte vient de publier nous paraît une œuvre homogène et solide, bien pensée, suffisamment documentée, et écrite avec une simplicité voulue et une chaleur persuasive. C'est une étude synthétique de l'Amérique latine considérée du point de vue ethnique, social, politique ; des périls qui guettent ce continent, dans sa vie de peuple libre, et de la tâche qui s'impose pour lui donner l'impulsion définitive qui lui permette de remplir son rôle historique. De là ses trois parties : *la Race, l'Intégrité territoriale et morale, l'Organisation intérieure.*

L'Amérique latine est peuplée par une race plus ou moins homogène, formée, en majeure partie, d'hommes blancs, purs ou métis, descendants des colons espagnols. Le Brésil, colonisé par les Portugais, constitue une variante sans importance, étant donnée la proximité ethnique de l'Espagnol et du Portugais. L'immigration, européenne et, en grande partie, latine, ne peut pas non plus établir une diversité appréciable. Quant aux Indiens aborigènes, qui subsistent dans tous les pays, et aux nègres, anciens esclaves, qui végètent dans quelques-

uns d'entre eux, ils forment des groupes inférieurs destinés à périr ou à s'incorporer à la population blanche. On peut donc dire que l'Amérique latine est peuplée par une race unique. Un Chilien ou un Argentin présentent avec un Colombien ou un Mexicain des affinités beaucoup plus manifestes que celles que nous vérifions entre les habitants de certaines nations européennes, la France et l'Espagne par exemple, où coexistent des populations si différentes, comme les Andalous et les Catalans, les Bretons et les Provençaux. Cette race se caractérise par les qualités de noblesse et d'obstination héritées de l'Espagnol ; par l'esprit de liberté et d'aventure développé par le milieu primitif ou par les gouttes de sang indien ; par l'amour du progrès, le libre examen et le bon goût déterminés par la culture et l'art français qui ont eu tant d'influence sur la politique et sur la littérature. Quant à la paresse et à l'incapacité de se gouverner qu'on a coutume en Europe de nous attribuer, il suffit de citer l'exemple de l'Argentine et du Brésil, qui sont arrivés à une parfaite stabilité gouvernementale. Ajoutons-y le cas du Chili qui, dès le début de sa vie indépendante, a donné le spectacle d'un ordre intérieur ininterrompu.

Sur un territoire deux fois plus grand que l'Europe, l'Amérique latine forme un assemblage de 80 millions d'hommes, unifié par la race, par

l'histoire, par la langue, mais fractionné en plusieurs républiques indépendantes, éloignées entre elles par le manque de communications rapides et par l'égoïsme des patriotismes régionaux. En face d'elle, l'Amérique anglo-saxonne, sur une superficie un peu plus réduite, constitue une masse de 100 millions d'habitants, réunie en un seul État et vivifiée par le grand progrès et la richesse énorme. Ce sont deux mondes à part, parfaitement distincts, que tout, la race, la religion, les coutumes, contribue à séparer. Or, les États-Unis, sous prétexte de protéger leurs intérêts et de sauvegarder l'ordre, viennent, depuis quelque temps, pousser leurs frontières vers le Sud, en absorbant ou en régentant des territoires qui font partie de l'Amérique latine. Tel est le cas de la Californie arrachée au Mexique, de Panama détaché de la Colombie, de Cuba réduite à un odieux protectorat. Pour arriver à ses fins, ce pays de la liberté trouve bons tous les moyens. On sait comment il aide les révolutions hispano-américaines organisées contre des mandataires qui ne lui sont pas sympathiques ; comment il exagère aux yeux de l'Europe nos troubles intérieurs, et comment, chez nous, il agite le fantôme d'un chimérique péril européen... C'est un danger certain, imminent, qui, pour ne pas atteindre avec la même intensité tous les peuples latino-américains, ne laisse pas de les inquiéter tous. Les Républiques du

Sud qui, grâce à leur éloignement et à leur grand développement, semblent être à l'abri de l'avalanche, ne peuvent voir avec indifférence le progrès de l'envahisseur, l'avancement de « la frontière en marche ».

En une telle conjoncture, que faire? Ce que conseillèrent les fondateurs de l'Indépendance, Bolivar et San Martin : s'unir. Bien que la chose paraisse difficile, à cause de l'inégalité du progrès dans les différentes Républiques, rien n'autorise à la croire impossible. En outre, il ne s'agit pas de la constitution d'un État unique, mais d'une unité de vues et de forces capable de sauvegarder l'hégémonie. Les Républiques les plus avancées, comme l'Argentine, le Chili, le Brésil, doivent prendre l'initiative au moyen de mesures discrètes et pratiques. Rien des Congrès panaméricains qui sont nés de l'erreur la plus funeste, car il est évident qu'il ne saurait y avoir de communauté d'intérêts entre nos pays et les États-Unis. Par contre, les congrès latino-américains seraient un premier pas excellent vers le rapprochement. Puis la construction de télégraphes et de voies ferrées internationales, avec des capitaux propres ou européens, pas avec l'or yankee, poursuivrait l'unification grâce à l'échange des idées et des productions. Une propagande opiniâtre et bien dirigée, menée par des hommes supérieurs, et surtout par la jeunesse, ferait le reste.

Pour réaliser cette œuvre, les Républiques latino-américaines doivent songer à se vivifier, en s'épurant intérieurement. Dans beaucoup d'entre elles s'imposent d'urgentes réformes dans les coutumes politiques, dans l'administration, dans l'éducation. « Mais si l'on peut dire que plusieurs de nos pays sont mal guidés, on ne peut pas dire qu'ils sont corrompus. Il existe au fond de la race des énergies capables de transformer le milieu. » Le progrès extraordinaire réalisé en peu de temps par l'Argentine, le Brésil, le Chili, l'Uruguay en est une preuve éloquente. Il n'est donc pas douteux que l'Amérique latine, unie et bien dirigée, n'arrive à résister à la poussée impérialiste des États-Unis et ne parvienne à être un grand peuple capable de remplir sa haute fin historique : prolonger dans l'avenir le triomphe de la race et de la tradition latine.

Y a-t-il dans ce livre de la légèreté dans l'exposé, de l'exagération dans certaines idées, de l'utopie dans les conclusions? Peut-être. Mais, en tout cas, ses vues générales sont justes, son but très noble. Il restera donc comme un document suggestif du moment historique du Centenaire de notre indépendance.

M. Jorge Huneeus Gana, Chilien, a publié un volume qui sert d'introduction à la « Bibliothèque des Écrivains du Chili » créée par le gouvernement à l'occasion du Centenaire.

M. Huneeus est un publiciste avisé, qui a cultivé avec succès les études de sociologie, de politique, de législation et qui a fait parfois de la critique littéraire. Il débuta très jeune avec un recueil de contes sentimentaux, *Plumadas*, recueil qui n'est qu'un essai de peu d'importance. Mais, quelque temps après, il publia un livre de sujet plus représentatif de ses aptitudes intellectuelles, qui reçut un excellent accueil. Ce sont ses études sur l'Espagne, considérations sur la sociabilité, la politique, l'administration et la littérature contemporaines de la noble nation qui nous légua son sang et sa langue, considérations formulées avec une sûreté de jugement et une largeur d'esprit d'autant plus admirables que l'auteur n'avait pas visité le pays sur lequel il écrivait. Un des écrivains espagnols les plus perspicaces, le Catalan Pompeyo Gener, séduit par ce livre, a dédié à M. Huneeus son fameux ouvrage *Literaturas Malsanas*, comme un hommage à l'auteur de l'étude « la plus complète » sur l'Espagne contemporaine.

Le dernier livre de M. Huneeus, *Cuadro Historico de la production intetectual de Chile* (1), est un vaste résumé critico-historique de la littérature, des sciences, des arts plastiques, de la musique produits dans ce pays depuis l'époque lointaine des Conquista-

(1) Imprimerie Barcelona, Santiago (Chili).

dores jusqu'à nos jours. Travail formidable à cause du nombre croissant des œuvres de caractère si différent qui naturellement ont dû voir le jour dans un laps de temps si considérable. Comme on le suppose, M. Huneeus ne peut consacrer à chaque auteur étudié une monographie intégrale. Aussi préfère-t-il souvent parler en général, synthétiquement, d'une matière, d'une période, d'un groupe d'auteurs ; méthode excellente qui, en le laissant entrer dans des conditions de tout ordre, lui permet de déterminer la plus ou moins grande transcendance d'une tendance ou l'esprit d'une époque. Voilà ce qui fait de ce livre, non point une liste vaine de noms et de titres, mais une œuvre vivante et significative.

Pourtant cette même méthode, en raison de son critérium libéral, a été cause que certains critiques, ennemis politiques de l'auteur, désirant réfuter ses idées, ont censuré durement l'ouvrage en insistant sur quelques erreurs de détail, qu'on trouve çà et là. En réalité, ce livre, qui n'est pas complet, n'est pas non plus parfait. Son auteur même ne le considère que comme « la première tentative d'une œuvre de synthèse ordonnée et méthodique, capable d'esquisser approximativement la valeur d'ensemble de notre production intellectuelle ». « La vie de dix hommes, dit-il, ne suffirait pas à faire une œuvre achevée et parfaite sur le thème énorme que j'ai abordé. »

Malgré tout, ce tableau est un travail de mérite, excellent pour le lecteur du pays qui y trouvera un moyen facile de rappeler l'histoire du progrès mental de sa patrie, précieux pour le lecteur étranger qui rencontrera en ces pages un guide sûr pour étudier à fond la matière. Ce qu'on pourrait reprocher à son auteur, c'est de ne point accorder aux lettres contemporaines l'attention qu'il consacre à celles des époques antérieures : ce souci du présent rentre dans le plan de l'œuvre qui va jusqu'à la date récente du Centenaire.

CHAPITRE III

ROMANCIERS MODERNES

La prose d'imagination a été cultivée en Amérique dès les temps reculés de la colonisation espagnole. A cette époque, plus d'un missionnaire ou d'un capitaine lettré contait, en narrations fantasques, ses aventures ou ses conquêtes imaginaires. Vers la seconde moitié du XIXe siècle, le roman atteignait un certain développement, une certaine splendeur passagère causés par l'éblouissement produit par les modèles romantiques ; cependant, ses manifestations, inspirées directement de ces modèles, ne pouvaient traduire la véritable vie hispano-américaine, en une forme appropriée et personnelle. Toutefois, parmi ces innombrables tentatives, il y eut quelques belles œuvres, comme le fameux roman *Maria*, du Colombien Jorge Isac, l'idylle historique *Amalia*, de l'Argentin José Marmol, et certains romans de mœurs du Chilien A. Blest Gana.

Le roman moderne, c'est-à-dire le récit d'un fragment de la vie dans lequel les personnages vivants et humains se meuvent dans une ambiance morale définie, sur un fond matériel bien dépeint ; le roman vériste et psychologique, a été seulement lancé chez nous il y a une quinzaine d'années, avec le mouvement moderniste. Bien que les poètes fussent alors les principaux acteurs de ce mouvement, quelques romanciers se manifestèrent aussi sous son influence, avec des essais aussi nouveaux que réussis ; bientôt ces derniers s'accrurent considérablement ; aujourd'hui ils forment dans certains pays, comme le Chili et l'Argentine, de véritables groupes.

Tout en ayant le même idéal de faire le roman moderne, nos nouveaux romanciers se différencient par le choix du sujet, par la plus ou moins grande signification nationale qu'ils prétendent donner à leur œuvre. Ainsi certains, parmi lesquels la plupart de ceux qui débutèrent il y a une quinzaine d'années, se sont proposé de conter l'existence dorée des capitales, choisissant comme protagonistes des types raffinés, exceptionnels, et prenant pour décor les endroits fréquentés par le monde élégant, ce qui leur a permis de tisser de subtiles psychologies, de dépeindre de vives et piquantes mondanités D'autres, parmi lesquels nombre de jeunes, venus plus tard, se sont consacrés à interpréter la vie des

champs, ou celle de la classe moyenne des villes, représentent l'homme, autochtone, non encore dénaturalisé par le cosmopolitisme envahissant, ce qui leur a fait réaliser dans leurs livres des tableaux aussi vivants que caractéristiques de la vie hispano-américaine. Mais tous, dans l'ensemble, montrent dans leurs efforts une préparation solide et un bon goût authentique, de sorte que nous pouvons dire avec raison que nous possédons de véritables romanciers qui s'efforcent de créer le roman du Nouveau Monde espagnol.

M. Luis Orrego Luco, Chilien, est un de nos meilleurs romanciers nouveaux. Analyseur d'âmes compliquées dont il sait mettre à nu les volitions subtiles, il s'est adonné à écrire le roman de nos classes supérieures, avec un sens de l'observation puissant, et dans un style imagé très vif et très souple. Ayant débuté il y a à peu près quinze ans, à l'époque de la lutte moderniste, il a déjà réalisé une œuvre considérable, qui lui a valu une juste renommée. Après un volume de nouvelles, *Paginas Américanas*, et un recueil d'impressions d'un voyage en Espagne, *Pandereta*, il publia un livre remarquable : *Idilio Nuevo*, qui est le premier roman véritablement moderne des lettres chiliennes. Puis, à l'occasion du Centenaire, il fait paraître *1810*, épisode romanesque de notre révo-

lution, bien reconstitué quoique un peu sec, sans véritable grandeur.

Mais bientôt il publie un roman contemporain qui est peut-être son meilleur ouvrage : *Casa Grande.* C'est l'histoire d'un mariage de notre petit grand monde, contracté, sans vraie conscience, par convenance sociale, et où, petit à petit, par suite de la différence de caractères et d'idées des époux, le sentiment initial se change en indifférence, puis celle-ci en hostilité, jusqu'à arriver à ce moment critique où l'union devient insupportable et la vie commune impossible. Cas fréquent dans nos jeunes sociétés où le mariage a déjà perdu la passivité patriarcale qu'il a dans les peuples primitifs sans parvenir encore à cette indépendance adultérine qu'il possède dans les grands centres européens : voilà ce qui fait de ce roman une œuvre vraiment hispano-américaine. Le processus du terrible conflit est suivi avec une pénétration et une minutie extraordinaires ; les mouvements psychiques apparaissent saisis avec sagacité ; il n'est pas jusqu'aux gestes physiologiques qui ne soient scrupuleusement notés. C'est là peut-être le principal mérite de l'œuvre. Malheureusement, le drame se développe dans le petit cercle de notre société à la mode, cercle faux et prétentieux de dilettantes et de snobs d'imitation, dans lequel il est impossible de trouver les traits véri-

tables de la vie nationale. C'est ainsi que, si le lecteur du pays voit, dans ce livre, avec complaisance, certains types qui ressemblent à des photographies de personnages connus, le lecteur étranger y assistera avec peine à des scènes sans caractère, parfois ridicules, où l'on copie méchamment le cérémonial et les extravagances mêmes de la société dorée européenne. En somme, le cas social qu'il présente et le style dans lequel il est traité font de ce roman une œuvre belle et représentative.

Maintenant, M. Orrego Luco nous offre un autre roman de la vie chilienne : *En Familia* (1). C'est, en effet, le roman d'une de ces grandes familles patriciennes de nos jeunes pays, composées de deux ou trois générations, qui vivent ensemble sous le toit vénérable de la vieille maison ancestrale. Le romancier nous fait voir là le conflit entre l'esprit caduc des parents honnêtes et fiers, mais aussi durs et vains, et l'esprit nouveau des fils libéraux et généreux, mais en même temps téméraires ou désordonnés. Le père, qui a perdu sa fortune, vit isolé et hautain, dans le recueillement et la dévotion ; la mère, résignée et digne, subit l'adversité sans plaintes. Cependant, le fils, séduit par les tentations de la vie moderne, s'égare dans le mauvais chemin de la dissipation, jusqu'au délit qui

(1) Imprimerie « Zig-Zag », Santiago (Chili).

souillera la réputation immaculée de la famille. Tandis que la fille, ne voulant écouter que son cœur, refuse le mariage avantageux que son père lui propose et s'unit au jeune homme pauvre et de mœurs douteuses qu'elle aime. Or, le romancier qui connaît profondément la vie sociale de son pays, a su environner ce drame d'un réalisme un peu banal, de nombreuses anecdotes et souvenirs personnels qui contribuent grandement à donner l'impression du milieu et de l'ambiance dans lesquels les personnages s'agitent. Ainsi, ce roman est un véritable épisode de la vie au Chili peu de temps avant la révolution de 1891. L'auteur nous parle avec une certaine ironie de l'orgueilleuse oligarchie toute-puissante du pays, dressée en masse contre le président qui faisait ostentation d'idées démocratiques. Cependant, en général, il se montre partisan et, parfois, admirateur de cette oligarchie en réalité comique parce que dépaysée dans une jeune république.

Touchant à la forme, ce livre est inférieur aux volumes antérieurs de M. Orrego Luco : on y voit de nombreuses incorrections ou, tout au moins, relâchements de style, étranges dans l'ouvrage d'un écrivain aussi artiste.

M. Tulio Cestero, de la république Dominicaine, s'est manifesté comme un écrivain d'impressions, brillant et fin, épris des belles aventures et des choses de l'art. Il a publié ainsi des notes de sa vie

aventurière dans son pays primitif (*Notas y Excursiones*) et des impressions de ses pèlerinages fervents à travers les villes d'art d'Europe (*El Jardin de los Sueños*, *Citerea*, *Sangre de Primavera*). Ce sont des pages délicates, parfois chatoyantes, bien que rapides, légères.

Mais voici que cet écrivain dilettante vient de nous donner un roman autochtone, *Ciudad Romantica* (1), qui est une œuvre solide, caractéristique, pleine des parfums capiteux de la terre tropicale et de la splendeur hallucinante du sang créole. C'est le roman de la vie à Saint-Domingue, patrie de l'auteur, ou, plus exactement, c'est le roman de cette cité elle-même, qui, en des temps meilleurs, fut appelée l'Athènes du Nouveau Monde. L'histoire, simple et tragique, est prise dans les annales politiques de la localité. Mais le vrai protagoniste n'est pas le poète bohême, qui périt assassiné, héros de cette histoire, mais l'antique cité illustre, Saint-Domingue de Guzman la Primada. C'est elle qui, au-dessus de la pâle figure de celui-ci, à peine capable denous intéresser, se dresse hautaine et romantique, comme un fantôme de l'époque des Conquistadors. Sous le soleil du midi qui verse des torrents de feu, elle nous apparaît silencieuse, presque morte, dans la tristesse de sa réalité actuelle,

(1) P. Ollendorff, Paris.

avec sa vieille Plaza Mayor où « quelques rosier fanés implorent vainement une goutte d'eau », avec sa rue monotone du Comte, « bordée par une double rangée de maisonnettes uniformes, jaunes, rouges, bleues » ; traversée seulement par quelque marchand de pain à califourchon sur un âne lamentable, par un coq qui s'élance d'une cour à la poursuite d'une poule, ou par une chienne « suivie d'un tas de chiens, la peau déchirée par les dents rivales ».

Mais la nuit, sous la lune tropicale, elle nous présente son antique splendeur, comme aux temps du bon Roi catholique ; ses vestiges historiques, enveloppés dans la gaze bleue des ombres, se dressent, animés pour ainsi dire de leur vie primitive : à l'entrée de l'estuaire, c'est la Tour de l'Hommage, bâtie par le vieux Commandeur Don Nicolas de Ovando ; un peu plus loin, la maison des *Colon*, flanquée de tourelles, où la fastueuse Doña Maria de Toledo établit la première cour hispano-américaine ; dans la rue du Comte, la cathédrale gothique, du XVI[e] siècle, sous les voûtes de laquelle « implorèrent Dieu pour le succès de leurs ambitions les Pizarre, les Ponce de Léon, les Narvaez et les Cortez » ; plus loin, le fort de la Conception et le vieux monastère de Saint-François, où fut moine un frère du roi Jacques IV d'Écosse ; enfin, sur la rive écartée de l'Ozama, le noble arbre séculaire auquel, assure-t-on,

Colon amarra ses caravelles lors de son dernier voyage à l'île...

Malheureusement toute cette évocation surgit d'une façon tumultueuse, bien plus, d'une façon arbitraire, en de larges digressions ou en des transports lyriques de l'auteur, et non pas accidentellement, au passage ou dans le cerveau des personnages, comme cela devait naturellement se produire ; ce qui fait de *Cité romantique* un roman mal composé ou, si l'on veut (l'auteur prétend que ce n'est pas un roman), un récit mal suivi. Tel est le défaut le plus grave de cet ouvrage ; sa qualité la plus louable, c'est le style chaud et brillant, aux splendeurs de pierreries, aux reliefs de filigrane d'or ; style véritablement approprié à l'interprétation de la nature du tropique, où les oiseaux revêtent des « chlamydes de gemmes » et où la poussière même de la route étale un « tapis doré ».

Sangre Solar, petite nouvelle qui complète le volume, est une œuvre plus restreinte, mais plus parfaite que la précédente. Nous y contemplons le tableau caractéristique des opérations d'une troupe révolutionnaire par un moyen très logique : par les yeux du protagoniste, un garçon délicat et téméraire, moitié artiste, moitié aventurier, qui laisse son existence mondaine et empoigne un fusil, en quête de plus de force pour son esprit et de plus de fer pour son sang.

M. Angel C. Espejo, Chilien, est un écrivain de divers genres, avisé et délicat. Esprit complexe dans lequel entrent, en des proportions parfois égales, une ironie très cruelle et une sensibilité très fine, il a cultivé avec autant de bonheur le commentaire d'actualité et la critique humoristique ; mais il s'est fait remarquer surtout dans la nouvelle moderne. Son premier livre, *Cuentos de Alcova,* est un recueil de nouvelles mondaines et raffinées, dans lesquelles la frivolité moderne se trouve tempérée par la douce fraîcheur d'une larme ou la splendeur éblouissante d'un sourire. Par la forme, ce livre fait penser à certains romanciers français modernes, surtout à Maupassant ; mais, par le fond, il est absolument de son milieu. Il est digne de toute notre estime, car il entreprend avec succès une œuvre assez difficile, celle de faire entrer dans la littérature la vie de notre grand monde si peu intéressant et si peu caractéristique. *Buen Humor,* le deuxième livre de M. Espejo, est, comme son titre l'indique, l'ouvrage de l'ironiste que renferme cet écrivain compliqué. C'est une série de commentaires, de pronostics, de silhouettes de notre monde politique, généralement composés sous forme de dialogues ; les interlocuteurs en sont l'auteur, quelques personnages connus et même certaines choses, comme les arbres de la place principale. Œuvre vivante et savoureuse, d'une perspicacité et d'une ironie des plus pro-

fondes et des plus fines, régal incomparable pour qui connaît les personnages dont il s'agit et peut apprécier les nombreuses allusions ; délicieux, en tout cas, pour ceux qui ne peuvent pas lire entre les lignes.

Le dernier livre de M. Espejo, *Ironia y Sentimiento* (1), donne l'impression d'un bouquet aux tons délicatement nuancés, comme l'esprit même de l'écrivain. C'est une espèce de divagation aimable et mélancolique où l'auteur aborde une foule de sujets différents, avec la sûreté de l'homme qui sait, par une expérience douloureuse, les secrets du monde et les mystères du cœur. Ainsi, il nous parle de la vie de Santiago, vie cérémonieuse et frivole, avec quelque chose du reflet européen et beaucoup de la poussière coloniale, où il nous dit ses impressions sur Valparaiso, le port splendide et infortuné, mutilé par les tremblements de terre et halluciné par la fièvre de l'or ; il nous cause encore de l'Extrême-Orient. M. Espejo est resté quelques années au Japon comme consul du Chili et il a étudié cet intéressant pays avec un véritable amour. Durant la guerre russo-japonaise, il envoya à un journal de Santiago une série de correspondances précieuses qui, malheureusement, ne sont pas encore réunies en volume. Dans son dernier livre, il nous

(1) Imprimerie « La Ilustracion », Santiago (Chili).

raconte des choses curieuses sur la terre des gheishas et des chrysanthèmes. Il nous présente le fameux marquis Ito, nous rapporte une aimable entrevue avec le maréchal Iamagata ; nous confesse la tristesse de son départ, quand il entendit la touchante parole des adieux : Sayonara ! Ce sont des chapitres d'un exotisme charmant, confidentiels, mélancoliques.

M. Victor Arreguines, Uruguayen, s'est fait remarquer à l'époque de la lutte moderniste, comme poète affiné. J'ai lu alors quelques poèmes de lui dont je me souviens encore. Depuis, je crois, il s'est effacé de la vie littéraire.

Un volume de nouvelles, *Lanzas y Potros* (1), qu'il vient de publier, nous prouve qu'il travaillait en silence. Se désintéressant de l'existence brillante mais sans caractère de nos grandes cités, il s'occupe dans ce livre de la vie de la pampa, vie tantôt aventureuse, tantôt idyllique, tantôt tout simplement rustique, se contraignant à la vérité la plus stricte, sans pour cela oublier le pittoresque ou rejeter le rêve Plutôt que des nouvelles, ce sont des tableautins ou de simples silhouettes, dans lesquels on voit le spectacle d'un combat de montoneros paysans, l'idylle d'un amour d'enfant, ou seulement l'image d'un guerrillero héroïque, qui s'offre à être

(1) Bertani, Montevideo.

fusillé pour sauver son capitaine. Écrites dans une forme sommaire, parfois gauche, ces pages donnent pourtant une impression caractéristique intense ; en les lisant, on croit voir la cavalcade des guerriers barbares, sentir le parfum vert de la prairie infinie, entendre la voix dolente de la guitare gaucha.

M. Leonardo Pena, Chilien, est, parmi les jeunes romanciers de son pays, un des plus puissants. Il est un individualiste sentimental, dont la méthode consiste « à ne laisser passer aucun sentiment, sans fixer l'attention sur lui ét sans le forcer à se produire ». « En faisant mes livres, dit-il, je n'ai d'autre but que d'accumuler des beautés. L'art est la réalisation de tout ce que nous n'osons essayer dans notre vie fugitive. » Sous le titre de *Biblia Profana*, il est en train de publier une série de livres où, selon son dire, « resteront gravées jusqu'aux moindres sensations de beauté » que, jour par jour, il éprouvera. Ce sont des épisodes de la vie de l'auteur, dans lesquels il nous raconte ses amours vécues en même temps qu'il nous parle des idées qui le séduisent ou des choses qui l'intéressent. En ont paru : *Yo*, prologue de l'œuvre ; *Las siete locuras del Amor*, premier livre ; *El Alma perdida de la Princesa*, second livre.

Le troisième livre, *Los Héroes Moribundos* (1)

(1) Imprimerie Santiago, Santiago (Chili).

4

vient de paraître. Ici l'auteur nous rapporte une aventure galante avec une dame exceptionnelle, artiste et passionnée, qui, dès le premier instant, tombe dans ses bras, vaincue par sa séduction intellectuelle et qui, après une idylle extraordinaire, l'abandonne avec une égale promptitude, reconquise par le sentiment religieux atavique. Mais, au cours de cette aventure, l'écrivain découvre continuellement des motifs de nous exprimer, sur un ton plus ou moins déclamatoire, ses opinions sur les questions les plus diverses : esthétique, morale, éducation, conception de la vie ; il se laisse parfois entraîner, trop loin quelquefois, par l'association des idées. « J'ai, confesse-t-il, une manière spéciale de faire mes œuvres ; dans l'inconscience qui s'empare de moi quand j'écris, je note sans réfléchir tout ce que l'imagination me dicte ; et c'est seulement quelque temps après que je trouve les raisons que j'aie eues de le dire. »

L'individualisme intransigeant et même agressif de M. Pena, allié à sa forme démesurée et imprécise, a été cause que ses livres sont très discutés. Quelques-uns ont provoqué des critiques mordantes, d'autres ont été victimes de l'odieuse conspiration du silence. Rien de plus injuste. Cet écrivain est évidemment un vrai tempérament et un artiste peu commun. Ses défauts : sa passion et son manque de mesure, résultent précisément de son abondance même, de sa

richesse intérieure; tels ces fruits trop savoureux, ces fleurs trop parfumées des paradis tropicaux.

M. Manuel Gonzalez Celedon, de Costa Rica, plus connu par son pseudonyme, Magon, s'est affirmé comme écrivain de mœurs vigoureux et artiste, dans de nombreux récits autochtones publiés notamment dans la presse. Il y a à Costa Rica, comme d'ailleurs dans toute l'Amérique espagnole, des mœurs traditionnelles, des danses, des chansons, des racontars, véritablement caractéristiques ; produits spontanés de la civilisation séculaire héritée d'Espagne, modifiée par le milieu nouveau et magnifique. Magon est le peintre réjoui de ces mœurs aussi bien patriarcales qu'affinées.

Dans un volume, *La Propia* (1), qu'il vient de publier, il nous donne un choix de ses petites œuvres, qui est une suite de tranches de la vie populaire, d'une grâce vive et d'un pittoresque charmant.

Tout ce qu'à mon avis on pourrait reprocher à l'auteur, c'est son rigorisme de vérité qui le fait traduire phonétiquement le langage des personnages. Pour communiquer de la saveur locale au dialogue, il suffit d'employer certaines locutions ou tournures régionales. Il ne faut pas oublier que l'art est précisément le moyen pour donner aux impressions de

(1) « Coleccion Ariel », San José de Costa Rica.

la vie, la finesse et l'universalité indispensables pour les faire éternelles.

M. G. Labarca Hubertson, Chilien, est un conteur non dépourvu de vigueur, qui prend ses sujets de la vie, pittoresque parce que régionale, sincère parce que spontanée, du peuple ou de la classe moyenne. Son premier livre : *Al amor de la tierra*, est une série de tableaux découpés au cœur du terroir. Pleins de couleur et d'animation, ces récits souffrent pourtant de défauts de style : l'auteur abuse de tours et de locutions nationales, non seulement dans les dialogues, mais encore dans la narration elle-même.

Son dernier ouvrage, *Mirando al Océano* (1), a ses qualités sans avoir ses défauts. Ce sont les impressions d'un conscrit qui nous raconte sa vie militaire dans un fort lointain, perdu là-bas, dans un coin du pays, entre les montagnes sauvages et la mer. Cependant, dans un cadre aussi restreint, l'auteur trouve moyen de nous faire voir dans sa rudesse et son âpreté la nature de cette terre reculée ; de nous raconter la vie de ces recrues campagnardes qui, après des querelles furieuses, quand arrive le moment de la séparation, se quittent tout en pleurs ; de nous faire assister au drame muet du cercle des chefs : le commandant ivrogne et brutal ; son épouse

(1) Imprimerie Universitaire, Santiago (Chili).

résignée et silencieuse ; le capitaine morne et rêveur, qui, exaspéré, part pour une autre garnison, suivi par les yeux de la dame, bleus et mystérieux... C'est une œuvre de peu d'étendue, sans prétentions, mais d'une remarquable sûreté de touche, d'une grande pureté de lignes et pleine de ces parfums évocateurs des choses que, sans les voir, on devine.

Enfin, M. Louis R. Boza, Chilien aussi, est un écrivain d'imagination qui se plaît à dépeindre la vie douloureuse des humbles. Son premier volume, *Rosas de Pasion*, œuvre d'adolescence, renfermait déjà des pages tendres, méritantes. Son récent volume, *El Cilicio* (1), contient des nouvelles pleines de sentiments et de délicatesse, remplies de pitié pour ceux qui souffrent et d'indignation pour les oppresseurs. Il est dommage que ces petites œuvres, un peu abstraites, paraissent comme manquer de fond, se mouvoir dans l'indécis, sans les charmes que réunit un milieu caractéristique, bien étudié et défini.

(1) Typographie Francklin, Santiago (Chili).

CHAPITRE IV

CRITIQUES LITTÉRAIRES ET CRITIQUES SCIENTIFIQUES

Quand la production littéraire des peuples arrive à un certain degré de développement et d'excellence, la critique apparaît spontanément ; si celle-là est la fleur de l'effort intellectuel, celle-ci est l'effluve de cette fleur. La littérature hispano-américaine, qui est parvenue à un certain degré d'épanouissement, compte aujourd'hui un bon nombre d'écrivains qui cultivent la critique en ses diverses manifestations : je veux dire la critique de littérature, de sciences, d'art. Beaucoup d'entre eux sont, en même temps, des littérateurs ou des publicistes connus, mais il y en a d'autres aussi qui ne sont que critiques.

Ruben Dario, le poète réputé, qui est également un prosateur excellent, a été, peut-être, le premier d'entre nous qui ait cultivé la critique à la moderne, c'est-à-dire la critique compréhensive et artiste, plus

de sentiment que de raison, qui s'attache moins à relever les défauts qu'à exposer les beautés et qui stimule ainsi, au lieu de la ralentir, la production intellectuelle.

Le second de ses livres fameux, *Los Raros*, est une œuvre de ce genre. Il s'y occupe des écrivains modernes étrangers, surtout des français, les plus grands, les plus personnels, ou les plus étranges, comme Leconte de Lisle, Verlaine, Ibsen, Poë, Moréas, Rachilde, avec une pénétration et un goût d'autant plus extraordinaires que beaucoup de ces écrivains n'étaient alors rien moins que connus chez eux. Et dans son enthousiasme pour les artistes sélects et rares, il s'occupe encore d'autres écrivains qui jusque-là ne sont pas arrivés à sortir de l'intimité du cercle ou de la barrière du cénacle, comme Édouard Dubus, Théodore Hammon et le pseudo-vicomte de Lautréamont. Ce sont des silhouettes fines et savantes, en un style ciselé, poli, parfumé, où il nous fait voir les personnalités comme les créations d'un conte bleu et nous parle des œuvres lyriquement, comme un chant subtil et lointain. Ainsi, peut-être, il ne fait pas connaître tout à fait les auteurs qu'il étudie : il éveille la curiosité de les connaître. Il a pu dire avec juste raison « qu'il est le moins pédagogue des hommes ». Il n'est pas un critique de la poésie, mais un poète de la critique. Ses jugements, parfois, ne sont pas exacts,

mais toujours ils ont la finesse et le charme. En des livres postérieurs, M. Dario a continué son travail de critique de lettres et aussi d'art, dans une manière plus large, s'occupant des personnalités plus accessibles et se mouvant dans une sphère moins restreinte de sélection raffinée. Dans *Peregrinaciones* et dans *Opiniones*, il a étudié divers artistes curieux ou tout à fait grands comme Zola, Gourmont, Wilde, Henry de Groux. Dans *Tierras Solares* et *Letras*, il s'est occupé de nombreux écrivains castillans de la nouvelle génération : Juan R. Jimenez, L. Bonafoux, Blanco Fombona, M. S. Pichardo, etc. Pourtant, ces études n'atteignent pas l'excellence de celles qui forment *los Raros* ; ce sont, en général, des silhouettes bien faites, mais brèves ; belles, mais légères.

Dans son dernier volume, *Todo al Vuelo* (1), M. Dario nous donne encore quelques belles pages critiques, dans lesquelles il parle d'un certain nombre de jeunes écrivains de notre langue : de R. del Valle Inclan, le délicieux fantaisiste espagnol ; de Amado Nervo, le délicat poète mexicain ; du Costaricien Aquileo Echeveria, du Colombien Carrasquilla Mallarino, de moi-même. Ce sont, également, des portraits légers ou fragmentaires, mais non pas, pour cela, sans importance : la parole

(1) « Renacimiento », Madrid.

de M. Dario a, pour nous autres jeunes écrivains, la signification de la consécration, ou peu s'en faut (1).

M. Carlos Baires, Argentin, est un psychologue doublé d'un critique, aussi cultivé que sagace. Il a publié différents essais de psychologie dans des revues ou des journaux, qui lui ont fait une réputation méritée ; il a occupé pendant plusieurs années le poste de Président du Cercle de la Presse de son pays. Il vient de nous donner un livre, *Teoria del Amor* (2), qui est un véritable travail de critique scientifique. C'est un ouvrage solide, étendu ; une contribution considérable aux investigations de la psychologie sexuelle.

La plupart des psychologues ont traité cette intéressante question, en considérant l'amour comme un sentiment unique bien que complexe ; quelques-uns le réduisent à l'instinct de procréation, d'autres l'agrandissent jusqu'au « platonisme » ; presque tous le débarrassent de ce qu'ils considèrent comme indigne de sa fin élevée, la luxure, et aussi le sensualisme. M. Baires voit dans l'amour plusieurs

(1) Ruben Dario est mort le 6 février 1916, dans sa ville natale, Leon de Nicaragua. Nous avons été un des admirateurs et des amis intimes du maître ; il écrivit la préface d'un de nos livres, *La Piedad Sentimental*. Nous préparons un volume, *Ruben Dario et les Nouvelles Lettres hispano-américaines*, où nous présentons dûment la figure du grand poète, en même temps que le mouvement suscité par lui dans la littérature castillane d'Amérique et d'Espagne.

(2) Juan A. Alsina, Buenos-Ayres.

phénomènes variés, il distingue divers sentiments parfaitement différenciés : l'amour conjugal, soit le sentiment créé par l'instint de procréation et le désir de la paternité ; le sensualisme, c'est-à-dire le sentiment provoqué par l'amour physique, le plaisir et aussi la luxure ; l'affection, c'est-à-dire le sentiment dérivé de la sensibilité affectivo-morale, la sympathie, la tendresse ; l'amour proprement tel, soit le sentiment créé par la séduction esthético-sexuelle, l'obsession, la passion... Les hommes qui, en général, possèdent une riche affectivité sexuelle, nourrissent communément, en même temps, plusieurs de ces sentiments, comme l'amour conjugal et le sensualisme, ou soit aussi l'amour proprement tel. En revanche, les femmes, qui, pour l'ordinaire, sont froides et souvent insensibles, n'éprouvent généralement qu'un seul de ces sentiments : presque toujours l'amour conjugal ou l'affection, rarement le sensualisme et presque jamais l'amour-passion. De là vient que l'homme est fréquemment polygame, c'est-à-dire qu'il recherche en plusieurs femmes ce qu'une femme ne peut lui donner tout ensemble. De là vient aussi que la femme se contente en général d'un homme, puisqu'il peut satisfaire abondamment l'affectivité dont elle est capable.

Ainsi cette nouvelle *Théorie* rehausse l'amour, car elle le sentimentalise ou bien élève à la catégorie du sentiment ses états les plus divers ; mais elle détruit

les beaux préjugés de l'harmonie conjugale et de la félicité du couple amoureux. Précieuse pour le savant qui cherche uniquement l'explication des phénomènes, elle est désespérante pour le poète qui a incarné dans la femme l'idéal sentimental le plus tendre et le plus doux. Si l'on pouvait, dans une œuvre d'une telle importance, blâmer quelque chose, ce serait la forme par trop technique qui restreint le nombre des lecteurs à un cercle de spécialistes, et aussi le castillan par trop « argentinisé » dans lequel elle est écrite, ce qui est d'autant plus regrettable que l'auteur est un véritable écrivain.

M. Antonio Borquez Solar se montre dans son dernier livre, *Dilectos decires* (1), critique littéraire et social. Mais M. Borquez est, avant tout, un poète. Il y a plusieurs années, quand nos lettres secouaient leur condition de littérature coloniale d'Espagne, dans un bel élan de liberté, de rénovation, de personnalité, M. Borquez fut, dans son pays, l'un des plus braves paladins des nouvelles idées. De là son inquiétude et sa soif du nouveau qui l'ont fait se ressentir de toutes les influences ; de là aussi son désir d'être personnel, qui l'a fait se chercher avec constance et succès. Ainsi dans son premier livre, *Campo lírico*, il montre souvent une bizarrerie et un

(1) P. Ollendorff, Paris.

raffinement empruntés aux maîtres et aussi aux confrères. Mais dans le volume suivant, *la Floresta de los leones*, et dans ses derniers poèmes, c'est la vigueur et la vibration d'une âme tourmentée, reflets de sa terre hérissée de coteaux et de montagnes.

Dans *Dilectos decires*, il nous donne, à côté de petits essais plus ou moins intéressants, mais qui n'arrivent pas à cacher tout à fait leur origine journalistique, deux larges essais de critique littéraire : *la Epopeya de Chile*, *Del Dolor del Quijote*. Le premier, plus qu'un travail critique, est un éloge vibrant et enthousiaste de Don Alonzo de Ercilla y Zùniga, le poète paladin de la conquête d'Arauco, et de son œuvre fameuse, *la Araucana*, épopée où ne se chante « amour ni gentillesse », mais héroïsme et batailles, en endécasyllabes « rudes et sobres », et en strophes « serrées et massives ». Dans son enthousiasme, l'auteur disculpe le poète des reproches que la critique a l'habitude de lui faire ; il explique son mutisme devant la beauté de la nature vierge par l'impression grandiose, absorbante du spectacle guerrier et par ce fait qu'il écrit dans l'instabilité du campement ; les digressions d'épisodes déplacés, il les attribue à la légitime aspiration de rappeler « les gloires de la patrie lointaine et du chevaleresque caractère espagnol ». Pour lui, *la Araucana* est une de ces œuvres qui, « sans s'ajuster

aux règles classiques, incarnent l'esprit d'une race et sont comme l'étui de toutes ses excellences guerrières et pacifiques » ; en définitive, « un réel et vrai poème épique, fruit spontané et naturel d'une époque neuve, d'une race neuve et d'une manière neuve ». Aussi ne peut-il moins faire que de féliciter le pays dont l'apparition dans l'histoire « se marque par ce monument et par cette pyramide de granit » du génie humain.

Le second essai est, tout de même, un éloge de l'immortel chevalier du fameux livre de Cervantes. Malheureusement, l'écrivain ne fait autre chose que répéter la conception de la critique allemande qui croit voir le plus douloureux drame humain dans l'œuvre que son auteur assure n'être pas plus qu'une satire de la littérature chevaleresque. *Don Quichotte* est un de ces livres universels, glorieux, indiscutables. Il n'est donc pas possible de s'en occuper, sinon d'une manière neuve, personnelle. Aussi comprenons-nous que M. Dario chante au Triste Chevalier un rosaire de *Litanies* amères et un tantinet ironiques, mais nous ne comprenons pas que M. Borquez Solar répète, à la louange de celui-ci, un éloge dont il a déjà été l'objet, et dans un style d'un archaïsme affecté, à la manière abominable de tous les Cervantophiles espagnols du temps passé. Nous estimons profondément M. Borquez : nous avons été son ami et son compagnon dès le début de

sa carrière littéraire. Nous nous permettons donc de lui donner le conseil de laisser de vaines attitudes et de continuer à être ce qu'il est uniquement : un poète.

M. Alcides Arguedas, Bolivien, s'est révélé comme critique de sociologie, vigoureux et clairvoyant, dans un livre, *Pueblo Enfermo* (1), qui a eu en Amérique une véritable résonance. J'ai connu Arguedas à Paris, quand il préparait ce livre, et, dans nos longues conversations du Luxembourg, j'ai pu apprécier la vigueur originale de son esprit cultivé et audacieux.

Affamé de vérité et armé de science, il nous parle en son ouvrage avec une précision et une clarté inusitées dans notre milieu, où le patriotisme étroit des peuples primitifs empêche de voir les défauts et d'apprécier les maux qui nous pressent. Dans une série de chapitres pleins d'observations et de données incontestables, il nous présente un peuple, son peuple, la Bolivie, combattue par l'inclémence d'un climat aux températures extrêmes ; énervée par la fatalité du sang indien prédominant dans ses veines ; démoralisée par un gouvernement despotique et une presse courtisane ; grave, orgueilleuse, pédante dans certaines régions où domine l'hérédité « aymara » ; imaginative, loquace, sentimentale où

(1) Veuve L. Tasso, Barcelone.

prime l'atavisme « quechua » ; partout mégalomane, intolérante, peu morale et indolente. De là son esprit politique corrompu qui en fait incessamment la proie des tyrans ou des révolutions ; de là sa décadence physique, accélérée par les préjugés, l'horreur de l'hygiène et l'alcoolisme ; de là sa stérilité intellectuelle qui la porte à dédaigner l'art et lui a fait démolir les vestiges de l'architecture des temples incas... Pourtant cet état, si grave qu'il soit, n'est pas désespéré : tous ces maux peuvent être guéris ou tout au moins enrayés. Bien plus, au jugement du notable critique uruguayen Enrique Rodo, la maladie de la Bolivie est une de ces dispositions de l'enfance qui se guérissent avec l'âge. Aussi, en terminant son œuvre, M. Arguedas a de consolantes paroles d'optimisme. Dans le chapitre final il esquisse un programme de réformes où il conseille d'attirer une immigration sélective afin de modifier les fatalités ethniques et d'implanter une instruction scientifique et intégrale, capable de former des hommes de pensée et de caractère, vraie base de toute nationalité.

M. J. Carrera Justiz, professeur de l'Université de la Havane, est un publiciste à l'esprit critique, inquiet des problèmes internationaux qui intéressent son pays.

Sous le titre de *Orientaciones Necesarias, Cuba y Panama*, il vient de publier un volume sur l'inté-

ressante question du canal interocéanique que sont en train de faire les États-Unis ; il y analyse les antécédents, les travaux et les conséquences probables de cette entreprise, avec une grande profusion de données juridiques et historiques. Au cours de son étude, l'auteur parle de l'attitude des États-Unis sur un ton de déférence, sinon de louange ; ce qui pourra surprendre le lecteur étranger, mais pas nous ; car nous savons qu'en Amérique il y a, à ce sujet, deux courants d'opinion : les uns qui blâment et repoussent cette attitude et la considèrent simplement comme une invasion ; les autres qui l'approuvent ou l'acceptent, la croyant civilisatrice et, en tout cas, inévitable. C'est ainsi que M. Justiz traite de la séparation de Panama, en désirant visiblement justifier un fait injustifiable ; il analyse les travaux du canal et comble d'éloges un ouvrage dont le système d'écluses n'est rien qu'une mesure d'économie, et il imagine les résultats de l'entreprise et applaudit le peuple qui, en le réalisant, ne fait que servir ses propres intérêts. Chose étrange ! M. Justiz agit ainsi par patriotisme. Il se figure, en vérité très justement, que l'ouverture du canal inaugurera pour sa patrie une ère splendide de prospérité et de grandeur. Mais il ne considère pas assez qu'on le devra uniquement et exclusivement à la situation privilégiée de Cuba entre deux océans et trois continents. S'il arrive à l'écrivain de montrer

la sévérité désirable, c'est quand il revendique pour son pays l'invention du système employé dans l'œuvre d'assainissement de Panama. C'est, en effet, le médecin cubain M. Carlos Finlay qui inventa cet heureux système : les États-Unis n'ont fait que le mettre en pratique avec cette promptitude et cette intelligence que l'Anglo-Saxon manifeste dans l'exploitation du talent étranger.

M. Roberto Brenes Mesen compte parmi les écrivains les plus en vue de l'Amérique Centrale. C'est un esprit fervent et cultivé épris d'art et de science qui s'est adonné à la noble tâche d'éducateur public. En compagnie d'autres jeunes écrivains de Costa-Rica, sa patrie, il soutint, pendant un temps, une revue, *Vida y Verdad*, dans laquelle il accomplit une œuvre de culture et d'honnêteté politique, très bienfaisante. Mais il est aussi poète et critique littéraire. Il a publié un recueil de poèmes, *En el Silencio*, qui est une œuvre de véritable beauté et d'élévation transcendante.

Il vient de publier un petit essai d'esthétique aussi beau qu'intéressant : *El Canto de las Horas* (1). C'est une dissertation intense et subtile, où sont débattus les sujets les plus élevés ou les plus

(1) « Coleccion Ariel », San José de Costa-Rica.

curieux : « l'Amour de la création », « le Pouvoir créateur de la Pensée », « la Conscience cosmique », « la Solitude et le silence... » Comme on peut le supposer, les idées ne sont pas toujours originales : à la longue, on y remarque la trace de certains maîtres. Mais l'accent est personnel, large, élevé et parfois exquis. Ce livre ajoute une note à l'œuvre de M. Brenes Mesen : il complète, en effet, heureusement la besogne éducatrice de l'écrivain.

M. Eduardo Acevedo Diaz, jeune écrivain argentin, s'est fait connaître comme critique littéraire en même temps que scientifique. Sous le titre de *Los Nuestros*, il a publié récemment un volume d'études sur certains écrivains ou sociologues argentins : MM. José M. Ramos Mejia, Rodolfo Rivarola, Ricardo Rojas, Enrique Bancks ; études larges, méthodiques, envisagées du point de vue psychologique et sociologique.

L'auteur est convaincu de « l'utilité que confère l'application des méthodes scientifiques à l'art littéraire ». « Toute production intellectuelle, dit-il dans sa préface, a pour objet l'homme et les actes de l'homme. Pour connaître l'esprit de celui-ci, il est nécessaire de recourir à la psychologie, et il n'y a que les sciences sociales qui peuvent nous procurer le moyen d'étudier ses actes, c'est-à-dire son œuvre. » Pourtant, malgré la sévérité de cette méthode, le

critique commet parfois des erreurs et des omissions lamentables. Quand, par exemple, il parle de l'évolution de l'idéal littéraire, il affirme « qu'en même temps que tombait la tête d'André Chénier la légende grecque s'évanouissait pour toujours » ; et il oublie par là même le brillant mouvement mené à bien par le Parnasse contemporain français. On peut blâmer aussi, en cet écrivain, un vice commun aux gens de son pays : l'emploi d'une langue barbare, intolérable dans l'œuvre d'un artiste de la parole.

Plus jeune encore que le précédent, M. A. Donoso, Chilien, s'affirme chaque jour davantage comme critique littéraire, cultivé et enthousiaste. Il joint, en effet, à l'enthousiasme propre de son âge un grand amour de l'étude qui le fait s'intéresser aux manifestations les plus diverses de l'art et de la science. Aussi a-t-il réalisé, en très peu de temps, dans les journaux ou revues, un travail considérable de critique littéraire nationale et étrangère. Il en est sorti un volume sur notre jeune littérature, dans lequel il fait connaître nos écrivains nouveaux. Il a fait aussi une étude sur le grand polygraphe espagnol Marcelino Menendez Pelayo, qu'il a lue, à l'occasion de la mort de celui-ci, à l'Ateneo de Santiago. A coup sûr, ses travaux ne sont pas définitifs, ses jugements ne sont pas sans appel ; la fougue tumultueuse lui fait, parfois, négliger le style,

et sa véhémence juvénile le pousse de même à formuler des jugements trop passionnés pour être exacts.

Sa conférence sur *Menendez Pelayo y su obra* (1), qui vient de paraître en volume, est un travail estimable qui révèle chez le jeune critique une ferveur et une force peu communes. Pour lui, le fameux polygraphe est un homme dont « le cerveau fut toujours ouvert à tous les vents de l'esprit » et un critique dont la curiosité « n'eut pas de limites » : « Son existence féconde est le symbole de l'intelligence en marche, d'un nouveau Protée, qui recherche à travers les siècles le miracle du savoir et de la beauté. » Toutefois, pour un critique moins enthousiaste, Menendez Pelayo a probablement une portée plus limitée. Ce fut en réalité un humaniste à l'antique, docte et dogmatique, et, par là, un homme de préjugés plus que de jugement. Son principal mérite est d'avoir été un chercheur intelligent et d'avoir pu appeler l'attention sur les coins et travaux nombreux, à peu près perdus, de la culture espagnole. M. Donoso voit bien aussi quelque chose de cela. Quand il traite de *la Ciencia Espanola*, il modère son enthousiasme jusqu'à se séparer d'opinion du fameux critique, et quand il parle de *Los romances viejos*, il note que c'est un travail

(1) Imprimerie Universitaire, Santiago (Chili).

profondément caractéristique dans l'œuvre du grand polygraphe. En somme, *Menendez Pelayo y su obra* est un travail sérieux, consciencieux, qui présage à son auteur le plus bel avenir littéraire. Nous nous plaisons à le dire.

CHAPITRE V

POÈTES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Depuis la lointaine époque de la conquête, l'Amérique espagnole a été extrêmement féconde en poètes, peut-être à cause de la terre vierge à la beauté grandiose ou de la race méditerranéenne si profondément artiste de ses populations. Pourtant, pendant les siècles de la domination espagnole, la poésie n'y eut pas de caractère qui la différenciât de celle de la métropole, et parmi ceux qui la cultivèrent ne se manifestèrent pas de poètes de premier ordre.

Déjà à l'époque de la République, au milieu du siècle passé, le Romantisme européen étendit son influence dans notre poésie ; de nombreux poètes, chantres éloquents de la Liberté ou de leurs cœurs exaltés, firent leur apparition dans toutes les jeunes Républiques. Mais cette influence réduite au plan des idées et des sentiments ne réussit pas à l'éman-

ciper et, moins encore, à lui donner un caractère propre. Cependant, avec la culture croissante et la connaissance des lettres étrangères, de jour en jour se préparait la régénération.

Enfin, le mouvement moderne de nos lettres déterminé par les nouveaux courants littéraires français, débarrassant notre inspiration des vieilles chaînes de la rhétorique, réussit à hausser et à affiner notre poésie au point de la faire devenir caractéristique en même temps que fine et nuancée, je veux dire véritablement autonome et artistique.

D'abord nos poètes novateurs, à l'exemple des parnassiens français, s'adonnèrent au culte achevé de la forme, en renouvelant les images, en enrichissant les rimes, en augmentant le vocabulaire, en donnant enfin au vers un éclat neuf et séducteur. Puis, sans la longue transition qu'il y eut en France, s'inspirant du symbolisme, ils se firent les interprètes d'une poésie neuve, exquise et ineffable, libérant le vers de la tyrannie des formes fixes, jusqu'à lui donner une suavité, une « musicalité » inconnues dans la poésie castillane. Par leurs tendances vers l'idéal commun de la rénovation, ces deux modalités se mêlèrent, se confondirent et donnèrent naissance à une poétique complexe où la perfection veut se concilier avec la liberté et la somptuosité avec l'indécis. Telle est la poétique moderniste.

Ce mouvement a produit toute une révolution dans la poétique castillane, puisqu'il s'est imposé aussi en Espagne, mais elle a été moins radicale que celle qui s'est effectuée en France, peut-être parce que notre poétique était plus libre que la française. Le vers sans rime, l'assonance et encore une sorte de vers libre, la silva, étaient connus chez nous et très usités dès le Siècle d'Or. Ainsi, nous avons libéré le vers classique par la suppression des accents fixes et le déplacement de la césure ; nous avons restauré certains vers archaïques et essayé des combinaisons métriques neuves ; nous avons adopté le vers libre en lui donnant diverses formes ; mais nous n'avons rejeté la rime consonante ni nous n'avons éprouvé cette espèce de répugnance du vers que nous rencontrons chez certains nouveaux poètes français.

Pourtant le Modernisme, développé dans une ambiance mentale viciée, « fin de siècle », adopta aussi la sentimentalité maladive et le style généralement factice des maîtres européens du moment ; il eut une attitude de raffinement, d'exotisme, de morbidesse peu en harmonie avec la virginité de notre terre et avec la jeunesse et la fougue de notre cœur : il portait donc en lui le principe de décomposition de toutes les choses illogiques. Aussi, quand l'atmosphère intellectuelle fut purifiée, à l'aube du nouveau siècle, commença un nouveau mouvement

avec une telle impétuosité qu'il gagna tout de suite la jeunesse, puis influa plus ou moins sur presque tous les champions du Modernisme. Tout en conservant les véritables conquêtes réalisées par le mouvement antérieur, il a fait réaction contre son attitude évidemment fausse ou impropre, et, en retournant à la sincérité et à la vie, il s'adonna à interpréter les suggestions de la terre vierge et belle et les intuitions de l'âme autochtone forte et pure, dans une forme aussi libre que spontanée. Ce fut l'origine d'une poésie neuve, caractéristique, vraiment hispano-américaine, fine sans raffinement, émancipée sans extravagance, autochtone sans nationalisme, ainsi les paradis luxueux, les cieux splendides, les montagnes monstrueuses du Monde Nouveau et Magnifique. Tel est le *Mondonovisme*.

Parmi les poètes modernistes, où ceux qui débutèrent dans ce mouvement, l'Hondurénien Juan Ramon Molina mérite une place à côté des plus forts. Sa vie fut malheureuse et courte, et, ayant peu publié, son nom était presque inconnu ; la sélection posthume de son œuvre en vers et en prose, sous le vaste titre de *Tierras, Mares y Cielos* (1), l'a imposé triomphalement. C'est un poète vigoureux et très artiste, chantre de son âme tumul-

(1) Typographie Nationale, Tegucigalpa (Honduras).

tueuse et de son pays à la beauté tropicale. Il aime « tout ce qui est superbe, grandiose ou viril », mais il sait aimer aussi ce qui est délicat, fin, exquis. Ainsi il chante sur un ton grandiloquent l'aigle « au cœur hardi » et aux serres « faites avec le fer des armures et des lances » ; la grande rivière nationale aux ondes « vert obscur », aux « flots couverts d'aubépines », où tout le continent américain, « dragon sur le dos duquel se hérissent cent volcans ». Mais il chante aussi sur un ton mineur la morte aimée dont les paupières sont « des hosties d'une farine immaculée », le fils de Dieu à la fête rose de Noël, les bœufs mélancoliques, ou bien il frappe des sonnets sonores et fins, comme des médailles d'argent. Il est dommage que le goût moderniste où se forma le poète l'ait confiné dans une forme quelque peu maniérée et dans un style savant, chargé de réminiscences de la Mythologie et de la Légende. C'est pourquoi ses vers, qui, il y a dix ans, auraient paru enchanteurs, ne peuvent plus nous captiver maintenant que nous nous plaisons à prendre la poésie directement dans la nature ou dans la vie, comme on cueille une fleur ou on ramasse une pierrette bleue. Aussi préférons-nous à ses poèmes de coupe solennelle ses vers intimes plus vrais et plus spontanés.

Le Chilien Carlos Pezoa Veliz est un de nos poètes nouveaux les plus représentatifs. Mort en pleine

jeunesse, après une vie malheureuse, en laissant une poignée de vers admirables, il se présente à nous doublement intéressant, et par l'auréole bleue de sa poésie et par l'ombre mystérieuse d'une légende amère. Issu du peuple, d'une origine douteuse, il portait dans le sang le sentiment de l'amertume et de l'adversité des déshérités ; en tant que doté d'un tempérament sensible et très délicat, il avait dans l'âme le goût du beau et du rare des artistes raffinés. Au début de sa carrière littéraire, ébloui par nos maîtres modernistes, il se fit l'artisan d'une poésie ciselée et sensuelle, toute splendeur et toute volupté. C'est ainsi que, d'une manière pas trop personnelle, il chanta la pécheresse aimée des poètes bohêmes, qu'il peignit de belles aquarelles modernes ou dessina de somptueuses vignettes archaïques. Mais ensuite, heurté par la vie et obsédé par ses souvenirs, il s'adonna à un art autochtone, rude et douloureux, plein de l'amertume de l'âme prolétaire. Il célébra ainsi, avec sincérité et profondeur, la terre mère, « toujours féconde », chanta l'âpre labeur des mines ou interpréta la mélodie lamentable des orgues de faubourg. Naturellement ces deux manières apparaissent souvent mêlées ou entrelacées : dans ses vers les plus « précieux », nous trouvons parfois de sombres touches de tristesse ou de rébellion, et dans ses poèmes les plus intenses nous rencontrons continuellement la préoccupa-

tion de la rime audacieuse ou de la strophe de coupe originale. Le poète eut pourtant encore une autre manière qui est comme la résultante de ses qualités combinées : c'est une poésie fine et fraîche, autochtone sans être régionale, neuve sans luxe, fidèle interprète de la vie ambiante, sans commentaire amer ni prétention nationaliste. La critique chilienne a surtout célébré en Pezoa le poète national ; quelques jeunes gens aiment peut-être en lui l'aède symboliste. Quant à nous, nous optons pour le chantre simplement vital qui créa ces pièces d'une fraîcheur délicieuse, dans lesquelles défilent le champ, les animaux amoureux ou les jeunes filles aux yeux « de raisin vert », comme embués de la poussière cristalline d'un jour printanier. Un groupe d'admirateurs a édité les œuvres choisies de ce poète qui a été un des premiers mondonovistes, sous le titre d'un de ses poèmes : *Alma Chilena* (1).

Un autre Chilien, M. Jorge Gonzalez Bastias, est un beau poète lui aussi, un poète bucolique et sentimental, épris de la nature paisible et des sentiments timides et ardents. Comme le doux chantre de *Clairière dans le ciel,* il vit aux champs et, dans l'intervalle des besognes agricoles, il chante à l'ombre des saules bleus, le long du vieux chemin qui va à l'inconnu. Il chante la mélancolie des amours mal-

(1) « Biblioteca Chilena Moderna », Valparaiso.

heureuses, la nostalgie de l'enfance lointaine, la paix sous le toit familial, l'enchantement des bois endormis, la suggestion du chemin poussiéreux. Techniquement, c'est un pur verlainien : il s'attache à une poésie sentie et vague, qui ne s'explique pas, mais se sent comme une mélodie nostalgique et lointaine. Son évangile, c'est le divin conseil du Maître Enorme et Délicat « De la Musique... ». Dans ses premiers poèmes, il a traduit ses sentiments en vers simplement émotifs, qu'encadrent des visions précises, mais qui respirent un parfum profond de mélancolie. C'est dans cette manière qu'il a composé sa « ballade de l'automne », son éloge de la guitare, son chant au village natal. Mais, dans ses créations postérieures, il délie ses rêveries en une forme vague et suggestive aux vers ailés et aux ritournelles chantantes, avec une tendance à estomper le sentiment comme dans une brume musicale. Ainsi son « églogue du chemin », ses « simples élégies », ses petits sonnets sentimentaux. Gonzalez se révéla il y a quelques années en pleine période moderniste. Mais ce n'est que dernièrement qu'il a publié son œuvre en un recueil, *Misas de primavera* (1), qui a donné l'occasion à la critique de son pays de saluer en lui un poète authentique et charmant.

(1) Imprimerie Bellavista, Santiago (Chili).

L'Uruguayen M. Edmundo Montagne est un poète inquiet, nerveux, excessif plein de cette impétuosité verbale et de cette curiosité du beau de tout véritable artiste de la parole. Aussi a-t-il toujours été à l'avant-garde de nos divers mouvements littéraires. A l'époque de la lutte moderniste, il fut à Buenos-Ayres, sa résidence, l'un des champions les plus enthousiastes et les plus avancés de la poésie nouvelle ; aujourd'hui, guéri du « venin de la littérature », il est simplement un chantre passionné de son âme pure et fervente. Son premier livre, *Frases ritmicas,* est un bréviaire d'art révolutionnaire et quintessencié, formé, en grande partie, de vers libres rares et impétueux ; ses derniers poèmes, au contraire, sont des chants du cœur composés dans une forme aussi sincère que spontanée. D'ailleurs, son goût pour une certaine poésie sociale, vibrante et vivante, qui a eu quelques adeptes en Amérique, goût qui s'était manifesté dans son premier livre, portait en germe les qualités de sa manière actuelle. Son livre récent, *Versos de una juventud* (1), nous donne une synthèse de son œuvre lyrique où abondent des traits vigoureux ou délicats ; il nous procure, en outre, le plaisir de suivre le développement de cette belle âme de rêveur.

(1) Imprimerie « El Alba », Buenos-Ayres.

Parmi les poètes qui se sont révélés récemment, dans le mouvement mondonoviste, l'Argentin Enrique Banchs mérite une des premières places. Il publia, il y a quelque temps, un livre d'une beauté insolite, où il laisse de côté tous les snobismes plus ou moins à la mode, pour reprendre l'inspiration simple et intense de la poésie du moyen âge : telle est *El Cascabel del halcon*. A l'exemple des poètes anonymes du *Romancero*, ou des troubadours provençaux, il y chante les choses héroïques ou familières du bon temps de l'aurore de la race et de la langue, sur un ton charmant, tantôt ingénu, tantôt ingénieux, tantôt balbutiant. C'est une poésie sobre et cristalline, où étincelle le vieil or d'un soleil de gloire et passe le souffle salutaire des vents primitifs. Cependant, ni dans ses évocations, ni dans ses archaïsmes, l'auteur ne procède comme un érudit pédant ou froid, mais comme un poète qui met de la vie et de la grâce dans tout ce qu'il touche, et qui n'oublie pas que l'art, même le plus fin, a besoin du nouveau, s'il ne veut être une pure répétition.

Aujourd'hui Banchs nous offre un nouveau livre, *La Urna* (1), qui est un recueil de sonnets. La forme fixe traditionnelle ne donne pas à l'œuvre, comme on pourrait le croire, des lignes rigides et un air

(1) Olero et Cie, Buenos-Ayres.

caduc. Notre mouvement rénovateur, qui a cherché moins à abolir qu'à moderniser, a modernisé également le sonnet, en lui donnant toutes les mesures, quelquefois deux en même temps, en déplaçant les rimes, en le rendant extrêmement varié et souple : ainsi un vase fait d'une matière élastique et cristalline, susceptible de prendre, sans se briser, toutes les formes et toutes les transparences. Les sonnets de Banchs sont de cette sorte-ci : formes variées jusqu'au caprice, où le poète épanche l'essence de son cœur aimant et désolé, tout en prenant fréquemment le ton à la fois candide et ingénieux des vieux maîtres castillans. Sans atteindre, peut-être, la valeur de son premier livre, son recueil actuel est en vérité une urne où boiront délicieusement les âmes fragiles et méditatives.

Contrairement au précédent, le Chilien M. Pedro Prado est un artiste proprement révolutionnaire et un rêveur ingénu dégagé de tout préjugé. Hanté de ce que Verlaine appelle « l'horreur de la littérature », il a débarrassé son âme de toute science, de tout art, et l'a placée toute nue en face de la Vie, ainsi Ève, avant le péché, au milieu du paradis terrestre. Dans cette pensée, peut-être, que l'expérience est une loupe fausse qui défigure la vision, il contemple le monde avec un regard pur afin de le sentir profondément et pour le traduire directement. De là sa poésie en même temps profonde et ingénue, trans-

cendantale et puérile, mystérieuse et simple, pleine du charme des choses naturelles et ineffables : les parcs solitaires, les dunes stériles, la mer, la jeunesse, la mort... Ainsi son premier recueil de poèmes, *Flores de cardo*, ainsi son volume de poèmes en prose, *la Casa abandonada*, ainsi son dernier livre, *El llamado del Mundo* (1). Dans celui-ci se manifeste en outre une louable tendance à chanter le sol natal, en exaltant la valeur de la terre vierge « nette de ce silence pesant des ruines qui trouble les envolées de l'audace ». Malheureusement, le souci d'exprimer l'inexprimable amène parfois le poète à employer une syntaxe chaotique, impossible, et sa soif de liberté lui fait adopter un prétendu vers libre d'un effet douteux. Nous croyons que l'unique définition du vers serait : une phrase qui a des ailes ; des ailes externes, rythmiques, ou internes, idéales ; n'importe : des ailes. Or, les phrases poétiques de Prado, en général, manquent du souffle et de la plénitude qui constituent cet organisme verbal ailé, cette voix qui s'élève et ne tombe pas, le vers. Pour créer cette petite merveille, il n'est besoin que d'une condition, mais d'une condition qui ne s'acquiert pas : avoir inné le sentiment du vers. A plus forte raison, quand il s'agit du vers libre qui n'a d'autre règle que cette sorte de tact

(1) Imprimerie Universitaire, Santiago (Chili).

particulier du tempérament ; voilà pourquoi ce vers, au lieu d'être une forme confinée au symbolisme, est un instrument toujours neuf, auquel chaque poète peut faire rendre des effets inédits.

Enfin, parmi les poètes qui viennent de se manifester, l'Argentin M. Arturo Capdevila est, sans aucun doute, l'un des plus intéressants. C'est un vrai tempérament et un artiste délicat. Fort et douloureux, il a imploré l'inspiration de *Melpomène* (1), la muse fatidique de la Tragédie aux « joues blafardes » et aux yeux « plus tristes que toutes les étoiles ». Mais il ne l'a pas fait pour ressusciter un néoclassicisme au masque et au cothurne impos sibles, où s'obstinent encore quelques poètes européens ; il l'a fait spontanément pour traduire l'angoisse de son âme possédée par la Douleur et obsédée par la Mort. C'est ainsi que, dans sa « solitude de stoïcien », il chante les ténèbres spirituelles du « propre abîme », la mort inexorable de ses ancêtres, l'horreur des « soleils noirs », ces « mondes morts », l'avènement du Christ Rouge et vengeur ; ou qu'il déchiffre les augures fatals de son étrange destinée ou lance l'ode de son amour magnifique, comme on verse contre le ciel une urne de pierreries. Assurément, parfois on voit dans ses évocations les oripeaux de la littérature, on sent dans ses chants

(1) Beltran y Rossi, Cordoba (Argentine).

l'influence fascinatrice des maîtres de l'Ombre (surtout de Baudelaire et de l'Argentin Almafuerte), mais il y a dans l'accent cette vibration que seule donne la sincérité, et la versification révèle la perfection des bronzes durables : notre alexandrin, qui n'a pas l'air connu du français, puisqu'il est resté dans l'oubli pendant quatre siècles, prend entre les mains du poète une souplesse, une légèreté et une pureté rares chez un artiste qui débute ; cette qualité seule suffirait pour qu'on salue en lui un vrai poète.

Un autre Argentin, M. Rafael Alberto Arrieta, est un rêveur fervent et ingénu qui sent la vie avec le « cœur illusionné » d'un adolescent, et qui la traduit avec la simplicité exquise d'un peintre primitif. Son recueil *El Espejo de la Fuente* (1), fait penser à un coin de parc printanier, que le soleil poudre d'or, où l'eau chante, les enfants jouent et les jeunes mendiantes reçoivent l'aumône de l'azur. C'est une petite œuvre d'une délicatesse et d'une pureté qui ne sont comparables qu'à ces fleurs champêtres qui naissent avec l'aurore et meurent avec le crépuscule ; si elle ne rappelait un peu certain jeune maître, elle serait tout simplement un petit chef-d'œuvre.

(1) Éditions de la revue « Nosotros », Buenos-Ayres.

CHAPITRE VI

LES ROMANCIERS NOUVEAUX

Avec la même vigueur ardente et spontanée que la poésie lyrique il y a quelque dix ans, la prose d'imagination, le conte, la nouvelle, le roman florissent aujourd'hui dans la littérature hispano-américaine. De nombreux écrivains jeunes s'adonnent à ce genre avec un singulier enthousiasme, pendant que beaucoup d'aînés l'abordent de même, fût-ce occasionnellement. C'est que notre littérature ayant accompli déjà sa première période, la période lyrique, est entrée dans son second cycle.

M. Martin Aldao, Argentin, s'est placé au nombre des meilleurs romanciers de son pays par la publication de *La Novela de Torcuato Mendez* (1). Il y a quelques années, il avait fait paraître un recueil de

(1) Victoriano Suarez, Madrid.

nouvelles et d'impressions de voyage, *Perfiles y Escenas*, d'un tour facile et délicat. Son roman d'aujourd'hui est une œuvre d'une mesure et d'une pureté de facture qui accusent une maîtrise consommée ; les personnages se font connaître sans présentation artificielle, dans le cours même de la narration ; les paysages se détachent par traits aussi sobres que caractéristiques, les dialogues s'entrelacent spontanés et concis, le style coule fluide et transparent comme s'il cherchait à ne pas se faire sentir. L'histoire est celle de beaucoup d'Argentins riches et sans occupation qui viennent en Europe en voyage d'agrément sans durée limitée, et qui, rentrés dans leur patrie après plusieurs années, se trouvent mécontents de tout, nostalgiques, sans que cela les empêche de s'éprendre de quelqu'une de leurs jolies compatriotes aux regards de feu et au sourire de rose. Torcuato Mendez a voyagé ainsi en Europe, allégrement, longtemps; à Paris, il a vécu un amour caché avec une femme de son pays ; puis à Buenos-Ayres, las et mélancolique, il s'éprend d'une jeune fille, sœur cadette de son ancienne amante. De là une idylle rapide qui s'achève douloureusement : l'amante, jalouse, parle ; l'innocente fiancée se retire déconcertée et l'amant, cachant la douleur sous sa correction mondaine, part de nouveau vers l'Europe fascinante. Cependant, avec ce sujet commun et banal, M. Aldao a

su faire un tableau de la vie argentine vivant et délicat ; du cosmopolitisme vulgaire et ostentatoire comme du « créolisme » excessif et grossier de son pays, il a pris seulement les traits caractéristiques et fins ; de même, du castillan pas très pur que parlent ses compatriotes il n'a employé que l'indispensable pour donner de la couleur à la conversation. Il est vrai que les personnages principaux ne se détachent pas suffisamment au cours de l'action ; mais il y a certains types secondaires d'une vie et d'un caractère admirables, comme Pedernal, philosophe formé par la maladie et les tristes expériences, et Fernandez Vieyles, personnification du poète « criollo » présomptueux et vain ; nous devons confesser, en retour, que Mortaquito est un « farrista » innocent à côté du véritable noceur argentin. Il est vrai encore qu'au travers du roman nous ne voyons que très vaguement se dresser la grande métropole hispano-américaine avec son agitation extraordinaire de vie neuve et cosmopolite, exacerbée par la fièvre de l'or. Le goût affiné de l'auteur lui a fait exclure cela volontairement peut-être, comme un prurit de discrétion l'a conduit à s'enclore en un style fin et léger, mais qui ne nous laisse pas l'émerveillement d'une image nouvelle.

M. Edouardo Barrios, Chilien, un des plus remarquables dans le brillant groupe des romanciers de son pays, a publié un ouvrage aussi beau

que singulier : *El Niño que enloqueció de Amor* (1). Il y a peu d'années, M. Barrios s'était fait connaître par un recueil de nouvelles où l'on note déjà ses qualités en germe. Ensuite il donna à la scène quelques pièces d'une psychologie profonde, bien observée et d'un effet puissant obtenu par les moyens les plus naturels ; premièrement un drame, *Mercaderes en el Templo*, puis une comédie, *Por el decoro*, et récemment un autre drame, *Lo que niega la Vida*, qui a été un brillant succès.

Aujourd'hui, M. Barrios nous offre un roman sur l'enfant, mais un roman sur l'enfant peu commun. La plupart des écrivains qui ont tenté ce genre de récits, ont représenté l'enfant ordinaire, vif ou songeur, que tout intéresse et qui ne s'inquiète de rien, qui aime le jeu ou qui s'émerveille des contes bleus, comme le doux David Copperfield de Dickens et le divertissant Poil de Carotte de Jules Renard ; quelques-uns ont dépeint l'enfant sentimental, qui s'éprend d'une petite fille, et parfois, d'un enfant de son âge, d'un amour tout idéal mais grisant et passionné, ainsi l'étrange Nétochka de Dostoïewski et le tendre Nicolas Pécolas de Louis Dumur. Combien peu ont traité convenablement de l'enfant, pas très rare dans la réalité cependant, qui, par une fatale précocité, se consume dans les

(1) Imprimerie « New-York », Santiago (Chili).

tourments de passions ou d'idées dont l'esprit des hommes est agité.

El Niño que enloqueció de Amor est un de ces étranges petits malheureux. Sensible et timide extrêmement, il ne se plaît pas aux jeux enfantins, parle peu et rougit à la moindre émotion. La fatalité a éveillé sa petite âme avant le temps. Il aime d'un amour passionné, absurde, non un enfant de son âge, mais une jeune fille qui a l'âge des réalisations sentimentales. C'est un sentiment délicieux et angoissant qui l'oblige, quand il voit l'aimée, à fuir se cacher au plus profond de la maison, et quand il la sent absente le fait rêver d'elle, se représenter les moindres détails de ses attraits et de sa toilette. Comprenant la sympathie qu'elle lui inspire, la jeune fille l'aime en retour comme on peut aimer un enfant, l'embrasse, l'emmène en promenade et une fois même lui demande, en riant, s'il veut être son mari. Voici qu'un soir, passant devant sa maison, il la voit avec surprise converser avec un jeune homme inconnu. Sans pouvoir se contenir, il entre, et comme l'inconnu lui parle d'un ton protecteur, il éclate en fureur et répond par des insultes. Le charme est rompu pour toujours. Néanmoins, pour l'anniversaire de la jeune fille, il va lui rendre visite. Il la voit passer avec son fiancé dans le salon en fête et remarque qu'à la dérobée celui-ci l'embrasse sur la joue. Alors il n'en peut plus,

sort en courant et, sans savoir que faire, se jette sous la table de la salle à manger en pleurant et en criant.

Le caractère de cet étrange enfant sentimental nous apparaît, au cours de cet émouvant récit, non seulement vivant, mais débordant de vie et de passion. Sa petite âme douce et fervente, qui d'abord rêve et vibre bercée par l'illusion, puis bientôt bouleversée par la jalousie s'irrite et se soulève jusqu'à éclater, est surprise et suivie en ses tribulations d'une manière admirable. Son changement un peu brusque, qui pourrait paraître invraisemblable chez un homme, est parfaitement naturel. Les enfants, même les plus timides, privés tyranniquement de ce qu'ils désirent avec véhémence, crient, ou tout au moins pleurent ; et bien qu'ils en aient envie, par dépit, déchireraient l'objet, pantin ou livre d'images, qui leur avait été refusé. Mais le plus admirable peut-être de cette œuvre, c'est la forme. Non la forme de journal intime sous lequel elle est écrite, peu adéquate, certes, à une œuvre sur l'enfance. Nous voulons parler du style, d'une transparence telle que parfois il se fait imperceptible, comme ces coupes extrêmement fines à travers lesquelles on voit les choses à nu, et d'un tel naturel qu'il nous donne l'illusion d'entendre le petit protagoniste nous confier de vive voix son étrange histoire. C'est que l'auteur, sans doute pour donner vraisem-

blance à la forme de journal de son livre, a réalisé le prodige d'écrire comme on parle, en écartant les images plus ou moins artificielles de la littérature et en employant ces raccourcis et ces tours de phrase ingénus que les primitifs de la langue ne dédaignaient pas de mettre en leurs écrits, mais qui aujourd'hui ne s'emploient que dans le langage parlé.

M. Alcides Arguedas, Bolivien, qui se fit remarquer il y a peu de temps comme publiciste et sociologue érudit et hardi avec son courageux livre *Un pais enfermo*, se montre avec son nouvel ouvrage, *Vida criolla* (1), romancier puissant et sagace, doté d'un grand pouvoir d'observation et doué d'un style imagé et nerveux que l'on ne pouvait prévoir d'après la forme naturellement incolore de son premier volume. *Vida criolla*, plutôt que le roman d'un individu ou d'un cas personnel, est le roman de la vie bolivienne ou du moins de la ville de La Paz, vie à la fois large et mesquine, assombrie par la tradition coloniale ignare et légendaire, autant qu'illuminée par les idées modernes et le milieu superbe et neuf. Les personnages principaux, l'intrigue sentimentale et politique en laquelle ils agissent nous intéressent moins que certains tableaux fort pittoresques de la vie locale et que quelques vibrantes descriptions du paysage boli-

(1) P. Ollendorff, Paris.

vien. Il est vrai qu'il y a des types très bien caractérisés, comme celui d'Isabelle, la vieille fille prétentieuse et vipérine, des scènes très bien traitées comme l'escapade amoureuse de Ramirez et d'Elena à travers la campagne fleurie ; mais tout cela s'estompe devant l'impression que nous produit, par exemple, la curieuse description de la fête traditionnelle de « alacitas » ou la brillante peintuer du fossé profond et dangereux des rios Luribary et Caracato... L'auteur, qui est un nationaliste, aussi large et généreux que sincère et fervent, peut être satisfait du résultat de son œuvre. Il nous a fait une surprise avec ce livre ; il n'est pas douteux que son talent multiple et fécond ne nous en réserve d'autres.

M. Hernan Diaz Arrieta, Chilien, vient d'obtenir un succès mérité avec son premier livre, *La Sombra Inquieta*, paru sous le pseudonyme Alone (1). Auparavant, on avait lu de lui quelques nouvelles ou articles de critique publiés dans la presse, qui montraient un esprit perspicace et un goût délicat. Son livre est une petite œuvre d'un art fin et d'une observation pénétrante du milieu ambiant. Le souci de la forme y rivalise avec le désir de donner l'impression de la vie et le souci de faire une critique sociale parfois impitoyable. C'est le journal intime d'un jeune écrivain de nature véhémente

(1) Imprimerie « New-York », Santiago (Chili).

bien que pondérée, où sont notées les diverses impressions de sa vie quotidienne, où il parle de son amitié passionnée pour une jeune femme lettrée, étrange, qui joint au charme de sa silhouette de cygne et de sa voix lointaine la séduction de son esprit déconcertant et de sa pauvre âme dolente. Et voilà que de ces pages confidentielles, écrites jour par jour, sans plan préétabli, se dresse vibrante de vie la figure de cette femme exceptionnelle qui, avec une égale désinvolture, publie dans les journaux des articles singuliers, interprète au piano Grieg et Mendelsohn ou disserte sur les problèmes intellectuels les plus ardus, et, comme Madame de Récamier, charme tout le monde sans que personne ne la trouble. Non moins vivante s'en détache la silhouette du jeune écrivain, qui, en présence de l'aimée, reste comme enchanté, avec l'impression de « celui qui retrouve une chose perdue anxieusement cherchée », mais qui, devant le monde qui l'entoure, observe et ironise avec une clairvoyance peu commune. Autour de ces deux figures centrales se dressent de nombreux personnages de la littérature ou du monde élégant : femmes de lettres qui se targuent de culture française et ne connaissent même pas de nom Mallarmé, critiques de vingt ans qui se vantent d'aimer en art tout ce qui est « vénérable » et de mépriser tout ce qui est jeune, dames d'un orgueil comique, qui considèrent les

personnes de la basse classe comme des êtres d'une espèce distincte... C'est tout un petit monde qui vit et s'agite dans la pittoresque capitale chilienne, sous la majesté éternelle des Cordillères.

Mais ce qui nous intéresse le plus, ce n'est pas précisément cette femme déconcertante que l'auteur nous dépeint avec tant d'amour ; il y a chez elle quelque chose de faux (ne parle-t-elle pas un langage savant et n'écrit-elle pas à ses compatriotes en français?) qui nous la fait paraître peu sympathique : c'est le jeune lettré, cet esprit si aigu et pourtant si sentimental qui dédaigne les plaisirs faciles et s'éprend d'une femme que jamais il ne pourra atteindre. Les pages où il nous traduit ses émotions personnelles : ses soliloques de passion, ses rêveries dans les parcs, sa méditation au cimetière, sont d'une beauté et parfois d'une clairvoyance singulières.

Ce livre est écrit dans une forme d'une précision et d'une simplicité choisies, résultat incontestable d'une recherche heureuse, dans lequel les images et les taches de couleur, disséminées parcimonieusement, brillent d'un feu précis de pierreries ; forme toute en raccourcis, aussi concise que suggestive, où quatre traits heureux évoquent fidèlement un caractère, où deux taches brillantes suggèrent admirablement un paysage. Malheureusement, M. Diaz Arrieta emploie parfois des mots usités

seulement en son pays, chose censurable à notre avis, non parce qu'elle est contraire à la préoccupation du purisme, mais parce qu'elle s'oppose à l'idéal d'universalité auquel doit tendre toute œuvre artistique.

Nous avons fait la connaissance de M. Diaz Arrieta à notre dernier voyage en Amérique. Il avait depuis peu quitté le collège des Pères du Sacré-Cœur et commencé de suivre la carrière des lettres. Il souffrait donc encore de fanatisme religieux et littéraire ; il n'osait pas dire toute sa pensée et il ne comprenait pas les procédés impressionnistes du style moderne ; puis, scandalisé par le succès dans les lettres de certaines médiocrités audacieuses, il vacillait sur le chemin qu'il allait suivre. Nous lui conseillâmes de s'armer de dédain, de chercher librement *sa* vérité et de cultiver l'artiste qu'il y avait en lui. Nous sommes satisfait de lui avoir parlé ainsi.

Le poète argentin M. E. Montagne, dont je me suis déjà occupé au sujet de son œuvre lyrique, vient de publier un livre, *El Fin del Mundo* (1), dans lequel il se révèle conteur de la réalité rigoureux et délicat. Ce livre est un recueil de nouvelles prises de la vie argentine, pleines de coloris et d'esprit ; peut-être y a-t-il un peu trop de «criollisme» dans le

(1) Matalon, Buenos-Ayres.

langage et même dans les gestes des personnages, mais il y a davantage d'observation fine et de grâce caractéristique. C'est, en somme, un livre très agréable qui montre chez son auteur des qualités authentiques de romancier.

CHAPITRE VII

PENSEURS ET ÉCRIVAINS D'IDÉES

La littérature d'idées en ses différentes manifestations, depuis la philosophie et l'histoire jusqu'à la sociologie et l'éloquence, s'est développée avec une certaine vigueur dans les Républiques hispano-américaines, depuis l'époque de la Révolution, comme un facteur nécessaire dans l'œuvre d'affirmation des institutions démocratiques et de formation de la nationalité. Elle fleurit aujourd'hui avec la force de l'accélération acquise et elle progresse de jour en jour dans le sens d'un rayon d'action plus ample, d'un esprit plus scientifique et d'une forme plus artistique. Il y a donc actuellement en nos républiques des penseurs, des historiens, des sociologues, des écrivains d'idées cultivées, méthodiques, subtiles.

M. José Enrique Rodo, Urugayen, est le plus éminent de nos penseurs par l'amplitude de ses

idées et la vertu suggestive de son verbe. Esprit élevé et délicat, nourri d'une forte culture, doué d'une clairvoyance rare et de cette grâce intellectuelle qui dore la vérité d'une lumière de beauté, il est en même temps un idéologue profond et subtil, un écrivain puissant et personnel. S'étant rendu compte des véritables aspirations du Nouveau Monde latin, il a su dire la parole suprême d'idéalité et de fraternité attendue par nos jeunes démocraties qui, dans l'incertitude de leurs personnalités en formation, s'agitent dans l'isolement et dans l'égoïsme utilitaire issu du développement de leur richesse matérielle. Éludant l'étroitesse d'un nationalisme de petite patrie et, d'autre part, repoussant la norme d'un progrès purement extérieur, il est parvenu ainsi à préciser le véritable idéal commun auquel doivent tendre nos peuples, frères par la race et la tradition libérale. Il est donc pour nous un maître représentatif, semeur d'idées fécondes, révélateur de directions propice, annonciateur du désirable apogée futur.

Venu dans les lettres au moment où notre mouvement de rénovation littéraire renversait les valeurs esthétiques en vue d'un art affiné et personnel, M. Rodo s'est fait l'interprète des jeunes aspirations, et dans son essai sur *El que vendra*, dans sa brillante étude critique sur Ruben Dario, il a préparé le triomphe du nouvel idéal, imposé l'œuvre

d'une beauté insolite de notre grand poète à l'admiration de l'élite du continent. Bientôt, prenant l'attitude d'un maître véritable, M. Rodo publia un livre devenu fameux, *Ariel*, dans lequel il s'adresse à la jeunesse hispano-américaine qui va passer « sous le portique du nouveau siècle ». Il la conjure d'exalter les « qualités de l'esprit jeune, l'enthousiasme et l'espérance », il l'exhorte à développer pleinement la fleur suprême de la personnalité et, l'avertissant du danger de l'utilitarisme anglo-américain qui nous assiège, il l'incite à cultiver le sens de la beauté et, en général, toutes les énergies supérieures de l'esprit, comme norme sûre pour la conquête de notre véritable avenir. Ariel, ce « symbole de la raison et du sentiment au-dessus des bas aiguillons de l'irrationalité », c'est là le génie qui doit nous inspirer. Dans son livre suivant, *Motivos de Proteo*, le maître s'adresse plus particulièrement à la conscience individuelle. Il parle de l'éducation qui, comme culture de l'esprit soumis à l'évolution infinie et créatrice, doit assurer une persistance indéfinie. Il disserte sur la vocation, cette aptitude personnelle qui n'est pas toujours manifeste, que nous devons chercher avec fermeté si nous voulons nous réaliser pleinement. Il médite sur l'amour, profond stimulant de la conscience individuelle, que nous devons désirer sincère et fort, car « ce qui importe n'est pas la

qualité de l'objet (aimé) mais la qualité de l'amour ». L'esprit humain est comme Protée, il porte en soi la puissance d'un développement infini.

Dans son dernier livre, *El Mirador de Prospero* (1), M. Rodo nous donne, en faisceau généreux et nuancé, les diverses contemplations de la vie et des idées qu'il effectue de son balcon idéal. Ainsi, en ce livre volumineux et riche, il y a en réalité divers livres. D'abord, nous y trouvons quelques essais sociaux, politiques, littéraires, sur certaines figures représentatives de l'histoire hispano-américaine. Ce sont des études vastes, complexes, intégrales, unies par une réflexion vigoureuse et fine, fondues par une synthèse ample et suggestive, dans lesquelles les personnalités étudiées surgissent palpitantes sur le fond du milieu social et idéologique, comme les orchidées de pourpre se détachent de l'enchevêtrement de la forêt vierge. Ainsi, dans le milieu américain incendié de la fièvre libertaire de la Révolution nous voyons se dresser la figure d' « orageux héroïsme » de Simon Bolivar, cet homme extraordinaire dans lequel on dirait que se concrètent, « par une revanche instantanée, toute la lumière et toute la couleur rognées à l'existence inerte des dix générations soumises au joug colonial » ; dans l'ambiance de tyrannie et de fana-

(1) J.-M. Serrano, Montevideo.

tisme de la jeune république de l'Équateur, nous voyons surgir la vigoureuse personnalité du Juan Montalvo, lutteur ardent, écrivain intense et singulier ; parmi la « floraison spontanée » de la littérature argentine primitive, « ingénue et précoce », nous voyons se dessiner la sympathique figure de Juan Maria Gutierrez, critique consciencieux et enthousiaste, passionné, en une époque de tempête politique, de « la pure beauté littéraire »... Il y a, en outre, dans ce livre différents travaux de réflexion créatrice, de commentaire critique, ou simplement d'impressions suggérées généralement par tel ou tel livre ou événement de la vie intellectuelle, dans lesquels la richesse idéologique rivalise avec la sagacité du raisonnement et l'élégance de la forme. Ainsi nous trouvons une intéressante dissertation où s'ébauche une harmonie possible de la foi et du scepticisme, harmonie qui serait « le plus haut degré de perfection où l'on puisse atteindre dans l'œuvre de former et d'émanciper la personnalité propre, sous la double relation de l'intelligence et du caractère » ; une délicate impression de la physionomie mentale du poète argentin Ricardo Gutierrez, cet aède sentimental et passionné qui « fut le poète de tous sans laisser d'être intensément et surtout le poète de soi-même » ; un curieux projet de restauration de l'enseignement de la littérature, enseignement aujourd'hui infructueux — basé sur la

réduction de « la part conventionnelle et étroitement rhétorique des règles » et sur le renforcement de la part « qui repose sur quelqu'un de ces deux sûrs fondements : la science esthétique et l'histoire des littératures »... Et, comme si tout cela ne suffisait pas, nous trouvons également en ce livre d'une richesse rare divers petits travaux esthétiques ou symboliques, fleurs d'idées et de beauté cueillies dans cette zone de l'esprit qui est entre l'intelligence et la fantaisie. Une charmante comparaison entre le divin Apôtre de Galilée, que la plèbe « ne voulut pas reconnaître comme Messie », et le divin Hidalgo de la Manche, que le sens commun refusa de saluer comme « chevalier errant » ; un délicat hommage à l'Art libre, dont il faut reconnaître les bienfaits, soit qu'il mette dans notre cœur le frémissement ardent du sentiment, soit qu'il « laisse seulement en notre esprit la caresse glacée de la forme » ; et ce délicieux conte de Noël dans lequel le loup famélique se résout en pluie de fleurs, en reconnaissant dans le passant le fantôme céleste du Christ.

Si toutefois ce livre opulent méritait quelque reproche, ce serait celui de certain manque d'harmonie résultant de sa richesse excessive elle-même. Mais son auteur est un de ces écrivains au labeur si précieux et si précis auxquels il n'est pas possible de reprocher de conserver en leurs

livres les moindres parcelles de leur production (1).

Parmi nos historiens actuels, M. Gonzalo Bulnes, Chilien, se détache au premier rang. Consciencieux et méthodique, il unit à la sagacité et à l'obstination du chercheur qui amasse les éléments pour la reconstitution du passé le discernement et la faculté synthétique du critique qui donne à ces éléments la consistance de la réalité et la signification de l'action humaine. Soldat et lettré, il s'est voué spécialement à l'histoire militaire, cultivant ainsi un terrain qu'il domine par la science et l'expérience. Il a publié divers gros volumes de ce genre, comme l'*Historia de la Campaña del Perù en 1838*, l'*Historia de la expedicion libertadora del Peru*, etc.; actuellement, il publie l'*Historia de la Guerra del Pacifico* (2).

Dans ce dernier ouvrage, qui est son travail le plus important, M. Bulnes évoque le plus grand conflit armé qu'ait vu l'Amérique du Sud, en un large cadre minutieux, intégral, dans lequel se précisent parallèlement la manœuvre des armées en

(1) José Enrique Rodo est mort en avril 1917, au cours d'un voyage en Europe, dans un coin de l'Italie. Une longue et bonne amitié nous unissait au grand écrivain. Au début de notre carrière littéraire, il nous écrivit une belle page pour servir de préface à notre recueil de poèmes *Toison*, page qui ne put malheureusement être publiée en tête du volume. Quand paraîtront les nouveaux livres de Rodo qu'il a laissés inédits, nous compléterons l'étude de son œuvre exceptionnelle.

(2) Imprimerie « Universo », Valparaiso.

campagne, le labeur des gouvernements et l'action des peuples. Au premier volume de l'ouvrage, l'historien remémore les motifs du conflit et le début de la lutte. Il rappelle la polémique entre le Chili et la Bolivie à propos de leurs droits sur la région des nitrates ; le combat naval de Iquique où le capitaine chilien Arturo Prat préféra périr avec tous ses hommes plutôt que de se rendre ; la sanglante bataille de Tarapaca où les armées rivales se disputèrent obstinément la victoire ; en même temps, il s'occupe du traité secret péru-bolivien qui causa la rupture des hostilités ; de l'enthousiaste effervescence du peuple chilien à la nouvelle des premiers succès, du désordre politique au Pérou et en Bolivie à la suite des premières défaites. Dans le volume dernièrement paru, M. Bulnes évoque la seconde étape de la guerre. Il dépeint la pénible marche de l'armée chilienne à travers le désert implacable où elle devait tout emporter, jusqu'à l'eau ; le téméraire assaut du rocher fortifié d'Arica, bravement défendu, et les deux batailles acharnées qui ouvrirent à l'ennemi les portes de la capitale péruvienne ; en outre il parle de la prodigieuse activité du peuple chilien pour former, ou plutôt, improviser son armée ; de l'extraordinaire énergie du président du Pérou, Piérola, qui réorganisa la défensive au milieu de l'inévitable démoralisation produite par les fréquentes défaites ; de la noble attitude de la

Convention Bolivienne qui accueillit l'adversité avec fermeté et renouvela sa confiance dans son chef malheureux, Campero...

Ainsi, M. Bulnes procède comme un historien érudit et sagace, vraiment moderne, qui expose et développe la suite des événements, pour ainsi dire, extérieurs, tout vifs dans la mémoire des peuples, et qui parallèlement recherche et note la série des faits moins visibles, et pour cela presque oubliés, qui ont été cependant la véritable cause de ces événements. « La reconstitution du passé, dit-il, serait un passe-temps agréable, mais rien de plus, si elle ne pénétrait de sa lumière jusqu'à ces minuties qui expliquent les faits. »

Au cours des pages de son livre, M. Bulnes garde un ton serein, élevé, sûr indice de véracité. Ainsi, il nous parle avec une égale franchise des braves soldats chiliens qui surent vaincre tous les obstacles et de leur énergique général Baquedano, des intrépides troupes boliviennes, de leur courageux colonel Caceres, et des tenaces corps péruviens, de leur héroïque chef Bolognesi. L'*Historia de la guerra del Pacifico* s'impose à nous, par suite, comme une œuvre grande et suggestive. Loin d'être un motif propre à ranimer les disputes d'hier entre des peuples frères, elle est pour les nations qui prirent part à la guerre et, en général, pour toute l'Amérique latine, ce que son auteur désire qu'elle soit : un

exemple de patriotisme et une leçon d'énergie.

M. Pedro-Emilio Coll, Vénézuélien, est un lettré inquiet et raffiné qui a le goût des idées et la ferveur de la beauté, en même temps que l'amour du style coloré et musical, comme la fleur qui chante du conte de fée. Ainsi, il est critique, conteur, fantaisiste tout à la fois. Adolescent à l'époque de notre lutte pour la rénovation des lettres castillanes, il fut en son pays le champion le plus décidé de la belle cause (1). Venu à Paris, il entra au *Mercure de France* comme rédacteur de la rubrique que nous tenons aujourd'hui, et durant un certain temps accomplit sa tâche divulgatrice avec une intelligence et un enthousiasme dont l'intellectualité hispano-américaine doit lui être reconnaissante. Il publia alors son premier livre, *Palabras*, qui lui valut d'être signalé par Ruben Dario dans ses correspondances littéraires à *La Nacion* de Buenos-Ayres, correspondances qui dictaient la norme du goût nouveau dans notre ambiance intellectuelle du moment.

Après quelques années de silence, M. Coll vient

(1) Il paraît qu'un critique vénézuélien, qui se distingue surtout par son esprit agressif, nous a reproché de n'avoir pas dit que M. Coll a eu une grande influence sur la génération moderniste hispano-américaine. Sans doute, il a eu de l'influence dans son pays, mais, ayant peu écrit et n'ayant publié qu'un livre, il ne l'a pas eue dans les autres républiques, notamment dans celles du Sud.

de publier un second livre : *El Castillo de Elsinor* (1). En réalité, tel est ce livre : un château de rêve dans lequel un Hamlet moderne, moins philosophe mais plus artiste que l'autre, stylise ses méditations, ses impressions, ses rêveries. D'abord, il nous traduit ses sensations littéraires en pages vibrantes et fines, de jugement sûr et de goût exquis. Il nous parle de certains penseurs qui éveillèrent sa sympathie ou sa curiosité, comme Renan, Spencer, Ramon Campos, idéologue espagnol du XVIIIe siècle qu'il a eu l'honneur d'exhumer de l'oubli, ou de différents écrivains français ou hispano-américains qu'il préfère, comme les Goncourt, Bourget, M. Diaz-Rodriguez, R. Blanco-Fombona. Ensuite, il nous confie ses imaginations, en contes délicats et passionnés dans lesquels on respire tantôt l'atmosphère spirituelle de Paris, tantôt le parfum capiteux de l'Amérique tropicale. Il nous conte le voyage merveilleux au château symbolique dans lequel demeura le sombre Prince shakespearien ; la triste idylle de l'écrivain étranger et de la sinueuse jeune Parisienne qui se fait appeler Opoponax, le cas curieux de l'imbécile qui, à force de se taire, parvint à être tenu pour un homme extraordinaire. Puis il nous donne ses impressions de la vie en petits tableaux délicats et suggestifs, qui ont la mélan-

(1) « Editorial-América », Madrid.

colie des fleurs fanées et les fines nuances mouillées des aquarelles. Quelques belles pages de journal intime, diverses silhouettes caractéristiques, comme celle du « buveur d'absinthe », différentes taches de couleurs palpitantes, comme ce « crépuscule sur la mer »...

Naturellement, on note dans ce livre l'influence des lectures qui ont nourri l'auteur, ce qui leur donne l'air de la littérature quintessenciée du moment où la majorité de ses pages ont été écrites ; mais on sent aussi en lui le frémissement d'une âme d'artiste fervente et lointaine, ce qui y ajoute le charme de l'émotion et la poésie de la terre où « croissent les languides palmiers et fleurit le café ».

M. Manuel Galvez, Argentin, est un poète délicat auquel l'enthousiasme des idées fait quitter souvent le domaine de la beauté désintéressée pour l'arène des luttes humaines. Il est entré dans les lettres avec deux recueils de poèmes autochtones : *El Enigma Interior*, *Sendero de Humildad*, frais et sincères comme ces grandes fleurs simples que nos aïeules cultivaient avec amour dans les verts patios de nos demeures de province. Ces livres ont donné une des premières et des plus pures notes dans le mouvement actuel de notre poésie vers l'interprétation du véritable esprit jeune, vigoureux, du Nouveau Monde. Mais ensuite il a publié un livre d'idées,

le *Diario de Gabriel Quiroga*, dans lequel il signale avec un sens idéaliste certainement louable, les réflexions de tout ordre que lui suggère la vie de son pays, agitée par la passion de l'or.

Dans son livre récent, *El Solar de la Raza* (1), M. Galvez expose ses aperçus de pèlerin illusionné à travers la terre qui est, en réalité, pour les Hispano-Américains, comme le manoir des aïeux : l'Espagne. Mais plutôt que les images pittoresques des vieilles cités illustres qu'il visite, il évoque les suggestions « de poésie, d'austérité, d'idéalisme » que ces « nobles arches de souvenirs et de rêve » ont communiquées à son âme de poète et d'idéologue. En traitant de la mélancolique Tolède, il nous parlera, par exemple, de la douleur immense de ses vieilles pierres en voyant leur antique idéal d'ardent mysticisme vaincu par l'esprit moderne utilitaire et sensuel ; et en dépeignant la savante Salamanque, il nous dira la spiritualité purificatrice qui persiste dans son atmosphère et qui est comme une eau de salut pour la « peste matérialiste » de l'homme d'aujourd'hui. Ainsi l'auteur nous communique à son tour un souffle pénétrant de mysticisme, qui nous enveloppe d'une gaze de rêve ou de brume. C'est ce qu'il s'est proposé, Il a entendu la parole de lumière du maître d'*Ariel*. Et avec une ardeur

(1) Éditions de la revue « Nosotros », Buenos-Ayres.

d'apôtre, il s'est voué à la noble tâche de rallumer dans l'esprit de sa patrie abaissée par les luttes matérielles la flamme de l'idéal purifiant. Pour cela, il suscite l'exemple du vieux mysticisme catholique qui persiste dans l'Espagne archéologique. Mais si un tel mysticisme, comme crédo, est aujourd'hui chose impossible dans l'élite *corrompue* par la science et s'il le sera bientôt dans le peuple *dénaturalisé* par l'instruction, pourquoi prétendre le restaurer en nos jeunes nations comme norme d'idéal social? Les peuples hispano-américains tendus vers l'avenir doivent, certes, développer leurs dons intellectuels, autant sinon plus que leur richesse matérielle, mais ils ne peuvent pour cela exalter les crédos religieux du passé qui ne correspondent ni à leur époque ni à leur esprit. Il est bon de se défier des conversions retentissantes d'Europe, qui nous impressionnent tant, car, lorsqu'elles n'obéissent pas à d'occultes mobiles utilitaires, elles sont l'effet du milieu caduc qui goûte des choses ingénues, à la manière dont les vieillards se plaisent aux jeux d'enfants.

M. Carlos de Velasco, Cubain, est un écrivain averti et actif, qui cultive l'histoire, la sociologie, la critique comme moyens propices d'action sociale. Il a publié différents travaux historiques de mérite, comme son étude sur *Estrada Palma*, l'éminent homme public cubain, ce qui lui a valu

d'être membre de l'Académie d'histoire de son pays. En outre, dans la revue *Cuba Contemporanea* qu'il dirige avec autant de talent que d'enthousiasme, il accomplit chaque jour un labeur abondant et fécond de culture sociale.

Dans le livre, *Aspectos Nacionales* (1), qu'il vient de publier, M. de Velasco offre à sa patrie une importante contribution à l'œuvre d'affirmation de la nationalité. « Au lieu d'américaniser ou de déshispaniser Cuba, dit-il dans la préface, il est bon, ou mieux, il est indispensable, si nous voulons nous sauver comme entité ethnique, de la cubaniser. » Au cours du livre il étudie donc avec sagacité et élévation de vues, différents problèmes politiques ou sociaux, comme l'accomplissement du programme de la révolution, la réglementation de l'enseignement privé, la question de la population nègre, etc. ; problèmes qu'il est urgent de résoudre pour fortifier la personnalité nationale, chose d'une suprême importance au moment actuel où l'île riche est, pour ainsi dire, sous le regard d'un tuteur suspect, les États-Unis. Nous félicitons sincèrement M. Carlos de Velasco de son beau livre et nous souhaitons qu'il continue avec un même enthousiasme son noble labeur, pour le bien de son pays et l'honneur de notre commune patrie continentale.

(1) J. Montero, La Havane.

CHAPITRE VIII

POÈTES MONDONOVISTES

Le nouveau mouvement qui triomphe aujourd'hui dans nos lettres, tend simplement à adapter au milieu hispano-américain les conquêtes véritables réalisées par le mouvement antérieur. Il a réagi, par conséquent, contre tout ce qu'il y avait dans le Modernisme d'exotique, d'artificiel, de morbide, tandis qu'il a employé ce qu'il y a en lui de neuf, d'ample, d'affiné dans l'interprétation de l'âme ambiante et dans la stylisation de la nature *locale*. S'il n'aura pas ainsi la gloire du Modernisme, d'avoir vivifié toute une littérature, il aura l'honneur de créer les véritables lettres hispano-américaines. De là vient qu'on l'ait appelé Américanisme, bien que sa dénomination juste soit « Mondonovisme ».

Ruben Dario, qui vécut toujours en pleine évolution créatrice, adhéra au courant nouveau et lui

prêta son concours dès les premiers moments. Comme il avait donné au Modernisme un évangile brillant et raffiné dans *Prosas Profanas,* il s'empressa de donner au Mondonovisme une œuvre initiatrice élevée, toute imprégnée d'émotion intime et de sentiment racial et autochtone : *Cantos de Vida y Esperanza.* Bientôt, les meilleurs poètes modernistes se sont pliés plus ou moins au mouvement nouveau, poussés sans doute par cette attraction irrésistible des courants intellectuels qui répondent à une véritable nécessité de l'âme collective.

Ainsi pourrait-on dire du poète mexicain bien connu, Amado Nervo, qui après avoir été un des plus beaux aèdes modernistes, reste aujourd'hui simplement un des plus hauts poètes hispano-américains. Apparu au moment où le Modernisme commençait sa croisade de libération et de rénovation esthétique, il s'est révélé lyrique très délicat et très fervent, enthousiaste du nouvel idéal. Plus émotif que visuel, ses poèmes nuancés et musicaux durent surprendre en son pays, où, à cette époque, le précurseur du Modernisme, M. Gutierrez Najera, imposait une poésie brillante et mélancolique mi-parnassienne, mi-romantique. Il est en réalité un chantre de la vie intérieure intense et subtil, un artiste du vers moderne audacieux et fin. Ses maîtres les plus chers sont le doux poète de *Sagesse* et le saint chanteur des *Fioretti.* Ainsi, dans

ses premiers recueils, *Misticas, Perlas Negras,* il dit ses nostalgies de l'adolescence ou ses transports religieux, en pièces ténues, parfois étranges, toujours délicates ; en ses livres suivants, *Poemas, Lira Heroica,* il interprète son émerveillement de siècles chevaleresques ou galants non comme évocations objectives, à la manière parnassienne, mais comme souvenirs d'avatars lointains de sa propre âme ; et dans ses dernières œuvres, *Jardines Interiores, En voz baja,* il traduit ses émotions les plus profondes, ses rêves les plus vagues en poèmes de ton mineur, susurrants et évocateurs comme des musiques lointaines. Et voilà que dans la rigueur de sa sincérité émotive il délaisse ses paradis lointains et ses nostalgies archaïques pour être attentif à la suggestion de la vie vécue, pour écouter la voix des vieux objets familiers qui évoquent en lui le sol natal, le lointain foyer mexicain, et qu'alors il crée des pièces comme cette *Vieille clef,* qui sont des modèles de poésie nouvelle hispano-américaine. Ainsi donc Amado Nervo est un pur lyrique qui condense l'essence de ses sensations, l'extrait de ses rêves, en vers vivants et ailés, non point précisément balbutiants comme ceux des *Romances sans Paroles,* mais suaves, pénétrants comme ceux du *Chariot d'or.* Ruben Dario mort, il est peut-être celui qui compte avec l'œuvre lyrique, vraiment lyrique, la plus considérable dans la poésie castillane actuelle.

Dans son dernier livre, *Serenidàd* (1), M. Amado Nervo nous apparaît en cet état de quiétude intellectuelle que les anciens considéraient comme le dernier degré de la sagesse. Le poète s'est trouvé éthiquement (combien d'artistes sont parvenus à se trouver en ce sens?) et il gravit d'un pas ferme la « montagne auguste de la sérénité ». La vie se montre à ses yeux en « amples et claires perspectives » : « la sphynge hier sombre a aujourd'hui des yeux sereins ». Et voilà que ses lèvres « auparavant prodigues de vers et de chansons, éprouvent maintenant le désir d'encourager ceux qui défaillent, de répandre des bénédictions ». Il chante donc l'Espérance éternelle, « route d'instinct que nous montre une étoile intérieure » ; il loue le Renoncement, ce beau geste moral qui nous libère de la tyrannie du désir insatiable ; il exalte Notre-Dame la Mort, « pâle, mais si sereine », dont la « tendre bouche » nous dira « à voix basse les réponses aux pourquoi angoissants qui torturent l'existence ». Mais, par moments, le sage tempère son accent trop austère de fines inflexions d'ironie ou de suaves frissons de tendresse. Ainsi, s'adressant à un écrivain ami (un de ces intellectuels espagnols formés par la culture française qui font aujourd'hui parade de germanophilie), il dit avec un charmant air

(1) « Renacimiento », Madrid.

dégagé : « Malgré tout », « l'or de tes livres est bon or de France, et ce qui est de toi... n'est qu'ingratitude ». Et ainsi, se rappelant l'aimable compagne de sa vie en allée sans retour, il module une série d'élégies d'une douleur d'autant plus amère qu'elle se montre étouffée par une résignation compréhensive. Ce sont de véritables perles de poésie, d'émotion, d'amertume, qui mettent en ce recueil assez intellectuel, et par là un peu froid, une suave chaleur sentimentale et une douce splendeur de larmes.

Le nouveau mouvement de nos lettres a trouvé dans toutes les Républiques hispano-américaines d'ardents adeptes parmi les jeunes poètes. En Argentine, un de ses plus beaux champions est M. Esnesto Mario Barreda. Simple mais profondément vivant, ce poète est comme une bonne plante silvestre qui fleurit par sa propre vertu et par la vertu de la terre et du ciel. En accents spontanés, il chante les suggestions de son pays primitif et héroïque ou les émotions de son âme blessée, mais non vaincue par l'existence, avec la fermeté et la sincérité d'un homme qui aime la vie « jusqu'à la mort », avec la simplicité et le dédain de l'artifice d'un artiste qui aspire à se réaliser selon son cœur et sa conscience esthétique. Ainsi, dans son premier recueil, *Talismanes*, il célèbre la belle barbarie des « malones » indigènes, ou dit l'inquiétude de sa peine

quotidienne. Parfois seulement, il s'aventure aussi en « promenades » exotiques, hors de ses domaines, ou essaie des chants dans lesquels on ne reconnaît pas son accent individuel. En retour, dans son dernier livre, *La Cancion de un hombre que pasa* (1), maître de son inspiration et de son rythme, il tire constamment ses motifs de la terre natale et de sa propre vie et accorde toujours son vers à la palpitation saine de son sang ou au ton rosé de son esprit. Ainsi, il célèbre la haute majesté de l' « ombu » légendaire, la grande rusticité de la Pampa maternelle, ou dit la gaieté de son verger doré de soleil et résonnant de chants de coqs, les hasards de son chemin dans la vie, point toujours facile, mais toujours beau. C'est une poésie cristalline et savoureuse qui interprète les sentiments simples et profonds et stylise les menues choses de la vie quotidienne. Nous goûtons ce genre de poésie et, loin de le croire prosaïque, comme les critiques académiques, nous le concevons comme moule approprié à la sensibilité moderne ; en sa simple forme nous avons écrit un de nos livres, *Romances de Hoy*, que nous aimons encore.

Au Chili, la nouvelle tendance littéraire compte de nombreux prosélytes. M. Ernesto Guzman se distingue entre eux. C'est un rêveur serein, médi-

(1) Éditions de la revue « Nosotros », Buenos-Ayres.

tatif, qui, incliné sur son cœur, suit en son propre être les volitions de la vie universelle, comme un enfant qui, assis au bord d'un lac, contemple dans l'eau le frémissement des arbres et la marche des nuages. Son introspection n'est donc pas ce narcissisme irritant de contagion nietzschéenne qui s'extériorise en gestes égoïstes et rebelles ; c'est une sorte de panthéisme sentimental qui s'exhale en images paisibles, humbles, humaines. Dans son premier recueil, *Vida Interna*, ses poèmes trop chargés d'idées semblent un peu lourds, de souffle lyrique court. Mais en ses *Poemas de la Serenidad* et en son récent recueil, *El Arbol Illusionado* (1), la pensée et la grâce poétique s'équilibrant davantage, ses poèmes chantent, ses vers battent des ailes suffisamment. Dans ce dernier livre, M. Guzman célèbre, comme toujours, les êtres ou les choses de la nature reflétés dans le puits d'azur de son âme. Et voici qu'en ses poèmes les arbres offrent leur ombre avec une douceur humaine, les cerisiers se couvrent de pétales précoces avec une coquetterie féminine, tandis que les hommes, dans la gloire du jour, mettent leur sensibilité au rythme de la lumière et que les morts, retournés à la terre, exhalent « leur bonté dans le parfum » des roses. Sans doute, ce poète a appris à être élevé, à être profond, à être

(1) Imprimerie Universitaire, Santiago (Chili).

humble en contemplant au travers de son âme ses montagnes, sa mer, sa terre. Oui, les livres, notamment ceux de M. Unamuno lui ont peut-être prêté quelque chose, mais la terre lui a donné beaucoup plus. De là vient qu'il soit parvenu à rendre avec son œuvre une note puissante et originale dans le concert de la nouvelle poésie hispano-américaine. Malheureusement, pour faire peut-être parade d'austérité ornementale, Guzman s'est renfermé, en ce qui concerne la forme métrique, dans notre « vers blanc » (le vers de onze syllabes sans rimes), c'est-à-dire dans la forme la plus facile et la plus monotone de notre poétique ; ceci donne à ses poèmes une uniformité et une monotonie vraiment regrettables. Néanmoins M. Miguel de Unamuno, dans la préface des *Poemas de la Serenidad*, loue la forme du poète et préconise le vers blanc comme le mode le plus riche de versification castillane. Mais l'ex-Recteur de Salamanque ne voit-il pas que cette forme, restreinte à une seule mesure, est certainement moins variée que quelque combinaison de deux ou de plusieurs sortes de vers, comme notre « silva » classique ou le verslibrisme moderne? Quant à la rime, nous croyons qu'elle est une note d'harmonie pour ainsi dire chromatique qui nuance le vers. M. Guzman doit en sentir quelque chose, car en ses vers blancs il a souvent recours à l'enjambement, et dans son dernier recueil il emploie parfois même

le vers libre avec rythme uniforme et rimes peu fréquentes, mais qui pourtant ne laissent pas que de nuancer la mélodie rythmique. Malgré le maître, donc, le disciple a trouvé le bon chemin...

Au Pérou, où le Modernisme a fait entendre une grande voix, mais non ce chœur de voix qui constitue un mouvement littéraire, quelques-uns des jeunes poètes respectent encore l'esthétique moderniste autant que, par moments, ils poursuivent également l'idéal mondonoviste. Ainsi M. Enrique Bustamante Vallivian est un rêveur épris des vieilles civilisations fastueuses et féeriques, mais qui sent aussi sa terre rude et simple. Dans son premier recueil, *Elogios*, il loue le Passé de « visage austère », la Femme, « divinement parée et pâle », la Luxure, sœur du savoir, en une série de sonnets subtils, souvent exquis, imprégnés du parfum de toutes les littératures, et, parfois, composés étrangement, à la manière d'orchestrations capricieuses. Mais en son petit livre *Arias de Silencio* (1) qui vient de paraître, il exprime le sentiment profond de son âme délicate et ondoyante, en pièces brèves, vagues, étranges, mais pures et suggestives comme des phrases musicales. Peut-être bien y sent-on des résonances exotiques, des ariettes ineffables de Verlaine ou des « romances » lunaires de J.-R. Jimenez ;

(1) (Sans indication typographique) Lima.

mais ce sont des échos dispersés, fondus dans l'harmonie personnelle dominante. En outre, M. Bustamante a publié dans les revues de son pays quelques poèmes remplis d'émotion autochtone ou raciale, vigoureux comme les arbres de la terre natale, libres comme les oiseaux de son ciel : ils formeront son prochain volume, *Odas Vulgares*. A la réception de ce livre, nous nous occuperons plus amplement de ce poète ; pour le moment, nous nous plaisons à le signaler comme un de nos jeunes aèdes du plus bel avenir.

La République Dominicaine a donné à notre mouvement moderniste plusieurs lettrés délicats, et voici maintenant que ce petit pays, que les États-Unis viennent de brusquer impunément, nous offre en M. Max Henriquez Ureña un écrivain choisi. Très cultivé et inquiet en même temps que pondéré, il s'est manifesté d'abord comme un critique de lettres et d'art sachant surprendre la beauté et la commenter harmonieusement. Pendant quelque temps il a rédigé avec talent la critique des livres dans la revue cubaine *Cuba contemporanea*, et il a dernièrement donné un volume de critique musicale, *Tres poetas de la Musica*, aussi consciencieux que délicat. Mais M. Henriquez Ureña est également un poète affiné et correct, et ceci n'est pas le moindre éloge, car parmi nous on est facilement brillant mais difficilement correct. Dans le recueil *Anfo-*

ras (1) qu'il vient de publier, il dit avec grâce et émotion ses regrets de l'enfance, ses angoisses sentimentales, ses anxiétés d'idéal, en pièces de coupe neuve, mais bien équilibrées, harmonieuses. Malheureusement, ses vers montrent souvent des réminiscences de ce modernisme « sensations rares », de ce romantisme « échelle de Roméo » qui ne peut plus nous émouvoir. Ses « amphores » le sont bien, mais nous les aimerions pleines toujours du bon vin de notre terre. Nous ne doutons pas que ce poète, qui est un critique sagace, ne tardera pas à nous donner raison.

Parmi les jeunes poètes de Cuba, se distingue M. Regino Boti. Très fervent de beauté et d'idées, il se cherche avec enthousiasme et tact, tantôt directement, en créant, tantôt indirectement, en discutant de technique. Ainsi dans son intéressant recueil *Arabescos Mentales* (2) il essaie toutes les formes poétiques, et atteint souvent des notes réellement belles ou délicates ; et dans l'étude préliminaire du volume, il revise tous les procédés littéraires et souvent émet des jugements perspicaces. Mais aussi, quelquefois, en ses poèmes, il se perd dans le verbalisme démesuré ou fade, et dans son idéologie il tombe en d'étranges erreurs d'appréciation. Ainsi, par exemple, il ose dire en

(1) Bibliothèque Studim, Havane.
(2) R. Zobella, Barcelone.

certaine page qu'il envie la langue anglaise comme expression poétique. Il pourrait jalouser le français pour sa souplesse et sa nuance, mais l'anglais, cette langue de clichés et d'un si pauvre vocabulaire !... Il faut croire que l'œuvre de séduction du Yankee dans la belle Ile, après avoir réussi en politique, commence à s'insinuer dans la culture, pour pouvoir expliquer pareille aberration. Attention, amis de Cuba ! La langue est l'expression la plus forte de la personnalité nationale, vous le savez bien...

En Equateur où le mouvement moderniste n'eut pas de représentants, il y a aujourd'hui divers jeunes poètes dont quelques-uns suivent ses tendances et d'autres inclinent au nouvel idéal. L'un d'eux est M. Wenceslao Pareja, qui vient de s'affirmer en un petit recueil, *Voces Lejanas* (1), bon chantre de la nature et de ses propres sentiments. Certes, il orchestre ses poèmes à la moderne et ne manque pas en ses vers d'évoquer Manon ou de rêver de « gondoles vénitiennes ». Mais il loue surtout les grandes et belles formes de la nature, la forêt, le fleuve, le vent, les nuages, et ses louanges trouvent des accents profonds et tendres. Au bois qui abrita son enfance, il dit : « Donne-moi l'harmonie de ton exubérance et le rythme solennel de ta grande voix. » Et parfois on dirait qu'il en a été entendu.

(1) Librairie Espagnole, Guayaquil.

Ses « voix » ne sont donc pas aussi « lointaines » que sa jactance juvénile voudrait nous le faire croire, et en cela réside précisément le mérite de son petit recueil.

Parmi les nouveaux poètes chiliens, on remarque M. J. Lagos Lisboa, qui débuta à l'époque moderniste. C'est en général un poète sincère, émotif, plein du sentiment de la vie, nourri de la sève du terroir. Sous le titre *Yo iba solo* (1), il vient de nous donner une sélection de toute son œuvre. Répertoire de ses états de sentiment et de ses manières successives, c'est forcément un recueil complexe et inégal. Ainsi, en certaines pages notre poète fait des « évocations romantiques » ou prononce des « oraisons sacrilèges », son inspiration paraît assez artificieuse et sa voix se confond avec celle de certains aînés, le grand Pedro A. Gonzalez ou le minime Juan de D. Peza. Tandis qu'en d'autres pages, il interprète les « voix du terroir » ou trace les « profils de la sierra » américaine ; et alors son vers exhale l'âpre parfum de la flore régionale, son accent pur et distinct nous révèle une âme profonde et délicate de poète. M. Lagos a donc découvert sa voie et ne la suit plus seul ; avec lui s'avance l'esprit de sa terre et de sa race.

En Uruguay, où le Modernisme n'a trouvé de par-

(1) Imprimerie Universitaire, Santiago (Chili).

tisans vigoureux qu'en ces dernières années, plusieurs jeunes poètes paraissent osciller entre l'esthétique d'hier, recherchée et lointaine, et le goût d'aujourd'hui, autochtone ou simplement vital. Ainsi en est-il de M. Emilio Oribe. Dans son premier recueil, *Alucinaciones de Belleza,* et dans son livre récent, *Las Letanias Extrañas* (1), il célèbre les jardins exotiques ou exalte les sensations quintessenciées, mais il interprète aussi les sentiments profonds et chante les superbes pins des Cordillères. Tout cela en pièces peut-être pas encore assez pures, fluides (parfois ses vers se parent d'ornements artificiels, la rime des sonnets est forcée) et de ton pas tout à fait sincère, personnel (souvent, sa fantaisie flotte en « rêves byzantins », ses sens cherchent la « vie maladive ») ; mais tout cela aussi en harmonieuse fougue imaginative et vibrante expansion sentimentale. Nous nous permettons de conseiller à ce jeune poète de fermer ses livres favoris, d'oublier ses rêves « littéraires » préférés, de se concentrer et d'approfondir en son âme. Nous ne doutons pas qu'il ne trouve là cette fleur de beauté qu'il cherche avec ardeur, fleur simple et néanmoins unique, comme le lis silvestre et magnifique de sa terre généreuse.

Un autre jeune poète uruguayen, M. Montiel

(1) Librairie Meremiro, Montevideo.

Ballesteros, chante spontanément, purement, tel un rossignol printanier. Dans son délicat recueil *Emoción* (1), il dit, avec une grâce légère, ses matinées pleines d'or céleste et ses heures familières saturées de tendresse intime. Il est vrai qu'en outre, en proie à des suggestions étrangères, il cède à la tentation de chanter « Dame Bohême » et les midinettes qui « traversent le boulevard ». C'est que, novice encore, il prête une oreille trop attentive à certains nouveaux poètes espagnols, qui reflètent ce parisianisme aux longs cheveux dont les poètes parisiens ne se souviennent déjà plus. Mais M. Ballesteros est jeune et a une âme de véritable lyrique. Qui doutera donc qu'il ne sache réagir contre les mauvaises suggestions et se maintenir dans la belle sincérité dont brillent la plupart de ses poèmes?

Parmi les poètes péruviens plus jeunes, nous nommerons M. Alberto Ureta. Sous le titre de *Rumor de Almas* (2), il vient de publier un petit ensemble de poèmes généralement délicats et sentis. Mais parfois ce poète montre également les influences que subit Ballesteros. Nous l'engageons à lire un article de son compatriote M. J. de la Riva Aguero, sur les jeunes lettres de son pays, article publié à La Havane vers 1914. Nous ne dirons pas

(1) « Renacimiento », Montevideo.
(2) « La Revista », Lima.

tout à fait comme l'avisé critique péruvien, car il y a en Espagne quelques poètes qui sont mieux que des imitateurs, mais nous conseillerons à nos jeunes poètes de lire de préférence un choix de nos lyriques modernes, et de nouveaux maîtres étrangers, purs, comme Francis Jammes, ou forts, comme ce grand Verhaeren, que nous ne regretterons jamais assez, nous qui avons été ses admirateurs ou ses amis.

Signalons encore un jeune poète chilien, M. J. Munizaga Ossandon. En son premier recueil, *Las Rutas Ilusorias* (1), il cherche avec tact et souvent avec succès son trésor intérieur, préférant comme guides les nouveaux maîtres hispano-américains. M. Munizaga vient d'obtenir le premier prix de poésie aux Jeux Floraux de Santiago. Nous nous permettons de lui suggérer de ne plus tenter les triomphes faciles. Cela n'est pas pour lui. Nommons enfin M. P. Gonzalez Castellu, jeune poète argentin qui est entré dans les lettres avec un recueil de poèmes délicats et sincères, *De la Ciudad y del Campo*. « C'est la révélation d'une âme lyrique, écrit de ce livre, dans la préface, M. Roberto Giusti, la révélation d'une âme lyrique excellemment douée. » Nous partageons l'avis du critique avisé qu'est M. Giusti.

(1) Imprimerie Universitaire, Santiago (Chili).

129

CHAPITRE IX

QUELQUES AUTRES ROMANCIERS

Comme nous l'avons déjà dit, le roman est cultivé actuellement dans nos Lettres par de nombreux et enthousiastes écrivains. Ainsi que l'était l'histoire il y a quelques années, ce genre est aujourd'hui l'objet d'une dilection fervente. C'est que, si l'histoire est la narration de la vie, pour ainsi dire extérieure, des peuples, le roman est, en général, l'interprétation de leur vie intime, profonde. De là vient que nos nouveaux romanciers traitent de préférence le thème représentatif, national ou autochtone, s'efforçant de la sorte de créer le véritable roman hispano-américain.

Ainsi M. Carlos Reyles, Uruguayen, qui est un de nos meilleurs romanciers, s'est affirmé comme un interprète vigoureux et fidèle du milieu social de son pays, en se distinguant dans la peinture des caractères et dans la critique des mœurs nationales.

Après quelques essais, esquisses de personnages, écrits pour « se faire la main et pour introduire une nouvelle technique dans le roman castillan », comme lui-même nous le disait par lettre, il publia un roman, *Beba,* bien observé et bien écrit, qui fut la révélation d'un romancier peu commun. Ensuite, il écrivit *Raza de Caïn,* qu'il faut compter parmi nos meilleurs romans modernes ; tableau vaste et approfondi de la vie sociale uruguayenne, où l'intensité psychologique se joint à la sagacité critique et à la transcendantalité idéologique. Se laissant emporter par l'enthousiasme de ses idées philosophiques, il publia ensuite une œuvre que l'on pourrait qualifier de morale sociale, dans laquelle, dédaigneux des postulats illusoires et des rêves inutiles, générateurs de beaucoup de nos vices collectifs, il préconise l'égoïsme fortifiant et l'utilitarisme fécond, allant jusqu'à proclamer, comme Zarathoustra, la mort des Dieux, la débâcle de tous les idéalismes : *La Muerte del Cisne.*

Dans son dernier livre, *El terruño* (1), M. Reyles, revenant au genre où il a triomphé, nous donne une œuvre aussi vigoureuse que représentative : le roman de la terre uruguayenne, cette terre riche et généreuse que les habitants sains de la campagne s'efforcent de féconder, tandis que les hommes

(1) « Renacimiento », Montevideo.

faux de la ville s'obstinent à la ravager en leurs éternelles révolutions. De là deux esprits et deux attitudes sociales dont l'antagonisme constitue la trame du roman. Ils apparaissent incarnés dans deux personnages principaux : Mamagela, brave femme du terroir, laborieuse et optimiste, qui, guidée par le bon sens naturel, aiguillonnée par le désir de prospérer, parvient à faire sa fortune et celle des siens, répandant alentour le bien-être et la joie ; Tocles, son gendre, pauvre homme de la ville, visionnaire et vaniteux, qui, trompé par la demi-science universitaire, perd son temps entre les rêves vains et les projets échevelés, et qui, bien que changeant brusquement d'idées, ne parvient à faire rien d'utile pour lui ou pour la société dont il est membre. Autour d'eux agissent divers personnages secondaires plus ou moins représentatifs : Primitivo, l'autre gendre de Mamagela, incarnation du bon gaucho, homme honnête et laborieux qui ne revient à la férocité primitive qu'après la disgrâce fatale ; Amabilia, la femme de Tocles, prototype de la maîtresse d'école altière et présomptueuse, égarée par son savoir limité ; Pantaléon, représentation du *caudillo* traditionnel, produit de la barbarie ancestrale et de la désastreuse politique du pays, qui vit la lance à la main, taciturne les jours de paix, radieux dans les moments de lutte. En général, ces personnages se détachent, agissent,

parlent avec une remarquable vivacité, avec une évidente chaleur d'humanité. L'excellent peintre de caractères qui est en M. Reyles est parvenu à extérioriser en eux, non seulement les grands traits qui caractérisent le type générique, mais aussi les nuances intimes qui déterminent le type individuel existant même dans les êtres les plus anodins. Là est le mérite remarquable de l'œuvre. Néanmoins tous ces personnages n'ont pas une égale valeur humaine. Ainsi, tandis que Mamagela, cette excellente femme qui travaille avec animation, qui prend du maté toute la sainte journée, qui bavarde avec une bonne humeur inaltérable, nous paraît pleine de vérité, débordante de vie ; Tocles, cet homme visionnaire et sans talent, qui, imprégné de philosophie abstraite et consacré à l'apostolat idéaliste, pour une cause de peu d'importance, l'échec de sa candidature à la députation, change radicalement d'idées, disserte sur l'idéalisme vain et la mauvaise politique du pays avec une lucidité et une sagesse dont il est naturellement incapable ; qui tombé enfin dans le scepticisme et le dégoût de tout, au moment où il se dispose à renoncer au monde, se réconcilie avec la vie et revient à la volonté d'agir parce qu'une vieille femme, sa belle-mère, lui dit en larmoyant qu'elle l'aime et qu'elle le comprend, celui-ci nous semble peu véritable et moins vivant. De même, Amabilia' la pseudo-savante qui abandonne sans regret son

« apostolat » pour s'enfoncer dans la campagne, à la suite d'un mari dont elle est désillusionnée, nous paraît faussement humaine. Par contre, combien profondément réel se montre Primitivo qui, bouleversé par l'infidélité de son épouse, s'abîme dans le vice et la barbarie jusqu'à supprimer l'auteur de son infortune et périr lui-même dans l'incendie de sa ferme ; et combien typique se présente à nous Pantaléon qui, dans sa fièvre belliqueuse, attaque l'ennemi avec une folle témérité et, se voyant perdu, se laisse entraîner par son cheval emporté pour ne pas être appréhendé vivant. C'est que M. Reyles, conduit tantôt par son instinct d'artiste, tantôt par ses idées philosophiques, a créé certains de ses personnages avec les éléments de la pure réalité, et a tendancieusement forgé les autres pour démontrer ses principes. En observant avec attention, on voit en cette œuvre une thèse qui répond aux idées philosophiques de l'auteur : la banqueroute de l'idéalisme désintéressé et le triomphe de l'utilitarisme dominateur, proclamés dans *La Mort du Cygne*. Est-il nécessaire de réfuter de telles idées? Si dans l'homme existe l'instinct de conquête et de domination, source du progrès matériel, il est évident qu'existe également en lui le désir de pureté et d'altruisme, origine du surpassement de soi. Et puis, la norme de tout utilitarisme licite, c'est-à-dire véritablement utile, n'est-ce pas en définitive

'idéalisme désintéressé? Les vices politiques de son pays, que l'auteur déplore tant, ont précisément pour origine le désir fou de conquête et l'absence de cet idéalisme nécessaire. Cependant, cette thèse douteuse se montre atténuée, dominée (au point qu'aucun des critiques de l'ouvrage n'en a parlé) par le flot généreux de vérité bien notée, de réalité bien fixée, qui enveloppe l'action comme une végétation spontanée, luxuriante. Par malheur, pareille qualité ne règne pas avec une même vigueur dans le fond du tableau, ni en certains détails. Les descriptions du milieu matériel sont brèves et peu caractéristiques ; les paysages rares et pas suggestifs ; en outre, le langage des personnages en vient à paraître peu naturel à cause de la longueur des tirades, et décoloré par manque de tournures populaires.

M. Federico Gana, Chilien, s'est montré depuis quelques années conteur très intense et très délicat, peintre de la vie rurale de son pays. Quand notre mouvement moderniste rénovait et développait tous les genres littéraires, M. Gana s'adonna avec autant d'enthousiasme que de tact à styliser notre vie campagnarde. Certes, nos anciens romanciers, Jotabeche, Blest Gana, Barros Gres, avaient déjà traité la matière, mais, préoccupés de photographier les mœurs, en général ils n'étaient parvenus à donner des caractères et du paysage que des images

indécises, tachées d'irritante vulgarité. M. Gana, guidé par son goût affiné formé à la lecture des grands romanciers russes, est parvenu à dégager de cette vie primitive et bizarre ce qu'il y a en elle de profondément humain, de typique, d'original en des nouvelles aussi vivantes et pittoresques que pures de facture ; ces récits publiés dans les revues ont été le point de départ de tous les jeunes qui ensuite ont cultivé ce genre, lesquels, s'ils ne se sont pas toujours inspirés d'eux, en ont au moins pris l'impulsion initiale. Malheureusement, ce bel écrivain, découragé par l'ambiance réfractaire et enveloppé dans la désastreuse bohême des lettrés du moment, a produit peu et n'avait pas publié de livres, occupant son temps en projets et en rêves plutôt qu'au labeur.

Enfin, sous le titre de *Dias de Campo* (1), il vient de nous donner un recueil de ses meilleures nouvelles. Celles-ci sont, en effet, des scènes observées ou des impressions vécues par l'auteur pendant les jours qu'il passa dans la hacienda de sa famille, en une région pittoresque de la campagne chilienne. Poussé par le désir de la vérité stricte, M. Gana se contente de nous rapporter directement ce qu'il a vu ou senti ; mais son regard a été si pénétrant, sa manière de sentir si profonde, qu'il parvient, en ces

(1) Éditions de « Los Diez », Santiago (Chili).

simples croquis de la réalité, à nous donner des cas de vie puissants et caractéristiques, à nous présenter des personnages pleins d'humanité et de couleur locale, à nous offrir des paysages que l'on sent imprégnés du parfum âpre de la flore autochtone. Remarquez l'histoire de cette pauvre jeune fille qui, précipitée dans le déshonneur par un père sordide, dédaignée à cause de cela par le *huaso* qu'elle aime, meurt de chagrin ; la vie de ce campagnard rude et généreux qui, étant parvenu à se faire une petite fortune, recueille en sa maison, comme une reine, son ancienne propriétaire tombée dans la misère. Voyez cet homme de peine miséreux et méprisé, qui sous son air timide et son poncho usé cache l'âme d'un héros anonyme, défenseur dévoué de sa patrie ; ce mendiant assassin, qui confesse avec jactance ce qu'il a fait et que « Dieu même ne pourrait défaire », tuer comme un chien le caballero qui lui a tué son chien. Regardez ces verts pâturages, ces enclos remplis de bétail, ombragés quelquefois de groupes de vieux arbres que les parasites fleurissent ; ces montagnes cuirassées de neiges éternelles dans les sentiers abrupts desquelles les pâtres luttent avec les pumas. C'est la vie, c'est l'homme, c'est la terre du pays primitif et vigoureux, dans sa réalité frappante et sa lointaine suggestion. C'est que cet écrivain unit à la puissance de la perception un art consommé. Ainsi.

non seulement il précise dans les situations le véritable intérêt humain, il accentue dans les personnages les traits extérieurs et psychiques caractéristiques, mais encore il met également dans les descriptions la couleur locale juste et la touche précise ; il développe la psychologie au cours même de l'action sans le faire sentir ; enfin, il fait parler aux campagnards leur langage propre, sans abuser des barbarismes ni employer le moyen anti-littéraire de la traduction phonétique, en consignant leurs façons ingénues, leurs exclamations particulières, leurs raccourcis savoureux. Son livre, en apparence léger, *facile*, est ainsi, en réalité, un petit ouvrage parfait en son genre.

M. Angel Estrada (fils), Argentin, s'est fait remarquer comme un lettré très avisé et très délicat, cultivant tous les genres d'imagination, du poème au roman. Aiguillonné par ce qu'il appelle « l'immortelle inquiétude », il a vécu en voyage continuel par le vieux monde, en perpétuelle étude des lettres et de l'art, en éternelle recherche de beauté et d'idéal, interprétant ses sensations, ses méditations, ses états d'âme sous différentes formes et avec autant de science que d'art et de sentiment, car il est à la fois un homme d'étude, un styliste exquis et un sentimental passionné. Ainsi, il a publié deux gros recueils de poèmes, *Alma nomade, El Huerto armonioso*, impressions lyriques brillantes ou

délicates, bien que, parfois, un peu froides ou maniérées, à cause, peut-être, du moule métrique dont il ne parvient pas toujours à se rendre maître. Il a écrit deux romans, *Redención*, *La Ilucion*, histoires d'amour et d'exaltation artistique, dans lesquels la psychologie exceptionnelle s'allie à un esthétisme raffiné et mystique. Il a publié encore de nombreux livres de ce genre tout modernes d'impressions parallèles de voyage, d'art, de vie : *Del Color y la Piedra*, *Formas y Espiritus*. *Calidoscopio*, etc., pages délicieuses, chatoyantes et suggestives, pleines de nuances, de goût, d'émotion. Cet écrivain artiste, épris de toutes les splendeurs, ne pouvait manquer de chercher des motifs dans les époques anciennes de raffinement et d'art. Il l'a fait dans une pièce dramatique, évocation de l'âge bleu des troubadours provençaux, *Cadoreto*, et il vient de l'accomplir dans une œuvre romanesque, reconstitution des jours de pourpre de la Renaissance italienne, *Las tres Gracias* (1). Celle-ci est véritablement une vision intégrale, éblouissante, de cette époque incomparable, belle et inspirée, comme exaltée par la splendeur de la statuaire antique rendue à l'admiration des hommes par la vieille terre illustre. Les trois Grâces? Ce sont Pellinetta, Milantia, Novella, les trois héroïnes du livre. Cher-

(1) (Sans indication typographique) Buenos-Ayres.

chant un louable plan original, M. Estrada nous fait voir, dans un prologue, un vieil artiste et humaniste nourri de culture antique et de philosophie platonicienne,qui prend ces trois beautés comme modèles pour peindre un tableau des trois Grâces. Puis il nous rapporte, en trois longs chapitres, l'histoire de chacune d'elles. Histoires ardentes et fatales, illuminées par tous les dons de la vie splendide et finalement assombries par toutes les rigueurs du destin adverse. Mais à travers ces vies, à côté de ces figures, l'auteur fait agir une foule de personnages, les princes, les artistes, les humanistes de l'époque ; il décrit de nombreuses fêtes ou réjouissances publiques, des banquets, des entrées triomphales, des représentations d'allégories et de mystères ; il conte différents faits de politique ou de guerre, les menées diplomatiques de Jules II, sa campagne fulminante contre Bologne ; il dépeint, enfin, villes, régions, monuments, œuvres d'art, Rome, Sienne, Ravenne, la campagne d'Albano, les marbres antiques exhumés, les peintures de Raphaël au Vatican... Et tout cela en une série de tableaux brillants, prismatiques et minutieux, comme des peintures botticelliennes dans un style vibrant, irisé, et subtil, comme un réseau de gemmes, dans un vocabulaire opulent à peine accru de néologismes, où il y a un mot propre pour le moindre accessoire. Mais tout cela aussi dans un défilé de personnages, dans une

suite de scènes, une prodigalité de somptuosités, une profusion de détails tumultueuse, vertigineuse, excessive. Sans doute, il y a des personnages très bien tracés, comme Novella, Michel-Ange, Jules II ; il y a des tableaux très vivants, comme la fête dans les jardins de la Farnesina ; il y a des descriptions très fermes, comme celle de l'œuvre de Raphaël ; mais la majorité de ces personnages qui apparaissent sans préparation, de ces scènes qui s'accumulent sans ordre, de ces descriptions d'un impressionnisme fougueux, en taches flottantes, sans appui de dessin, paraissent indécis et quelque peu artificiels, donnant plutôt que l'impression de la vie la sensation d'un énorme panneau décoratif dans lequel les figures, les guirlandes, les fleurs se groupent, se serrent, s'entrelacent brillamment, mais point naturellement. C'est dommage, parce qu'avec plus d'ordre, de sélection, de mesure, ce beau livre aurait été une œuvre parfaite.

M. Pedro Prado, Chilien, s'est fait connaître surtout comme un poète singulier, mais il s'est manifesté aussi comme prosateur et romancier pas commun. Dédaigneux de tout préjugé rhétorique ou philosophique, il s'est efforcé d'interpréter la beauté visible du monde en même temps que cette beauté occulte qui est dans l'essence des choses et que les hommes appellent vérité, librement, parfois gauchement, tantôt en un vers de la plus grande

liberté, pas toujours réussi, tantôt en une prose rare, très savoureuse, bien que parfois quelque peu forcée. Nous nous sommes occupés déjà de son œuvre en vers. En prose, il a publié un recueil de poèmes, *La Casa Abandonada,* petites pièces intenses et étranges dans lesquelles le poète penseur qu'il y a en M. Prado réussit à nous donner la sensation du « passage des choses invisibles ». Ensuite, il nous a offert en *La Reina de Rapa Nui,* un petit roman qui unit à la rareté de la fantaisie et à la puissance de la pensée coutumières de l'auteur, la pondération de l'idée et la pureté de la facture rares en lui. Cela revient à dire que c'est, à notre avis, son meilleur ouvrage. C'est l'histoire d'un voyage à l'île de Pâques, cette colonie du Chili, perdue dans l'immensité du Pacifique, dans laquelle le protagoniste nous dépeint la vie heureuse, bien qu'amorale, des indigènes, leurs mœurs libres et pittoresques, en même temps qu'il nous raconte ses amours avec la charmante petite reine du pays mystérieux plein de ruines de temples préhistoriques. Sans doute, il s'agit d'un tableau imaginaire et même un peu symbolique, mais il y a dans la narration une couleur si véritable et un sentiment si profond de l'existence primitive et du milieu lointain, que tout en lui nous paraît, par magie d'art, réalité de vie et de beauté, et que l'œuvre nous semble une nouvelle exotique consciencieusement

observée, une idylle d'amour et de mort vécue avec intensité.

Le dernier livre de M. Prado, *Los Diez* (1), est un conte franchement fantaisiste et symbolique. Il y est question d'un groupe d'artistes qui demeurent dans un vieux cloître, en communauté de labeur et de méditation, se faisant part de leurs pensées en de longs discours lyriques. Il y a dans l'ouvrage de très belles pages, pleines d'idées curieuses et d'images bizarres ; néanmoins l'histoire reste sans émotion, sans vibration humaine : son symbolisme n'est pas celui de la vie, mais celui des idées éthiques ou esthétiques de l'auteur. Il est vrai que la description du cloître avec son clocher mélodieux et son puits peuplé de crapauds centenaires donne une impression pénétrante de vie mystérieuse, autant que les discours des artistes atteignent parfois des notes du plus haut lyrisme. Mais le récit du Frère Errant, qui constitue le noyau thématique, paraît froid, décoloré, artificieux : on dirait que celui-ci déclame une fable morale et un peu sarcastique, taisant ses aventures vraies. Puis, dans le plan, cette œuvre n'est pas très originale : elle fait penser à *Los velos de la Reina Mab* de Ruben Dario et à *La vuelta al Solar* d'un autre poète chilien. Heureusement, il y a dans le livre une image

(1) Éditions de « Los Diez », Santiago (Chili).

finale qui est une trouvaille de beauté et de *vérité* : cette Barque des Dix qui, lorsque ceux-ci l'occupent, commence à monter, à monter dans l'azur, et qui, à mesure qu'elle s'élève, s'enflamme peu à peu au point que, « s'il avait été possible que les poètes et les enfants de la terre parvinssent à l'apercevoir, ils l'eussent vue passer comme un oiseau lumineux ». M. Prado n'est pas précisément un imaginatif, il est un méditatif. Mais cette *Barque Etoile,* l'esquif des rêves de tous les artistes, n'est-ce pas un symbole digne de l'imagination d'un grand poète?

144

CHAPITRE X

LES CRITIQUES NOUVEAUX

Le mouvement moderniste qui anima et renouvela si profondément notre poésie et notre prose d'imagination ne pouvait manquer de fortifier et de moderniser le genre qui en est comme la conséquence ou l'émanation : la critique. A la critique caduque, d'esprit dogmatique, docte ou légère, mais toujours insensible et mesquine, qui régnait dans nos lettres malgré même le bouleversement romantique, a succédé alors la critique moderne d'esprit libre et équitable, sensible à tout genre de beauté et stimulatrice de tout effort sincère. Ce furent les divagations, plus ou moins sentimentales en phrases chatoyantes, de la critique *impressionniste*, dont l'aspiration était, suivant un de ses meilleurs représentants, M. Gomez Carrillo, « d'écrire une belle page à l'occasion d'un livre admirable ». Et ce fut le commentaire délicat et raffiné,

sous forme parfois fantaisiste ou lyrique, de ce qui pourrait s'appeler la *critique artiste*, dont les chapitres exquis de *Los Raros* de Ruben Dario ont été l'expression la plus élevée. Le mouvement mondonoviste actuel qui, en même temps qu'il a adapté les conquêtes modernistes, les a élargies d'accord avec les exigences présentes, a orienté enfin notre critique vers la véritable *Critique nouvelle*, c'est-à-dire vers l'interprétation sentie, mais approfondie, le commentaire intégral, mais direct, dont la fin suprême est d'estimer justement, *de créer des valeurs*. Par suite, nous qui n'avions eu, hormis de rares exceptions, que des critiques improvisés, occasionnels, nous en avons aujourd'hui de véritables, qui travaillent consciencieusement, d'accord avec la nouvelle conception de leur rôle. Naturellement, il y a encore certains critiques qui s'obstinent à nous conter leur âme, à nous confier le fruit de leurs lectures ou à frapper sur ce vieil instrument qui ne nous émeut nullement, la réclame mutuelle. Mais ceux-là même évoluent de jour en jour.

M. F. Garcia Godoy, de la République Dominicaine, est un des plus autorisés parmi nos critiques actuels. Homme d'étude et d'action, méditatif et fervent, il s'est affirmé commentateur sagace des lettres et des idées modernes en même temps que champion ardent d'un nationalisme aussi élevé que favorable aux intérêts de sa patrie et en général

de toute l'Amérique latine. Très lettré, au courant de la production littéraire nationale et étrangère, en même temps qu'ennemi de la critique qui s'attribue le rôle de « police intellectuelle », il se plaît à exprimer, à l'occasion des livres ou des événements transcendantaux, ses impressions ou ses réflexions, son émotion ou sa pensée, avec un esprit élevé et serein, en un verbe vibrant et persuasif où transparaît cette vertu « expansive de communication émotionnelle » caractéristique de tout « véritable artiste » de la parole. Il s'attache donc moins à analyser, à étudier la technique, à classifier qu'à interpréter l'impression, à développer les idées ou discuter les principes, s'élevant aux synthèses, chères à son esprit de penseur. Par suite sa critique tient un peu encore de la manière impressionniste, mais elle tient également et beaucoup de ce genre éminemment moderne, l'essai. Ainsi M. Garcia Godoy a formé plusieurs volumes de critique de lettres et d'idées, *Recuerdos y Opiniones*, *Impresiones*, *Perfiles y Relieves*, *La Hora que pasa*, *Paginas Efimeras*, *La Literatura americana de nuestros dias*, dont le dernier est une remarquable série de chapitres consacrés à nos écrivains modernes, assez incomplet toutefois pour un pareil titre. D'autre part, enfant d'un petit pays convulsionné par les disputes intestines continuelles et menacé par la puissance impérialiste à l'affût qui

a absorbé Porto-Rico, M. Garcia Godoy a dû s'adonner à une action nationaliste intense pour soulever et inspirer l'âme collective, en vue de conjurer le péril extérieur et intérieur. Il a publié dans ce but différents opuscules politiques ou historiques, *la Patria y el Heroe, Bajo la Dictadura*, etc. Et pensant que l'art, « sans se détacher de sa finalité esthétique », « thésaurise une véritable valeur pragmatique », il a écrit trois romans, *Rufinito, Alma Dominicana, Guanuma*, qui sont des tableaux vibrants et suggestifs de l'ancienne vie nationale héroïque et glorieuse. L'année dernière, quand l'envahisseur occupa impunément l'île sacrée dans laquelle gisent les restes du fils du Descubridor, M. Garcia Godoy publia un livre « de psychologie nationale et de vibrante protestation » contre l'inqualifiable attentat. Mais ce livre ne put circuler, le Gouverneur étranger l'ayant confisqué...

Peu de temps auparavant, il avait publié un recueil de critique, *De Aqui y alla* (1) qui devient ainsi son dernier livre. De même que tous ses ouvrages de ce genre, c'est une suite de méditations et d'impressions autour de diverses figures, d'actualités littéraires ou sociales d'Amérique et d'Europe. Nous y trouvons des chapitres consacrés à divers écrivains nouveaux hispano-américains, comme le

(1) Typographie du Progrès, Saint-Domingue

grand penseur uruguayen J.-E. Rodo, le poète dominicain G. Delinge, l'historien péruvien de la Riva Aguero, ou bien à différents publicistes et hommes politiques des Antilles, comme le sociologue portoricain E.-M. Hostos, l'homme public dominicain Duarte, l'historien Moya, de la même nationalité ; en même temps qu'il s'y rencontre d'autres chapitres consacrés à divers livres d'auteurs européens, comme *la Folie de Jésus,* du Dr Binet-Sanglé, *Mafarka le Futuriste,* de F.-T. Marinetti, *El Diaro de Bucaramanga,* écrit par L. Péru de la Croy, militaire français de l'Empire qui combattit sous les ordres de Bolivar et publié par C. Hispano, ou bien à divers événements sensationnels, nationaux ou étrangers, comme le cinquantenaire de l'indépendance de Saint-Domingue, le triste sort de la Belgique dans la guerre européenne... M. F. Garcia Godoy nous parle de ces sujets si hétérogènes avec autant de savoir que de sagacité et d'élévation ; mais il nous parle surtout des idées ou des sentiments que de tels sujets lui ont suggérés, en exposant ses vues ou en développant ses opinions touchant les plus importantes questions idéologiques ou littéraires. C'est ainsi, qu'en traitant de l'œuvre de Moya, il donne la conception du véritable historien, qui « doit posséder le pouvoir d'évoquer un fait sans fausser en rien sa réalité nue » ; « l'historien artiste, sans altérer la vérité, transforme le bloc

d'épais granit d'un événement en beau marbre sculpté ». C'est ainsi qu'en parlant du jeune écrivain R. Sanchez fortement influencé par Nietzsche, il dégage la portée de ce philosophe, qui n'est qu'un pessimiste déguisé, dont la doctrine, fascinatrice extérieurement, est dans le fond « une conception d'une artificialité patente », parce que, comme tout l'anti-humain, dépourvue de « ce pouvoir de sympathie communicative », « qui se substante dans les plus prolifiques éléments d'excellence de notre esprit ». Le véritable surhomme serait l'être de vision si « ample et si lumineuse », qu'il ferait pousser « à son passage à travers la vie » les « fleurs divines » « de l'amour, de l'enthousiasme, de la charité et de la foi ». (N'est-ce pas ce que nous a dit justement Louis Mandin en un poème admirable de son dernier recueil?) Et c'est ainsi qu'en considérant la violation de la Belgique, il découvre la cause cachée de la guerre actuelle dans la foi insensée de l'Allemagne en la Force « dégagée à l'absolu de tout nœud salutaire d'esthétique ». Erreur évidente soutenue, néanmoins, par ses intellectuels ; car « les armées formidables, les canons monstrueux, tous les moyens de destruction qu'avait inventés ou que pourra inventer l'homme se briseront à la fin contre le mur formidable d'idées de rénovation sociale de jour en jour plus répandues et plus consistantes ». Ce livre hétérogène, fragmentaire,

montre par conséquent l'unité la plus intense, celle de la pensée qui lui donne la vie ; car on voit s'y refléter la « manière personnelle de contempler et de sentir les choses du monde intellectuel et du monde affectif » de cet esprit aussi élevé que généreux.

M. Roberto Giusti, Argentin, est bien un représentant de notre véritable critique nouvelle. Averti et pondéré, il se préoccupe principalement en ses travaux de fixer des valeurs et d'établir des classifications, bien qu'il se plaise également à l'analyse commentée et ne dédaigne pas l'interprétation émotive. Il pense que la critique doit avant tout « classifier et définir avec clarté et précision ». En outre, fervent et cultivé, il s'est adonné à une campagne active en faveur de ces règles éternelles indispensables à tout art littéraire, la correction, la mesure, l'harmonie, avec une rigueur et une clarté qui arrivent parfois au sarcasme et à l'éreintement. A son avis, le critique doit signaler le bien et censurer le mal « avec une égale rectitude, dût-il blesser la vanité d'un ami ». C'est notre avis et, quoique plus modérément, nous ne faisons pas autre chose, sans craindre la rancune implacable des vanités froissées.

Guidé par une telle ferveur, à vingt ans, M. Giusti conçoit l'idée audacieuse de publier une grande revue littéraire dans un milieu où prospéraient seuls les quotidiens d'information et les magazines à

couvertures en couleurs. Il fonda donc avec un fin lettré, M. A. Bianchi, la revue *Nosotros*, qui devint bientôt l'organe de la jeune littérature argentine et qui est aujourd'hui la publication la plus remarquable des lettres de toute l'Amérique espagnole. M. Giusti a donné à l'œuvre ses meilleurs efforts ; en même temps qu'il partageait la rude tâche de la direction, il y a collaboré fréquemment et y a tenu les rubriques critiques de la « Poésie » et des « Lettres Argentines ». En utilisant ce travail, il a publié un livre sur le mouvement poétique argentin d'aujourd'hui : *Nuestros Poetas Jovenes*. C'est une étude complète, consciencieuse et suggestive, dans laquelle il présente avec autant de sagacité que d'impartialité tous les nouveaux poètes de son pays, s'arrêtant aux plus remarquables, Lugones, Banch, Estrada, Montagne, etc. Il a ainsi rendu à la jeune poésie nationale un service précieux, positif. Néanmoins ce livre a été discuté avec violence. Les mécontents ont accusé son auteur de faire de la critique de professeur : M. Giusti l'est. Accusation grave. Cette critique, très méticuleuse en ce qui est de l'extériorité, est en général aveugle à ce qui concerne l'esprit des œuvres. Nous en avons un exemple frappant. Un professeur français plus ou moins hispanophile, rendant compte de notre poème *la Piedad Sentimental*, signala comme marque d'impuissance ce qu'il y a dans la manière de voulu et il

s'attarda à commenter les notes finales que nous n'avions ajoutées que pour atteindre le nombre de pages exigé par l'éditeur. C'est que les professeurs, n'étant généralement pas artistes, ne sentent pas l'art, et par suite ne réussissent qu'en s'occupant d'auteurs anciens dont les valeurs sont établies. Tel n'est pas le cas de M. Giusti. La plupart de ses jugements montrent une perspicacité capable de saisir la beauté, qui atteste une très fine sensibilité d'artiste. Naturellement, il a ses erreurs ou ses omissions. Mais cela résulte de son éducation assez exclusiviste, de son enthousiasme sans mesure pour les classiques et de sa connaissance incomplète de la poésie française moderne. C'est ainsi qu'il cherche avant tout dans la poésie « les idées », qu'il dédaigne le vers librisme et qualifie de décadents les versificateurs à forme contournée, flottante ou arbitraire. Or, l'essentiel du lyrisme est le sentiment ou la sensation ; les idées n'y peuvent entrer que sur la condition d'être transmises à travers le cœur, *sensibilisées*. L'erreur de la plupart des classiques. ce qui rend leur poésie de la simple éloquence versifiée, est précisément l'emploi des idées comme concepts philosophiques, historiques ou politiques Le surnom de décadents fut donné notamment en France à certaines poètes d'inspiration morbide, mais qui ne s'aventuraient pas de beaucoup dans les innovations rythmiques. Ces poètes n'ont eu chez

nous que de rares partisans, et dans une partie réduite de leur œuvre, comme Julian del Casal et Léopold Lugones en deux ou trois pièces de son premier livre. Quant au vers libre, il faut y distinguer deux formes, celle qui est constituée par des vers plus ou moins amorphes, de rythme peu perceptible ou nul, et celle qui est formée par de véritables vers classiques ou nouveaux, de rythmes différents, mais entremêlés avec tact. Si celle-là est censurable parce qu'évidemment anarchique, celle-ci est la métrification la plus propice à la complexe sensibilité actuelle, car elle se plie plus qu'aucune autre au développement naturel de la pensée.

Dans son dernier livre, *Critica y Polemica* (1), le critique et le champion de la culture qui sont en M. Giusti alternent. Nous y trouvons de vibrantes pages de combat dans lesquelles, tantôt incisif, tantôt ironique, mais toujours raisonnable et fin, il répond aux censeurs de son premier livre, avec autant de logique que de désinvolture ; il met au point ou ridiculise certaines œuvres médiocres ou mal intentionnées que la critique « normale » a exaltées quand même, comme certain drame historique d'un orateur qui se pique de poésie et certains *Elémentos de Historia Contemporanea* qui

(1) Éditions de « Nosotros », Buenos-Ayres.

sont un « plaidoyer en faveur des causes les plus indéfendables » ; ou bien il signale et condamne quelques vices littéraires qui se propagent de façon alarmante dans l'éloquence, les écrits politiques, et même dans l'enseignement, comme « la frénésie de la métaphore » et les attentats contre la langue. On sait qu'en Argentine on parle un castillan très défectueux, non seulement dans le peuple, mais aussi dans les milieux cultivés, d'où un divorce absolu entre le langage parlé et celui qu'écrivent les bons auteurs. M. Giusti plaide pour l'orthographe impunément outragée par les élèves des lycées et même de la Faculté de lettres. Il est à souhaiter qu'il étende sa campagne au langage parlé en conjurant l'élite de s'exprimer correctement, sans craindre d'imiter les « gallegos »...

En outre, il y a dans ce livre de belles pages de critique sereine, et, parfois, fervente. Connaissant très bien la littérature italienne, M. Giusti consacre des chapitres remarquables à deux des plus grands poètes italiens modernes : Carducci et Pascoli. Admirant sans réserves l'auteur des *Odes Barbares*, il désire voir s'étendre en Amérique l'influence de son œuvre, de sa poésie hautaine et aussi de sa forme métrique adaptée de l'antique. Je partage son admiration pour l'illustre poète, ayant été le premier à lui consacrer une étude dans notre langue, mais je crois déplacé son enthousiasme pour l'adap-

tation de l'hexamètre, étant donnée la différence basique des métriques antique et moderne. Il n'est pas possible de donner à une telle adaptation une forme fixe, rigoureuse ; aussi ceux qui l'ont essayé chez nous n'ont en réalité pu faire autre chose que des vers libres sans rime, comme l'a fait remarquer déjà M. Henriquez Urena. Pascoli, ce poète charmant de la nature, mérite d'être considéré, et, si l'on veut, suivi dans sa forme vivante et singulière, avec ses audacieuses onomatopées, quoique pas en ses thèmes d'évocation antique. Nous devons fuir les exhumations mythologiques autant que les reconstitutions versaillesques. Soyons mondonovistes. Naturellement, M. Giusti s'occupe également de quelques écrivains modernes hispano-américains. Il parle longuement, entre autres, de J.-E. Rodo qu'il désigne comme le maître unique et véritable, E.-M. Barreda, de l'œuvre poétique duquel il donne un jugement définitif, en même temps qu'il consacre des pages émues à trois jeunes écrivains morts dernièrement : l'Uruguayien F. Sanchez, l'Argentin Mas y Pi, le Bolivien Ipina. Enfin le jeune poète argentin Fernandez Moreno est l'objet d'un chapitre qui est un modèle d'analyse et d'interprétation émotive, montrant pleinement chez son auteur les qualités que ses censeurs lui refusent.

M. Pedro Henriquez Urena est un de nos meilleurs critiques nouveaux. Quand la critique impres-

sionniste et celle que nous avons dénommée artiste régnait dans nos lettres, en même temps que nous déclarions dans la préface de notre livre, *Los Modernos*, que la critique devait être quelque chose de plus qu'une impression en phrases brillantes, il s'adonnait à cultiver ce genre avec une profondeur et une précision de forme insolites à ce moment parmi nous. C'est un critique de littérature et d'idées, réfléchi et sagace, qui unit à l'érudition et au respect du patrimoine classique la connaissance et l'amour de la pensée et des formes modernes. De là son critérium large, son goût nuancé, et cette « gravité » louée par Menendez Pelayo, qui le feront s'occuper avec un égal intérêt de l'humanisme du maître Perez de Oliva et du pragmatisme de William James, du théâtre de Alarcon et de la métrique de Ruben Dario. Il croit que « l'étude des grands auteurs » peut constituer une « discipline », mais il pense que toutes « les règles » sont inutiles, parce que chaque œuvre d'art authentique étant « la pleine révélation d'une personnalité », est en réalité « une invention ». C'est ainsi un professeur peu commun, à la pensée large, à la sensibilité affinée. Formé dans l'admiration de l'illustre Menendez y Pelayo, qui parvint à éclaircir tant de coins obscurs de la culture espagnole, il aime les travaux de spécialisation et aussi la méthode directe, se plaisant, plutôt que de traiter les ques-

tions en leur totalité, à envisager un aspect avec la plus grande profondeur, et avec une concision qui arrive parfois au raccourci. Ainsi, il a étudié notre vers de onze syllabes ou a fait la critique du positivisme de manière définitive dans des pages relativement peu nombreuses. Néanmoins, il faut reconnaître que ce critique, très perspicace dans l'appréciation des « éléments externes » des auteurs ou des œuvres, s'égare parfois dans le jugement de leurs « éléments internes ». Par exemple, lui qui a traité avec tant de sagacité de la forme métrique de Ruben Dario et de la manière dramatique d'Alarcon, nous dira que *Prosas Profanas* n'est qu'une « diversion momentanée, divagation juvénile », et il nous présentera l'Espagnol Gabriel y Galan comme un poète singulier actuellement parce que « classique par tempérament et par éducation », lorsque le lyrisme raffiné de ce livre fameux a été une modalité propice, nécessaire à notre poésie trop spontanée, presque d'improvisation, pour son affinement, pour son initiation à l'art ; lorsqu'en Amérique même il y a des poètes à la manière de Gabriel y Galan autant qu'on le veut : tous ceux qui sortent des pépinières de jésuites et qui sont *prédestinés* à être membres correspondants de l'Académie espagnole ; il suffit de citer l'Argentin Calixto Oyuela et le Chilien F. Concha Castillo.

M. Henriquez Urena a produit déjà une œuvre

aussi consciencieuse qu'intéressante. D'abord deux volumes de critique de lettres ou d'idées : *Ensayos Criticos,* études sur différents écrivains européens ou américains ; *Horas de Estudio,* recueil de travaux divers, philosophiques ou littéraires ; puis quelques opuscules de critique érudite : *El Maestro Hernan Perez de Oliva, Don Juan Ruiz de Alarcon,* etc. ; enfin, certains travaux professionnels : *La Enseñanza de la Literatura, Tablas Cronologicas de la Literatura española...* Mais M. Henriquez Urena a cultivé également les lettres d'imagination. Adolescent, il fit des vers ; aujourd'hui, il vient de nous donner une tragédie, *El Nacimiento de Dionysos* (1) ; bien qu'en de tels ouvrages l'intelligence prime la fantaisie, ceci surtout dans le dernier. En écrivant celui-ci (il nous le dit dans sa préface, en manière de « justification »), il s'est proposé de faire un « essai de tragédie antique », « d'imiter la forme tragique en usage pendant la période immédiatement antérieure à Eschyle », reconstituant ainsi ce moule oublié qui est cependant la forme originaire du théâtre grec. Avec autant de savoir que de goût, il évoque donc le radieux fait mythologique de l'avènement du dieu éphèbe dont la couronne est de pampres et de serpents, sous l'antique forme caractéristique, consciencieusement recons-

(1) Imprimerie « Las Novedades », New-York.

tituée; forme simple et d'une rigueur de rituel, composée d'épisodes dans lesquels agit un seul personnage et le chœur, précédés du Parode, entrée du chœur, séparés par les Estema, chants choraux, et terminés par l'Exode dans sa façon primitive de voix alternées du chœur et de l'acteur ; il y a même chez lui le Crommos, lamentation du chœur et de l'acteur ; partie non obligatoire, mais très employée. Puis il restaure la forme poétique caractéristique de strophes, antistrophes et épodes, en même temps qu'il imite le style de lyrisme ou d'évocation solennelle, allant jusqu'à conserver, « entre autres détails, l'emploi variable (arbitraire en apparence, mais psychologique en réalité) du singulier et du pluriel dans le chœur ». Cependant il ne se sert pas du vers à cause « de la difficulté, dit-il avec raison, d'employer les mètres castillans que suggèrent les formes poétiques des Grecs », se contentant d'une prose raccourcie, plus ou moins rythmée, très appropriée. Le dénouement triomphal de l'œuvre n'est pas, comme on pourrait le croire à première impression, impropre à la tragédie. Les *Euménides* d'Eschyle, le *Philoctète* de Sophocle, l'*Hélène* d'Euripide se terminent sereinement ou triomphalement avec l'exaltation d'un culte nouveau. De même la *Naissance de Dionysos*. M. Henriquez Urena déploie dans cette œuvre, en même temps que de louables dons d'érudit, de chercheur, d'exhumeur, de véri-

tables qualités d'artiste : goût, pouvoir évocateur, souffle lyrique. De sorte que cet « essai de tragédie antique » est une reconstitution savante, sans tache et une belle création artistique.

M. Perez y Curis, Uruguayen, est un lettré inquiet et véhément, d'une fougue qui arrive parfois à l'improvisation et d'une ardeur qui confine souvent à la violence. Il s'est manifesté comme poète vibrant et fluide bien que, par moments, peu intense et décoloré ; et comme commentateur de la production littéraire, enthousiaste et bien intentionné, bien que souvent passionné et peu juste. Ennemi du classicisme, il a dit que « le culte de la tradition » est « absurde » et que, par conséquent, « il ne doit pas être conseillé à nos jeunes écrivains qui ont besoin d'un champ illimité où déployer leurs facultés » ; tandis que, adversaire de toute critique sévère, il a écrit que personne n'a le droit de censurer, parce que cela signifie « tuer dans sa fleur les plus nobles aspirations de la jeunesse qui rêve ». Très laborieux, il a soutenu pendant plusieurs années une revue petite, mais choisie, *Apolo*, publication d'avant-garde, qui défendait la noble cause de la liberté de l'art et de la pensée. En même temps, il a publié quelques recueils de poèmes, *La Cancion de las Crisalidas*, le *Poema de la Carne*, *Heliotropos*, *Alma de Idilio*, expansions lyriques faciles, harmonieuses, de son âme tendre et violente ou, comme il le dirait,

de son « cœur d'oiseau farouche ». Il a formé un recueil d'impressions critiques, *Por Jardines lejanos*, diatribes fulminantes contre ceux qu'il appelle « les néo-critiques » de son pays, et louanges enthousiastes de certains nouveaux écrivains sud-américains ou espagnols de mérites relatifs et très différents.

Mais voici que cet écrivain révolutionnaire et passionné vient de publier un livre sur une des plus hautes figures de la vieille littérature castillane, travail solide, consciencieux, qui l'a placé du coup au premier rang de nos véritables critiques nouveaux. Ceci ne nous a pas surpris, car si cet écrivain de réel talent est tombé dans des excès, c'était par horreur de tout ce qui est entrave, et par ferveur pour tout ce qui est stimulant pour les efforts sincères des jeunes. Son nouveau livre, *El Marques de Santillana, Iñigo Lopez de Mendoza* (1) est une étude approfondie et complète dans laquelle il nous présente le grand poète castillan du XVe siècle comme homme, en sa vie individuelle (biographie), dans ses rapports avec la société (milieu et époque), et comme écrivain, sous son triple aspect de Créateur (poète original), de Rénovateur (adaptateur de nouvelles formes à la poésie castillane) et de Reproducteur (imitateur de l'allégorisme italien). Et tout cela avec une méthode rigoureuse étendue aux

(1) « *Renacimiento* », Montevideo.

aspects les plus subtils et avec une minutie scrupuleuse poussée aux plus minimes détails. Mais il va plus loin encore. En même temps qu'il juge pour son propre compte, il commente les jugements de tous les critiques qui ont écrit sur son auteur : A. de los Rios, B. Sanvicente, Menendez y Pelayo, J. Céjador, Fitzmaurice-Kelly, Ticknor, etc. De sorte que son œuvre est au surplus d'une étude achevée sur l'illustre auteur des *Serranillas*, un commentaire complet de sa vaste bibliographie ; ce qui la rend précieuse pour qui veut aujourd'hui s'occuper de ce sujet. Malheureusement son tempérament passionné fait parfois verser M. Perez y Curis nous ne dirons pas dans des erreurs, dans des exagérations de jugement qui font tort à ses conclusions générales. Ainsi il s'efforce de nous démontrer que Lopez de Mendoza a introduit l'endécasyllabe dans notre littérature et qu'il a été un sonnettiste habile, sinon extraordinaire. Il est vrai qu'il fut le premier à faire ce vers en castillan, mais si le titre d'initiateur doit se donner à celui qui a su adapter et généraliser une forme neuve, celui-ci revient à Boscan. Il est également exact qu'il a laissé quelques beaux sonnets, mais il en a fait davantage de gauches, en introduisant, outre des vers imparfaits, des endécasyllabes dits provençaux jugés à tort ou à raison impropres, et des *dactyliques* que le même Perez y Curis considère comme tels, ou en rimant séparé-

ment deux vers du second quatrain selon le schéma ABBA — ACCA, qui ne constitue certainement pas une innovation, mais un relâchement. De même M. Perez y Curis emploie dans le commentaire des critiques de son auteur un ton violent, mordant ou du moins incivil, déplacé en un travail qui devrait naturellement être serein. En outre, il fait ostentation, parmi d'autres idées extrêmes, d'un antipatriotisme qui l'induit en erreur. S'il cultivait un peu ce nationalisme qui est indispensable dans un pays neuf et dans une jeune littérature, il ne nous dirait pas seulement, en citant Azorin, que le nouveau lyrisme espagnol subit l'influence des écrivains nationaux du moyen âge, mais il ajouterait qu'un tel courant a été déterminé par Ruben Dario, montrant ainsi le jeu du critique espagnol qui s'efforce d'arracher au modernisme hispano-américain le mérite incontestable d'avoir suscité les nouvelles tendances des lettres péninsulaires. Nous espérons le faire dans notre livre sur notre grand lyrique et nos lettres nouvelles.

M. J.-D. Moscote, Colombien résidant à Panama, est un lettré consacré à l'enseignement, doué d'un véritable esprit critique, pénétré de son rôle, et, pour cela, inquiet de toutes les idées neuves et fécondes et prompt toujours à les commenter et à les répandre. Désireux de culture et animé d'un idéalisme fervent, il s'est voué, avec une ardeur digne de tout éloge,

à éclaircir les différents problèmes d'idées ou de méthode touchant à l'enseignement, qui sont encore à résoudre dans le jeune pays où il est professeur. En même temps, convaincu de l'efficacité de la parole, cet « admirable moyen de progrès », il publie avec un autre professeur de talent, M. Mendez Pereira, une revue de sciences et de lettres qui est la meilleure publication de ce genre dans l'Amérique Centrale : *La Revista Nueva.*

Sous le titre de *Paginas Idéalistas* (1), M. Moscote vient de nous donner un recueil de ses études choisies. Nous y trouvons à côté de plusieurs travaux de pédagogie intéressants, comme une remarquable « Introduction au programme de Philosophie » du Collège National et une fine critique du « Baccalauréat classique », d'autres de vues plus générales, non moins intéressantes, ainsi qu'un bel éloge de la « Valeur de la Parole » et une fervente exaltation de « l'Idéalisme dans l'Enseignement et dans la vie ». C'est un plaidoyer raisonné et persuasif en faveur de la vraie culture, du progrès intellectuel et moral, des buts supérieurs, désintéressés, qui ne manquera pas de donner les résultats les meilleurs. M. Moscote se disculpe d'être un écrivain. Il en est un et des bons, de ceux qui ont des idées justes et élevées à dire.

(1) Typographie Moderne, Panama.

166

CHAPITRE XI

ECRIVAINS D'HISTOIRE ET DE FOLKLORE

L'histoire est pour les peuples neufs d'aujourd'hui ce que l'épopée était pour ceux d'hier : un moyen précieux de perpétuer leurs traditions et d'exalter leurs gloires nationales. Ainsi, dans les jeunes pays sud-américains, ce genre a toujours été cultivé avec ferveur. A l'époque de la domination espagnole, il y eut parmi ces peuples beaucoup d'auteurs de chroniques, et pendant le premier siècle de la République il y a eu une légion d'historiographes qui ont accompli un labeur aux proportions monumentales. Actuellement, de nombreux historiens unissent à l'enthousiasme des aînés un esprit plus scientifique et une conception de la forme plus artistique. Parmi eux, certains, se spécialisant, se consacrent, plutôt qu'à l'histoire même, aux études de ce genre; tandis que d'autres, s'en écartant, se vouent à des travaux plus ou moins

en rapport avec l'histoire, comme ceux du folklore.

Parmi nos écrivains nouveaux qui cultivent les études historiques, M. José de la Riva Aguero, Péruvien, est au premier rang. Esprit supérieur, large et cultivé, il possède les qualités de l'historien comme nous le concevons aujourd'hui : jugement clair, libre de dogmatique, pouvoir évocateur, vue synthétique, et les dons de l'écrivain artiste : intuition créatrice, perfection du style. Par son tempérament pondéré et son souci de correction, il s'appuie sur le classicisme éternel, mais par son goût nuancé et par son amour de la phrase brillante, il rentre dans notre mouvement moderne. Inquiet de toutes les idées, il s'est adonné, aussi bien qu'aux études historiques, à la critique philosophique et littéraire. Ainsi dans son premier livre, *la Historia en el Peru*, qui, bien qu'une simple thèse pour le doctorat ès lettres, est un ouvrage de souffle et de valeur, il réalisa un travail de critique historique et littéraire dans lequel, d'après M. F. Garcia Godoy, il montra autant de connaissance et de sagacité que de « sereine impartialité », sauf peut-être en ce qui touche au rôle joué par Bolivar dans l'indépendance péruvienne. Dans le *Concepto del Derecho*, il offre ensuite un essai de « philosophie juridique » rempli, selon le même critique, « de savoir et d'observations pénétrantes », dans lequel il étudie l'évolution de cette science « en ses aspects

variés et naturels ». En même temps, il a publié dans les revues différentes études ou articles critiques substantiels et beaux. En parlant des jeunes poètes péruviens, nous avons cité son jugement clairvoyant.

L'*Elegio del Inca Garcilaso* (1), que M. de la Riva Aguero a écrit à l'occasion du troisième centenaire de l'ancien écrivain péruvien, est un travail vigoureux et suggestif, vêtu d'une forme resplendissante, digne de l'auteur épique dont il traite. Fils de l'un des conquistadores et d'une princesse Inca, Garcilaso de la Vega a été le premier des Péruviens représentatifs et le premier écrivain caractéristique de cette nationalité. Né et élevé à Cuzco, la ville sacrée des Incas, trait d'union entre la race des triomphateurs et celle des vaincus, et conduit par son origine dans les classes élevées, Garcilaso vécut l'existence agitée et splendide des conquistadores altiers ; il assista aux événements mémorables : la guerre civile entre le vice-roi Nunez Vela et Gonzalo Pizarre, la ténébreuse conjuration de Francisco Hernandez ; il vit les fêtes solennelles : la célébration magnifique du triomphe du vice-roi, la fastueuse réception faite à Francisco de Miranda, où l'on porta des parures de pierreries pour une valeur de 360 000 ducats ; il connut de près

(1) *Revista Universitaria* (numéro spécial); Lima.

les hommes éminents : le turbulent frère du Descubridor, le sinistre vieillard Carvajal qui « ne se lassait pas de concerter les apprêts belliqueux et les exécutions capitales » ; en même temps, il connaissait la vie mystérieuse et dolente des Incas asservis ; il assistait aux incidents intimes et aux cérémonies traditionnelles, aux éternelles lamentations sur la suprématie perdue, aux cortèges chantants, « parés de plumages et plaqués d'or et d'argent » ; il s'initiait aux traditions et aux mythes, aux exploits de « l'invincible Huayna Capac », à « la suave et radieuse légende » des Fils du Soleil fondateurs de Cuzco; il entendait des chefs survivants les souvenirs inoubliables : le tableau de la splendeur de la cour d'Atahualpa, ou « les mystérieux présages qui annoncèrent la chute de l'empire ». Il était donc désigné pour écrire l'épopée de cette époque d'or et de fer. Ainsi, en sa maturité, se trouvant en Espagne, se consacrant à la piété et aux lettres, désillusionné des faveurs de la cour et nostalgique, peut-être, de son pays lointain, son œuvre fameuse, les *Comentarios Reales*, surgit sous sa plume, spontanément comme les arbres de sa terre vierge, quoique, comme ceux-ci mêmes, elle nécessita de longues années pour arriver à sa fin. Toutefois cette œuvre a été jugée durement par la critique du XIXe siècle. Comme Hérodote, son auteur a été qualifié d'ingénu et même d'artificieux. Sans

doute, de même que l'historien grec, Garcilaso, imbu des idées de son temps, ne put toujours juger avec clarté et, abusé par la mémoire ou l'imagination, tomba parfois dans l'erreur ou l'exagération. Mais son récit contient ces « vérités générales », noyau de l'histoire vivante, véridique. Il est un de ces « historiens à l'âme de poète qui se trompent et s'égarent sur les accessoires, mais qui sauvent et traduisent l'essentiel ». Les *Comentarios Reales* extériorisent admirablement l'esprit des événements qu'ils racontent et sont imprégnés du sentiment du pays et de la race péruvienne.

La première partie de cet éloge, la partie biographique et historique, est aussi suggestive que complète. M. de la Riva Aguero montre une profonde connaissance du sujet ; même par moments il semble trop chargé de renseignements ; sa documentation aurait exigé l'ampleur d'un livre. Nous n'en pouvons dire autant de la partie critique. Sans doute, le jugement est sûr, les conclusions sont en général justes. Mais il manque ici un véritable exposé de l'œuvre, ce qui, même en un discours commémoratif, constitue un vide, et dans l'appréciation finale en relation avec la littérature hispano-américaine, il y a des idées qui nous paraissent inexactes. Poussé par son amour des lettres classiques, en louant le classicisme de son auteur, M. de la Riva Aguero affirme que cette modalité

est celle qui convient à l'esprit de l'Amérique espagnole, et paraît vouloir dire que, comme le gongorisme, le modernisme n'a pas été fécond chez nous. Or, il est un fait que nos vieux lettrés formés à la discipline classique, même ceux de grand talent, sont arrivés rarement à être personnels, cependant que plusieurs de nos écrivains modernes sont parvenus à montrer une personnalité singulière. Il suffit pour le voir de comparer Bello avec Ruben Dario, Olmedo avec José A. Silva. Oui, notre esprit (le péruvien compris, naturellement), avec tout son lest de latinisme, peut aussi cueillir des fruits « dans les régions incertaines de la pénombre ».

M. Cornelio Hispano, Colombien, se fait remarquer aussi comme écrivain d'études historiques. Mais il est, avant tout, un écrivain d'imagination, un poète. Épris de la culture antique, en même temps qu'imprégné de l'amour de sa terre, il a renouvelé l'hymne du monde harmonieux des dieux souriants, des jardins aux pommes d'or et a modulé la chanson de la terre jeune aux fleuves gigantesques, aux crépuscules caressants en poèmes classiques pour le nombre et la rime, mais neufs par le style nuancé et l'image impressionniste, car si l'esprit de ce poète est antique, comme il le dit, sa sensibilité est moderne. Ainsi dans le *Jardin de las Hesperides*, reprenant l'inspiration des aèdes antiques, il à célébré les ombres lumineuses de l'Hellade immor-

telle, exaltées par le Plaisir et divinisées par l'Harmonie. Dans la *Leyenda de Oro*, continuant le labeur des hagiographes anciens, il a évoqué les figures troublantes de cénobites d'autrefois, enflammés, alternativement, par le Dieu de la croix et par la déesse des Colombes. Certes, beaucoup de nos poètes actuels, à la suite des maîtres du Parnasse, ont traité ces thèmes immarcessibles, mais M. Hispano, s'inspirant directement de la poésie de l'antiquité, bien que guidé par Chénier, Maurice de Guérin, France, Flaubert, a su les remplir de vie, leur donner le parfum antique. Cependant, comprenant bientôt, sans doute, l'anomalie vivante que constitue un poète de pays neuf qui détourne la vue de la poésie ambiante pour s'émerveiller à l'enchantement des vieux livres, il célébra, dans *Elegias Caucanas*, la beauté rustique de sa terre natale, où l'opulence de la forêt et la majesté du fleuve s'allient à la mélancolie des cloches et à la douceur de la vie patriarcale ; c'est une poésie paisible, parfois familière, ternie çà et là de prosaïsmes, transcrite parfois en vers rudes, mais sincère, émouvante, animée du noble désir, dont Jammes nous a donné la norme, de fixer les choses de notre époque et de notre ambiance dans l'or doux du vers. Un écrivain aussi averti ne pouvait manquer de cultiver également la prose. Il nous a donné, par conséquent, un beau livre de voyages

et d'impressions de nature : *De Paris à l'Amazone*, et a publié un volume d'histoire et de polémique historique nationale, *Colombia en la Guerra de la Independencia*. Auparavant il avait fait paraître *El Diario de Bucaramanga*, écrit par L. Peru de la Croy, militaire français qui combattit sous les ordres de Bolivar. Cet ouvrage, qui sommeillait en manuscrit à la bibiothèque de Caracas, renferme des données curieuses sur le Libérateur.

La figure héroïque et romantique de Bolivar a toujours éveillé la sympathie des poètes. Hier, Hugo, Byron, Casimir Delavigne lui consacrèrent de fervents éloges. Aujourd'hui, de nombreux écrivains de nos pays lui rendent un culte constant. M. Hispano est de ceux-ci. Avec le nom du héros comme titre, *Bolivar* (1), il vient de publier sur le grand homme une étude qui, plutôt qu'une silhouette entière, est un portrait partiel fait de ce qu'il y a de plus intime dans ce personnage.

Outre l'âme héroïque et le génie guerrier, Bolivar possédait d'autres qualités moins ostensibles, mais qui lui servirent pour s'imposer à ses contemporains, et contribuèrent à ses succès ininterrompus. Il avait en sa personne une séduction irrésistible : son regard d'un « éclat presque divin », sa parole chaleureuse et brillante, et même ses attitudes qui

(1) Juan Casis, Bogota.

présentaient par moments la noblesse des statues antiques, en imposaient, séduisaient, entraînaient. Sa seule présence décidait, parfois, des situations ; sa parole enflammait ses fidèles jusqu'au délire, son regard confondait ses ennemis les plus acharnés. Il était d'un désintéressement, d'un point d'honneur, d'une générosité extraordinaires. Il refusa « deux fois un million de piastres que lui vota le Pérou en paiement de ses services » ; il employait sa solde en secours aux veuves de ses officiers, en cadeaux à ses camarades, et n'hésita pas à réaliser son patrimoine pour acquitter des engagements dont « il n'était pas responsable ». Son mépris de la mort allait jusqu'à la témérité, sa ténacité jusqu'au sacrifice. A l'occasion, il s'élançait le premier contre l'ennemi pour entraîner ses soldats ; trois fois trahi, poursuivi, ruiné, trois fois il reprit la lutte au sein des difficultés les plus terribles. Et cet homme héroïque était aussi de naturel tendre, presque candide, rempli de l'amour des siens et de son pays natal. Avec quelle douceur, dans ses lettres, il rappelle sa mère, sa « bonne mère », et parle de la hacienda familiale, théâtre de son « innocence », de ses « premières sensations ». C'était en outre un triste, un mélancolique, un inconsolé. Ses malheurs intimes, la perte de ses parents, la mort de sa jeune femme, et les lectures de Rousseau, son auteur favori, contribuèrent sans doute à cet état

d'esprit. « Ses discours, ses messages pleurent des malheurs plutôt qu'ils ne chantent des victoires » ; ses lettres « paraissent humides de larmes ». On dirait que, comme Byron, Lamartine, Leopardi, il portait en lui le mal exquis du siècle.

Cependant Bolivar a été plus d'une fois accusé d'immoralité. M. Hispano, qui nous montre avec tant de ferveur et de minutie les vertus intimes du grand homme, ne pouvait moins que le justifier. Pour cela il soutient que les « règles morales » « ne peuvent s'appliquer aux hommes supérieurs » ; ceux-ci « ne sont ni bons ni mauvais », suivent « l'esthétique plutôt que la morale », et il arrive à énoncer que la place du Libérateur est parmi ces « chevaliers de la Renaissance italienne », « sans égaux en cruauté et en esprit belliqueux ». Nous ne partageons pas cette opinion. Malgré Nietzsche et tous ses disciples, aucun être humain ne peut licitement se placer « au delà du bien et du mal » et moins encore les hommes supérieurs, qui, comme idéalistes, doivent être élevés, purs. La vérité est qu'il ne faut pas juger les hommes, les grands comme les obscurs, selon les règles de la morale conventionnelle issue du fanatisme religieux ou de l'hypocrisie sociale, mais selon les données de cette morale éternelle qui se nourrit de ce qu'il y a de plus immuable dans l'esprit humain. Or, cette morale nous suggère que, pour apprécier les actions, il

faut tenir compte des circonstances coadjuvantes et pour rendre la sentence, comme l'homme n'est jamais parfait, il faut mettre en balance les vertus avec les défauts. Si nous jugeons avec un tel critère Bolivar, le héros libérateur d'un monde, l'homme généreux et tendre qui, s'il usa sans pitié de la violence, le fit parce que la rigueur était indispensable à sa grande œuvre, et qui, s'il aima le plaisir, le fit parce que son cœur débordait d'amour et son corps de vie, comment ne le concevrons-nous pas vertueux, bon? Sa place n'est donc pas entre un César Borgia et un Benvenuto Cellini, dont l'attitude esthétique ou le talent artistique ne peuvent faire oublier les abominations ; elle est à côté de Léonidas, de Rodrigue de Vivar, de Jeanne d'Arc.

Parmi les écrivains qui se sont consacrés aux études de folklore, M. Julio Vicuna Cifuentes, Chilien, se distingue particulièrement. Amateur de belles-lettres, il a écrit quelques travaux littéraires : un petit drame héroïque, *Lantaro*, une traduction en vers des poèmes du Brésilien Gonçalves Dias, *Poesias Americanas*. Mais c'est dans les études de folklore de son pays qu'il a déployé ses meilleurs efforts. Dans ce genre, il a publié un curieux vocabulaire des délinquants chiliens, *Coa*, et un recueil de *Romances Populares e Vulgares* courantes au Chili, dans lequel il y a de nombreux fragments de ces poèmes si typiquement castillans, près de

cent archaïques, espagnols, et environ soixante modernes ou nationaux ; œuvre de haute importance, la première de ce genre achevée en Amérique latine.

Dans *Mitos y Supersticiones recogidos de la tradicion oral chilena* (1), M. Vicuna Cifuentes nous offre un véritable traité du folklore du Chili, copieux, méthodique, et, ce qui est rare dans ce genre de livres, bien écrit. Il existe au Chili beaucoup de mythes et de croyances superstitieuses, certaines de provenance espagnole, un peu modifiées par le milieu, d'autres d'origine araucanienne. C'est toute une mythologie profondément curieuse et suggestive, malheureusement peu étudiée jusqu'ici. On y retrouve conjointement à des mythes connus, comme le basilic, les lutins, les revenants, d'autres qui sont originaux, comme le *chonchon*, oiseau sorcier, invisible ; le *pihuchen*, sorte de dragon qui tue du regard ; le *colocolo*, bestiole maléfique qui, lorsqu'elle entre dans une maison, extermine la famille, et à côté de superstitions généralisées, comme celle de la fascination, ou celle de la sorcellerie, d'autres régionales, comme celle de l'*espanto*, mal mystérieux ayant pour origine la vue des « choses de l'autre monde », ou celle des *entierros*, trésors enterrés par les anciens, gardés par les sorciers.

(1) Imprimerie Universitaire, Santiago (Chili).

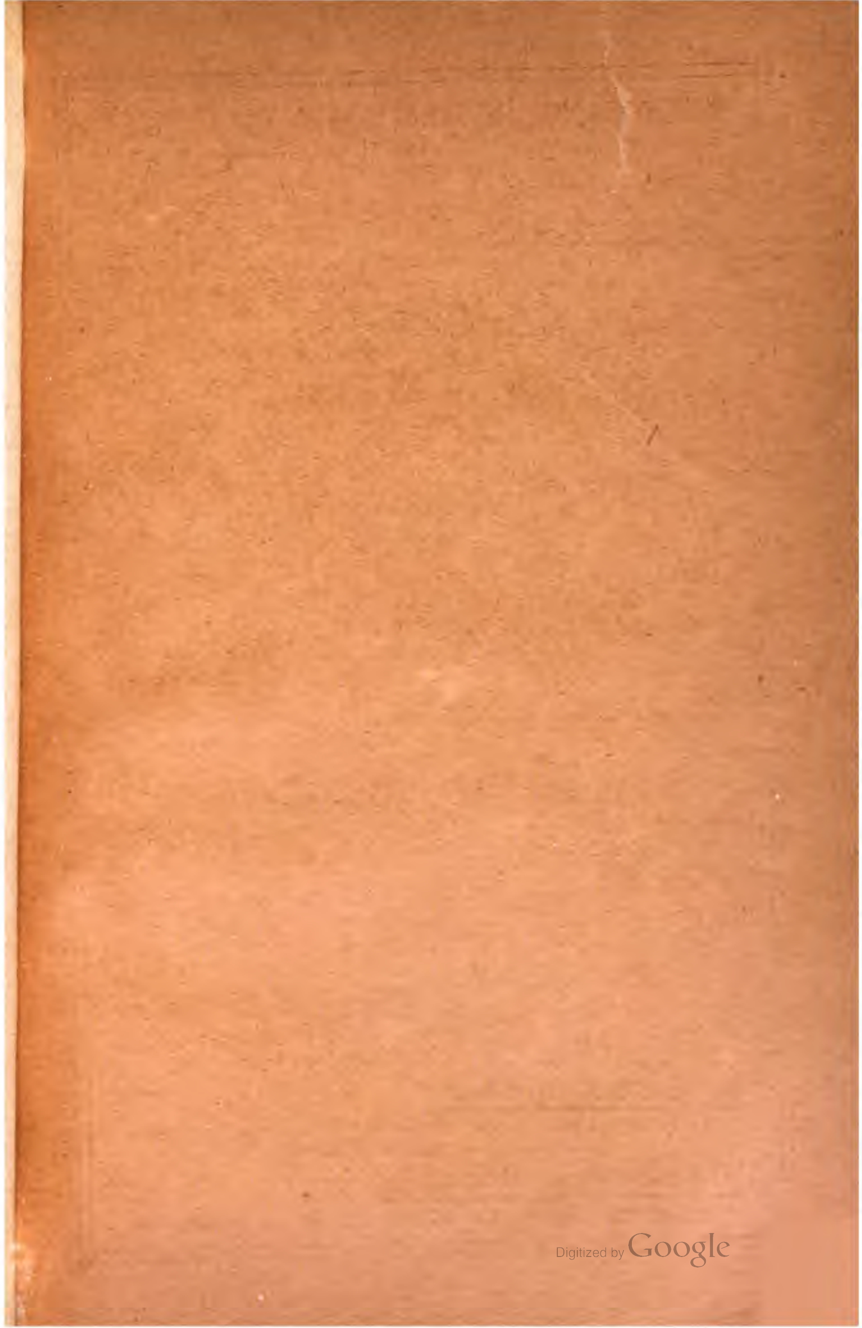
La littérature chilienne n'a pas utilisé encore ces éléments précieux de l'imagination, ou, mieux, du don de merveilleux et de la psychologie populaires, car ce qui a été fait à ce propos ne peut être considéré que comme des essais. Nous qui connaissons bien la matière pour avoir toujours passé les vacances à la campagne, dans la hacienda de notre famille, nous préparons en ce moment une série de romans autochtones dont le premier, *El Pueblo Maravilloso*, paraîtra bientôt, où nous utilisons les trésors inédits de notre folklore. Nous pouvons donc juger du travail de M. Vicuna Cifuentes. Eh bien, cet ouvrage est un amas très ample de nos mythes et de nos croyances superstitieuses, présentés en des relations populaires pittoresques, toujours caractéristiques. Cependant, il s'y trouve des lacunes. Divers mythes régionaux n'y figurent pas : le renard sorcier, très répandu dans le département d'Itata ; le *Culpeo*, animal hybride de renard et de lion ; la baguette « des vertus » familière aux enfants ; la *Ciudad Deleitosa*, notre Pays de Cocagne, et encore un très généralisé que M. Vicuna doit connaître, le *Cuco*, notre Croquemitaine. Certaines superstitions n'y apparaissent pas non plus : celles du *pequen*, oiseau nocturne, celles de la chauve-souris, celles de la chouette, pareilles à celles du *Chuncho*. Assurément, nous n'en faisons pas reproche à M. Vicuna Cifuentes :

nous savons que dans ce genre de travaux il est presque impossible d'être complet, nous le disons simplement par désir de l'aider à compléter son admirable tableau dans une nouvelle édition de son livre ; il peut facilement vérifier nos observations. M. Vicuna mérite tous éloges pour son livre, d'autant plus qu'il a exécuté sa belle besogne, comparable à celle du botaniste, sans conscience de sa transcendance : comme les professeurs rationalistes d'hier, il croit que les mythes et les superstitions sont des produits de l'ignorance populaire, et que, par conséquent, dans les époques de culture, ils ne doivent pas se développer; ainsi le dit la préface de son livre. Nous pensons, au contraire, que ces phénomènes de la psychologie unanime sont des manifestations de l'esprit religieux, dans le véritable sens de ce mot ; qu'ils surgissent en tous les temps et tous les milieux et que, s'ils ne constituent des vérités concrètes que pour un certain nombre d'hommes, ils sont pour tous ces vérités symboliques, clefs du secret de la vie ; ainsi le disons-nous dans l'avant-propos de *El Pueblo Maravilloso.*

TABLE ALPHABÉTIQUE

TABLE DES MATIÈRES

CORBEIL. — IMPRIMERIE CRÉTÉ. — Mars 1920.



Digitized by Google

Bibliothèque Internationale de Critique

Vol. in-18 jésus (185 × 117) à **3 fr. 75** (Antérieurement **2 fr. 50**)

LISTE DES VOLUMES PARUS :

Lettres et Arts

- André Maurel... .. **Les Écrivains de la Guerre** (épuisé)
- Maurice Wilmotte. **Le Français à la Tête épique.**
- Marcel Boulenger. **Écrit le Soir.**
- Camille Mauclair. **Auguste Rodin.**
- Camille Mauclair. **L'Art Indépendant Français.**
- Albert Mockel.. .. **Emile Verhaeren.**
- André Geiger .. .. **Gabriele d'Annunzio.**
- Ernest Raynaud. .. **La Mêlée symboliste.**
- M^ce des Ombiaux .. **Les Premiers Romanciers nationaux de Belgique.**
- Alfred Poizat .. .. **Le Symbolisme.**
- Jean Montargis. .. **Saint-Saëns.**
- Edmond Pilon. .. **Aspects et Figures de Femmes.**

Religion et Philosophie

- Ernest Seillière .. **Houston Stewart Chamberlain.**
- Ernest Seillière .. **Le Péril mystique dans l'inspiration des Démocraties.**
- Ernest Seillière .. **Les Etapes du Mysticisme passionnel.**
- Ernest Seillière .. **Les Origines romanesques de la Morale et de la Politique romantiques.**
- Professeur Grasset **La Science et la Philosophie.**
- Professeur Grasset **Le « dogme » transformiste.**
- Gonzague Truc. .. **Le Retour à la Scolastique.**

Sociologie et Politique

- Georges Dumesnil.. **Ce qu'est le Germanisme.**
- Onésime Reclus .. **Un Grand Destin commence.**
- Alexandre Zévaès. **La Faillite de l'Internationale.**
- Edmond Laskine.. **Le Socialisme national.**
- L. Huot et P. Voivenel.. **La Psychologie du Soldat.**
- Maurice Privat. .. **Si j'étais ministre du Commerce.**
- Henri Mazel. .. .. **La Psychologie du Kaiser.**
- Maurice Privat. .. **Vive la République !**

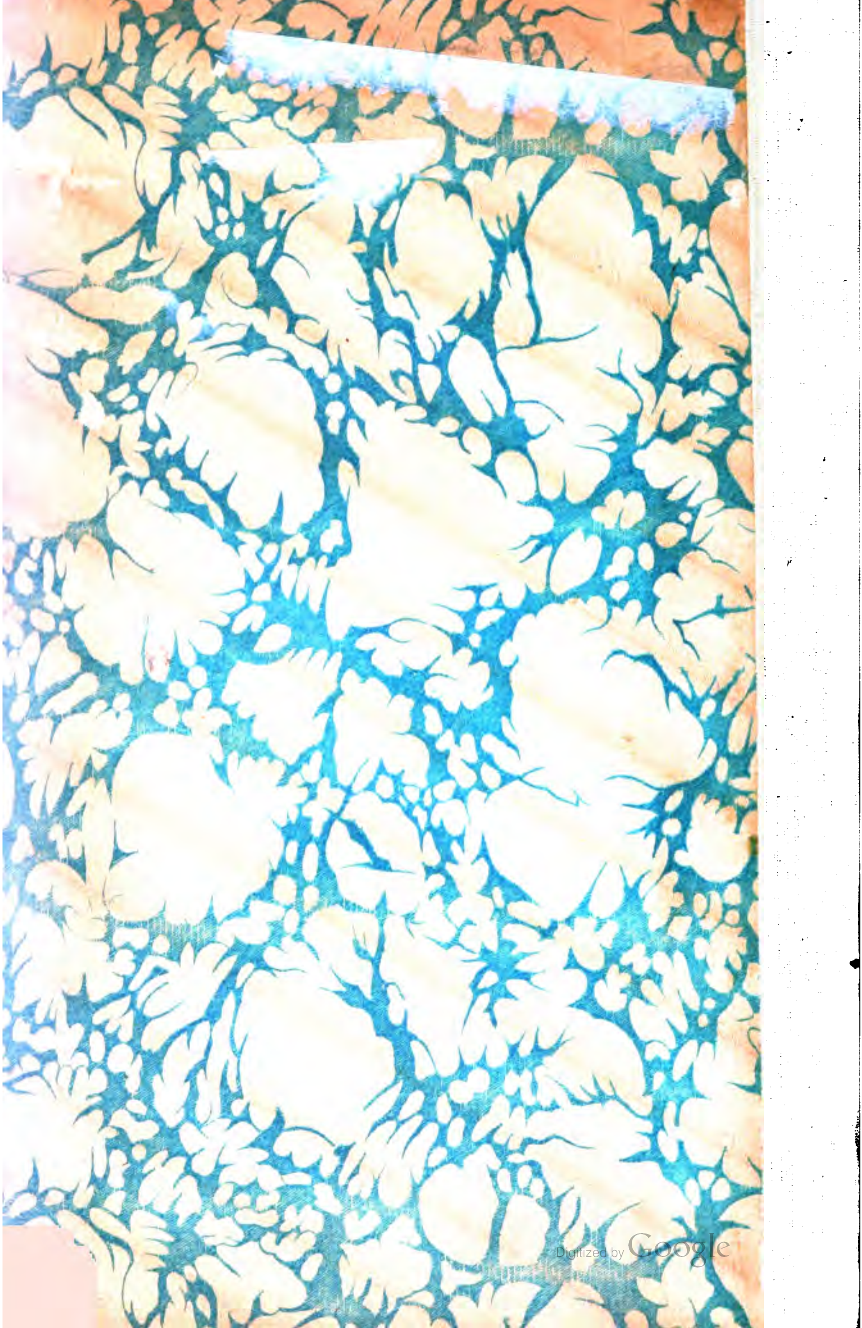
Mœurs et Coutumes

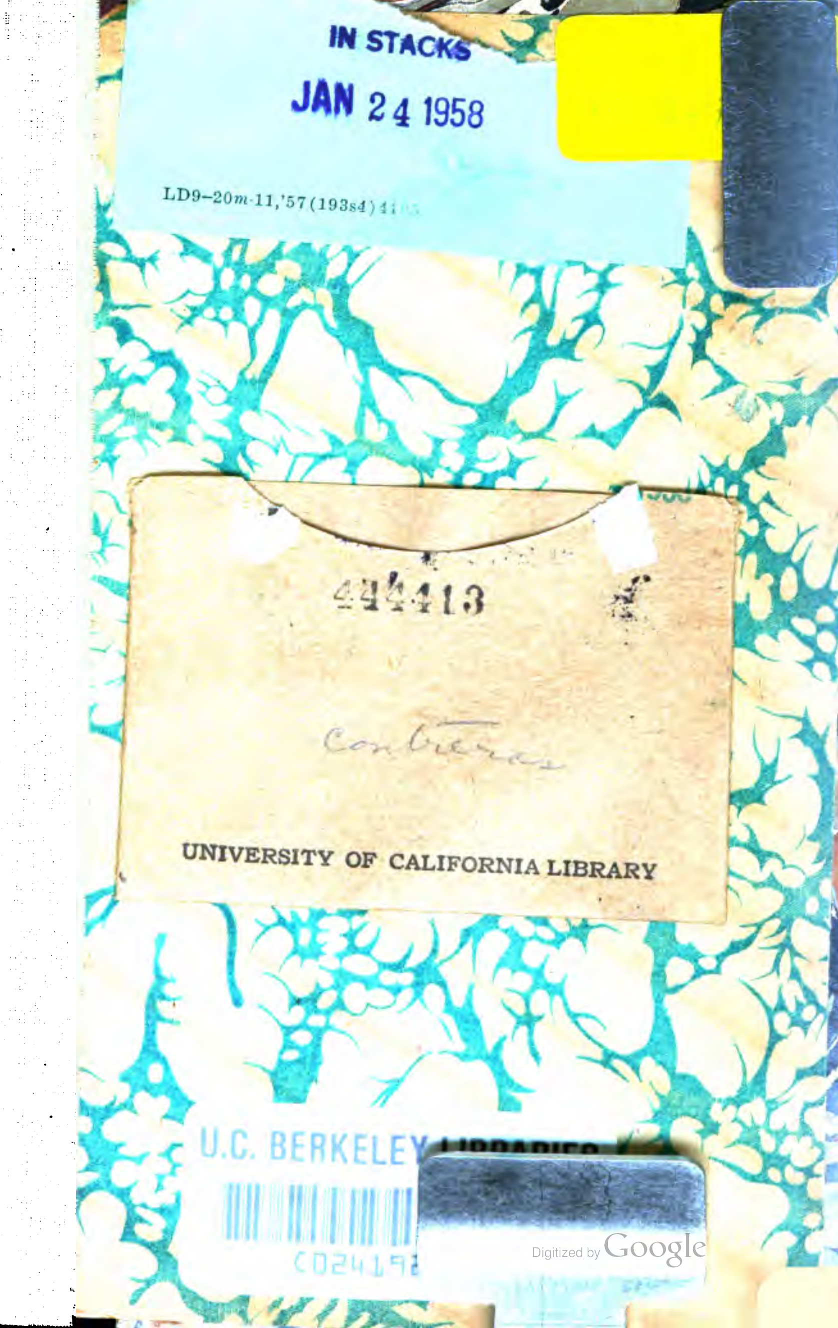
- Jules Bertaut .. .. **Ce qu'était la Province française avant la Guerre.**

Histoire et Archéologie

- Albert Mathiez. .. **La Révolution et les Étrangers.**

IMP. CRÉTÉ, CORBEIL




IN STACKS
JAN 24 1958
LD9-20m-11,'57(193s4)
444413
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
U.C. BERKELEY
Digitized by Google

